

LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.



QUINZIÈME ANNÉE

1875

VEVEY

FRANÇOIS GUIGNARD

VEVEY — IMPRIMERIE ALPH. RECORDON

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.

QUINZIÈME ANNÉE.

Le livre d'Esdras.

En passant en revue l'histoire du prophète Aggée, nous avons vu, chers enfants, comment les Juifs, qui étaient rentrés dans leur pays, étaient parvenus après beaucoup de difficultés, et malgré l'hostilité de leurs ennemis, à relever le temple de l'Éternel à Jérusalem. Dieu avait été avec eux dans ce travail, et il leur avait envoyé Aggée, comme vous vous le rappelez sans doute, pour les encourager à ne point se lasser, mais à persévérer jusqu'à l'achèvement de l'édifice. Les paroles de Zacharie, contemporain d'Aggée, firent également un effet merveilleux sur le peuple. On travailla de si bon cœur et avec tant d'activité au bâtiment du temple, que celui-ci fut achevé dans l'espace de quatre ans, soit en la sixième année du règne de Darius, et l'on en célébra la dédicace par de nombreux sacrifices. Les sacrificateurs et les lévites rentrèrent alors dans l'exercice de leurs char-

ges. Au commencement de l'année suivante, tout le peuple célébra avec une grande joie la fête de pâques et celle des pains sans levain ; et durant cette solennité ils rendirent des actions de grâces à Dieu de ce qu'il avait incliné en leur faveur le cœur du roi Darius, tellement qu'on avait pu reprendre et achever sans obstacles la reconstruction du temple.

Or, après ces choses, et durant le règne d'Artaxerxès, roi de Perse, Esdras, fils de Séraja, descendant d'Aaron, monta de Babylone à Jérusalem. C'était un homme zélé pour la gloire du Seigneur, en même temps qu'un scribe, bien exercé dans la loi de Moïse ; et son cœur avait été incliné de Dieu à étudier les statuts et les ordonnances de l'Éternel pour les observer, et pour les enseigner parmi le peuple d'Israël. Comme il était aimé du roi, il obtint de lui la permission d'emmener aussi en Judée un certain nombre de Juifs, parmi lesquels il y avait plusieurs sacrificateurs et lévites. Outre son intention d'introduire l'ordre qui faisait défaut dans les exercices du culte divin, le dessein d'Esdras était d'établir des magistrats et des officiers de justice dans tout le pays. Pour favoriser l'exécution de ces projets, le roi munif Esdras d'une lettre adressée à tous ses conseillers et ses trésoriers, ordonnant de lui fournir sans aucune difficulté, tant des deniers que des produits des terres du roi, tout ce dont il aurait besoin pour le service de la maison de Dieu ; puis le souverain ajouta : « Que tout ce qui est commandé par le Dieu des cieux soit promptement fait à la maison du Dieu des cieux. » (Esd. VII, 23.)

Esdras et ses compagnons partirent donc pour Jérusalem au nombre d'environ quinze cents hommes ayant avec eux leurs femmes et leurs enfants. Ils emportaient un riche trésor en or monnayé, en vases d'or et d'argent, et en ustensiles de toutes sortes ; car non-seulement les Israélites qui demeuraient en Assyrie, mais aussi le roi et les grands du royaume leur avaient fait des dons très somptueux pour l'usage de la maison de Dieu. Un si riche bagage devait faire craindre à ces voyageurs d'être attaqués et pillés par les brigands qui ravageaient la contrée ; néanmoins Esdras se fit un scrupule de demander au roi une escorte de soldats, « à cause, dit-il, que nous avons dit au roi en termes exprès : la main de notre Dieu est favorable à tous ceux qui l'invoquent, mais sa force et sa colère est contre ceux qui l'abandonnent. » (Chap. VIII, 22.) Ainsi, au lieu de s'appuyer sur la force des hommes et sur le bras de la chair, il publia le jeûne auprès de la rivière d'Ahava, et ils s'humilièrent devant Dieu, et ils le prièrent de leur donner un heureux voyage de toute manière. Et Dieu fut fléchi par leurs prières et les exauça ; car ils partirent de la rivière d'Ahava pour aller à Jérusalem, et la main de Dieu fut sur eux, et il les délivra de la main des ennemis et de leurs embûches sur le chemin. Après un voyage d'environ deux cents lieues, qui dura environ trois mois et demi, ils arrivèrent heureusement à destination.

Avez-vous mis votre confiance en Dieu, chers jeunes amis, et avez-vous expérimenté que sa main est avorable à tous ceux qui l'invoquent ? Le bras de l

chair fait toujours défaut, son insuffisance ne tarde pas à se montrer, et d'amères déceptions attendent celui qui se confie dans ce misérable appui. Mais le bras du Seigneur ne manque jamais ; Il est un rocher et une forteresse pour ceux qui s'attendent à Lui. Si vous possédez Jésus comme le Sauveur de votre âme, vous éprouverez dans tous les détails de votre vie ici-bas, les soins, la fidélité et l'amour de Celui qui, après avoir mis sa vie pour ses brebis, marche devant elles comme leur bon Berger.

Chers enfants, que Dieu vous fasse la grâce d'écouter la voix du bon Berger, et de le suivre ; afin que tout aille bien pour vous pour le temps présent et pour l'éternité, car « sa force et sa colère est contre ceux qui l'abandonnent. » (Chap. VIII, 22.)

(La fin au prochain numéro.)



A nos jeunes lecteurs.

Dans ce désert aride et solitaire,
 Quand quelque fleur croît au bord du chemin ;
 Quand sur nos fronts luit un jour bien serein :
 Reconnaissons l'amour de notre Père
 Et bénissons sa bonne main

Enfants ! veuille ce Dieu qui tout ordonne,
 Vous accorder en Jésus d'heureux jours,
 De votre sort qu'il bénisse le cours ;
 Et que sur vous, de son céleste trône,
 Plein de grâce il veille toujours.



Le pieux Jacob.

(Suite et fin de la page 240, année 1874.)

L'heure de la délivrance approchait enfin. Dieu, dans sa miséricorde, avait laissé Williams ici-bas, jusqu'à ce que l'œuvre de sa grâce fut achevée ; et maintenant il allait être appelé à entrer dans la joie de son Seigneur, là où il serait à l'abri de toute douleur et de toute peine. Tandis que le profond silence qui régnait sur le navire, n'était troublé que par le mugissement des vagues qui se brisaient contre le vaisseau, et par les notes d'une complainte que le pilote, assis à son gouvernail, chantait d'une voix basse, l'âme bienheureuse de Williams abandonnait son enveloppe périssable pour entrer dans la présence de Celui qui l'avait délivré de tous ses péchés et de toutes ses misères.

Deux jours après, suivant l'usage des marins, le cadavre fut abandonné aux vagues, et Jacob parut sentir pour la première fois que le moment était venu d'être séparé de son unique ami. Lorsqu'il entendit le bruit sourd des eaux qui recevaient leur proie, et qu'il les vit se refermer sur la dépouille mortelle de celui qu'il avait tant aimé, ainsi que sur tout ce qui lui avait appartenu, le pauvre enfant, incapable de se contenir plus longtemps, poussa un cri douloureux et tomba sans connaissance. Cette douleur si vraie, si profonde, émut vivement les assistants ; et l'on aurait pu voir plus d'un matelot, dont les traits durs et hâlés ne trahissaient guère la sensibilité, essayer à la dérobée une larme.

Cher Jacob ! il ne devait pas être longtemps séparé de Harry Williams. Le navire, après une longue traversée, était sur le point d'arriver à destination ; on allait entrer au port, lorsque survint un orage violent et inattendu qui fit échouer le vaisseau sur un rocher. A l'aube du jour, comme on était à peu de distance des côtes, la chaloupe fut lancée à la mer pour sauver l'équipage. Tous les passagers y montèrent, y compris Jacob, Cloé et l'enfant qu'elle soignait ; et malgré la violence des vagues, on essaya d'atteindre le rivage. Des centaines de spectateurs suivaient des yeux, avec anxiété, la frêle embarcation ballotée çà et là par la tourmente et les flots. Soudain un effroyable coup de vent, chassant de gros nuages, enveloppa toute la scène dans de profondes ténèbres ; puis le ciel s'éclaircit presque aussi rapidement, le vent s'apaisa, et le soleil perça l'obscurité. Alors tous

les regards se dirigèrent du côté où l'on avait vu la chaloupe pour la dernière fois, tandis que le cri : Qu'est devenu le bateau, qu'est devenu l'équipage ? volait de bouche en bouche. Hélas ! la mer seule pouvait en rendre compte ; peu de temps après, on vit la nacelle, la quille renversée, secouée par les vagues en furie, pendant que ceux qui y avaient cherché un moyen de salut étaient déjà engloutis par les flots. Parmi les cadavres que la mer rejeta sur le rivage, on retrouva celui de Jacob, avec son nouveau testament serré dans sa main convulsivement fermée, et ceux de Cloé et de sa petite protégée. La fidèle négresse tenait encore l'enfant étroitement enlacée dans ses bras.

Pauvre Jacob, ta vie a été courte, mais tu as fidèlement travaillé pour le Seigneur. Tu as été fidèle dans peu de choses, tu seras établi sur beaucoup : tu as accompli ton devoir, et tu es entré dans la joie de ton Maître ! — De même que Williams son ami, qui ne l'avait précédé que de quelques jours, de même que Cloé et la petite fille, Jacob est entré en la présence du Seigneur ; et il attend avec tous les rachetés la bienheureuse résurrection qui les introduira dans la gloire au jour où ils verront Jésus tel qu'il est, et où ils lui seront rendus semblables. Alors tous les sauvés rendront gloire éternellement à l'Agneau dont le précieux sang purifie de tout péché.

« A CELUI QUI NOUS AIME, ET QUI NOUS A LAVÉS DE NOS PÉCHÉS DANS SON SANG,... A LUI LA GLOIRE ET LA FORCE AUX SIÈCLES DES SIÈCLES. AMEN ! » (Apoc. I, 5-6.)

L'ancienne et la nouvelle année.

Chers enfants, nous venons de commencer une *nouvelle* année. L'ancienne est terminée ; elle est passée pour toujours, et rien de ce que nous avons fait durant le cours de ses trois cent soixante-cinq jours ne saurait être défait ni changé. Maintenant Dieu, dans sa bonté, nous en a donné une nouvelle, et il nous a conservé la vie jusqu'ici afin que nous la *commencions* ; mais il se peut que, bien avant qu'elle soit terminée, le Seigneur Jésus vienne chercher tous ceux qui lui appartiennent, et les enlever à sa rencontre dans les nuées en l'air pour être toujours avec Lui, semblables à Lui. Quelle heureuse perspective que celle-là ! Même si nous devions nous «endormir,» comme cela est arrivé à plus d'un cher enfant de Dieu pendant l'année qui vient de s'écouler, cela n'amoinrirait en rien le privilège que nous aurons d'aller à la rencontre de Jésus lorsqu'il reviendra. Il y a quelque temps, j'assistais à l'enterrement d'un cher petit garçon qui, peu de jours avant de mourir, paraissait aussi fort et aussi bien portant que l'un de vous. Le Seigneur Jésus l'aimait, et il avait trouvé bon de le prendre auprès de Lui, tandis que nous avions à enterrer son corps mortel. La pauvre maman était bien désolée d'avoir à se séparer de son cher enfant, mais elle se consolait à la pensée que *bientôt* il ressusciterait, quand le Seigneur lui-même, avec un cri de commandement, et une voix d'archange,

et la trompette de Dieu, descendra du ciel, et que les morts en Christ ressusciteront *premièrement*. (1 Thess. IV.) A la voix de Jésus, ils sortiront des sépulcres comme Lazare, toutefois non pas avec « les pieds et les mains liés, » ni pour mourir de nouveau comme lui ; mais ils ressusciteront en « gloire, » la gloire de Jésus, telle qu'elle est apparue à Saul de Tarse. (Actes IX.) Lorsque cette tendre mère reverra son petit garçon qu'elle aimait et que le Seigneur lui a redemandé, elle le verra *semblable à Jésus*, avec un corps glorieux qui n'aura plus à subir la peine du péché, avec ses conséquences telles que la souffrance, les pleurs, la maladie, etc.

Quelle preuve touchante de l'amour de Jésus pour nous, qu'il veuille venir Lui-même nous chercher, qu'il veuille nous rendre *semblables* à Lui, et nous prendre afin que nous soyons toujours *avec* Lui dans la gloire ! Mais une preuve plus grande encore qu'il nous a donnée de son amour pour nous, c'est qu'il a souffert, c'est qu'il est mort sur la croix pour nous, afin d'ôter de dessus nous nos péchés et de nous en obtenir le plein pardon. Quelle chose merveilleuse que Jésus vienne *nous* enlever dans les nuées et *nous* faire entrer dans sa gloire ; mais n'est-ce pas plus merveilleux encore qu'il soit *descendu* jusqu'à nous, en s'humiliant *Lui-même* jusqu'à la mort, la mort même de la croix. O chers enfants, allez à Jésus, afin que ce bien-aimé Sauveur possède votre cœur *tout entier*. Qu'à Lui seul vous cherchiez à plaire tous les jours. Demandez-Lui constamment la grâce de ne pas l'affliger par votre égoïsme et votre mauvaise

humeur ; cherchez auprès de Lui le secours dont vous avez besoin pour être bienveillants envers chacun, et obéissants à vos chers parents. Si vous êtes tentés de faire à votre tête au lieu de céder aux autres, de chercher ce qui vous plaît au lieu d'avoir en vue ce qui est agréable aux autres, pensez à Jésus qui disait : « Je suis descendu du ciel, non pour faire *ma volonté*, mais la volonté de celui qui m'a envoyé » (Jean VI, 38) ; et encore : « Le Christ n'a point cherché sa propre satisfaction. » (Rom. XV, 3.)

Chers jeunes lecteurs, que ce Jésus qui vous aime et qui prend soin de vous tous les jours, que ce Jésus qui va bientôt enlever de la terre ceux qui l'aiment véritablement, veuille dans sa grâce vous bénir abondamment ! Qu'il vous fasse goûter, pendant le temps qu'il vous laissera encore ici-bas, le bonheur qu'on éprouve en cherchant à Lui plaire à tous égards. Cherchez à Lui plaire, *parce qu'Il vous a tant aimés.*

Votre sincère ami

W. T.



L'oreiller d'un pauvre infirme.

Un missionnaire de la Nouvelle-Zélande étant entré dans la hutte d'un paralytique, vit au chevet de ce pauvre malade un Nouveau Testament qui portait les traces d'un long usage. Étonné de trouver ce livre entre les mains d'un homme qu'il savait n'avoir jamais été à l'école, il lui demanda s'il savait lire.



— Oui, grâces à Dieu, répondit le paralytique.

— Comment avez-vous acquis ce talent ?

— Ayant remarqué que lorsque mes voisins nettoyaient leurs maisons, il se trouvait presque toujours dans les balayures de petits morceaux de papier, j'allais les ramasser en me traînant. C'étaient quelquefois des pages déchirées d'un Nouveau Testament. Je cousais ensemble ces lambeaux ; puis, montrant à mon frère quelques-uns des mots qu'on y lisait, je tâchais de bien les retenir. A force de faire cela et de comparer des mots nouveaux à ceux que je savais déjà, j'ai fini par lire d'abord un verset, puis un chapitre, et aujourd'hui je peux lire le livre à quelque endroit qu'on l'ouvre.

— Et quel cas faites-vous de ce livre qui est la Parole de Dieu ?

— Oh ! monsieur, *c'est mon oreiller !*

Un oreiller, dans la bouche d'un pauvre infirme, presque toujours étendu sur son lit de souffrance,

cela voulait dire, sans doute, un objet précieux dont il n'aurait pu se passer, et qui lui rendait à chaque instant d'immenses services. Cette comparaison n'est-elle pas bien expressive ? Heureuses les âmes qui se reposent avec délices sur la Parole de Dieu, comme la tête d'un pauvre malade ou d'un homme fatigué se repose sur le moelleux oreiller qu'une main compatissante a préparé pour Lui !



L'enfant du régiment.

En entrant à l'hôpital, un matin de septembre 1857, je vis un jeune garçon, couché sur un lit, et paraissant souffrir beaucoup. Son expression aimable et intelligente, son air maladif, son extrême jeunesse attirèrent bien vite mon attention. M'approchant de lui, je le questionnai sur la cause de sa maladie ; il me dit qu'il appartenait au corps d'artillerie, et que dans une des sorties de l'armée de Calcutta, on l'avait envoyé, comme d'habitude, abreuver un cheval. L'animal, qui était rétif, l'avait jeté à terre. Dans sa chute, le pauvre garçon s'était cassé la jambe, et avait reçu plusieurs lésions intérieures.

— Quel est votre nom ? lui demandai-je.

— Willy.

— Savez-vous quelque chose du Seigneur Jésus ?

— De qui, dites-vous ?

— De Jésus, le Fils de Dieu.

— On ne s'est jamais inquiété beaucoup de mon instruction ; je ne sais rien de Lui.

— Savez-vous lire ?

— Oh ! oui, Madame.

— Avez-vous jamais été en Angleterre ?

— Oui, pendant quelque temps ; mais nous avons presque toujours demeuré à l'étranger. Mon père est couché là, sur ce lit, près de moi. Ma mère est morte quand j'étais encore bien petit, en sorte que j'ai toujours été l'enfant du régiment.

Me tournant vers le père qui s'appelait Reynold, je lui dis : — Et vous, mon ami, connaissez-vous le Seigneur Jésus ?

— Eh bien ! Madame, quant à cela je dois vous dire qu'on m'a bien enseigné toute son histoire, et que mes parents m'ont fait apprendre la bible ; mais aussitôt que je suis devenu mon propre maître, j'ai laissé de côté toutes ces balivernes, et je me suis mis à boire et à jurer.

— Vraiment, lui dis-je ; mais maintenant vous êtes disposé à reprendre votre bible, n'est-ce pas ?

— Non, Madame ; je n'ai jamais rien trouvé d'amusant à chanter des psaumes, à aller au sermon, et je n'ai nullement l'intention de recommencer.

— Oh ! Reynold, n'aimeriez-vous pas être un autre homme avant de mourir ?

— Non, je suis content comme je suis ; je n'ai pas peur de dire que je mourrai aussi tranquillement que qui que ce soit.

— Mais la vie après celle-ci, que sera-t-elle pour vous ? Vous souvient-il qu'il est écrit : « Les ivro-

gnes n'hériteront pas du royaume de Dieu ? » (Gal. V, 21.)

— Cela va sans dire qu'ils n'y entreront pas, et je sais que je porterai la peine de mes péchés.

— Mais Reynold, vous n'avez sûrement jamais réfléchi à ce que c'est que de ne pas aller au ciel, à ce que c'est que d'aller en enfer.

— Je ne sais qu'y faire, Madame ; j'en ai pris mon parti, et, ajouta-t-il en frappant violemment du poing contre le bois de son lit, aucun pouvoir au monde ne saurait m'amener à changer de manière d'agir. Les habitudes des Méthodistes ne m'ont jamais souri, je n'ai rien trouvé d'attrayant chez ces gens ; il est donc inutile, Madame, de vous fatiguer à me parler. Je vous le répète (et il frappa de nouveau un grand coup de sa main), rien au monde ne me fera devenir mômier.

— Effectivement, Reynold, aucun pouvoir au monde ne pourrait changer votre cœur ; mais il en est Un là-haut, qui vous a fait, qui a toute-puissance.

— Mais je n'ai pas du tout envie de changer. Ne vous ai-je pas dit que mon ancienne manière de vivre me convenait beaucoup mieux ? Non, non, j'aime trop ma bouteille pour m'en séparer jamais. C'est affreux d'être cloué ici sans une goutte à boire. A présent, j'en ai assez de vos discours, Madame ; ils ne me feront pas changer d'idées. D'ailleurs je déteste ces sortes d'histoires.

— Eh bien ! Reynold, puisqu'il en est ainsi, je parlerai à votre garçon.

Alors, me tournant vers lui et m'asseyant près de

son lit, je lui demandai s'il désirait que je lui parlasse de Jésus.

— S'il vous plaît, Madame ; et vous n'aurez pas de peine à m'instruire, car je ne suis qu'un pauvre ignorant ; aussi, veuillez commencer, je vous prie, par le commencement.

— Que voulez-vous dire, Willy ?

— J'entends que vous me parliez d'une manière claire et facile, que vous me disiez tout ce qu'un homme a besoin de savoir pour sa tranquillité. Parlez-moi comme si je devais mourir dans une heure.

— J'essayerai ; mais demandons d'abord à Jésus d'être avec nous, afin qu'il m'enseigne comment je dois parler, et qu'il incline votre cœur à venir à Lui.

Quand j'eus prié, je lui racontai aussi simplement que cela me fut possible, l'histoire de la création, et celle de la chute de l'homme. Je lui fis également le récit de la naissance, de la vie et de la mort du Fils de Dieu pour sauver notre race ruinée. Il écouta avec un grand intérêt, puis il me demanda comment il pouvait devenir un de ceux du « petit troupeau » qui devait être sauvé. (Luc XII, 32.)

— Je vais vous lire, Willy, un des récits de la bible qui vous l'expliquera ; — et j'ouvris ma bible dans Marc X, 46.

— Oh ! Madame, s'il vous plaît, racontez-moi vous même ; c'est beaucoup plus facile de vous comprendre, les paroles du livre sont bien plus difficiles à saisir.

— Je ne pense pas, Willy, que vous trouviez ce livre difficile. Dieu l'a écrit si simplement, que les

petits enfants peuvent le comprendre et l'aimer. Ils sont nombreux les enfants qui ont été amenés à Jésus. — Alors je lui lus l'histoire de Bartimée l'aveugle.

— A présent, Madame, voulez-vous, je vous prie, me dire ce que cet aveugle a à faire avec moi ; car je ne puis pas m'attendre à ce que ma jambe soit guérie tout d'un coup !

— Willy, savez-vous que vous êtes justement comme ce pauvre aveugle ?

— Mais, je ne sais vraiment pas comment cela se pourrait. J'ai deux bons yeux, et je vois aussi bien qu'il est possible de voir.

— Oui, Dieu dans sa bonté, vous a donné ainsi qu'à moi les yeux du corps, afin que nous puissions voir, mais votre cœur est aveugle. Chaque jour vous rapproche du siècle à venir, et pourtant vous avez vécu dans le péché, marchant dans un chemin qui mène directement en enfer.

— C'est vrai, Madame, mais je ne vois pas en quoi l'on peut tant me blâmer. Je n'ai pour ainsi dire jamais entendu un mot de ces choses ; papa et ses compagnons ne font que boire et jurer la plupart du temps.

— Au moins, maintenant vous venez d'entendre parler de Jésus. Voulez-vous venir à Lui ?

— Comment le pourrais-je ? Il n'est plus dans ce monde ?

— Pourtant, Willy, il est tout près de nous, dans cette chambre même. De même que vous ne pouvez voir votre âme, ainsi ne pouvez-vous voir Dieu, car il est Esprit.

— Alors, de quelle manière puis-je aller à Lui, comme cet aveugle ?

— C'est facile ; élevez votre âme à Lui, pensez à Lui, croyez sa parole, croyez qu'il est là présent, et qu'il vous écoute ; dites-lui toutes vos pensées, exposez-lui tous vos besoins ; confessez-lui que jusqu'à présent vous l'avez complètement oublié.

— Je ne sais pas prier ; je ne sais pas même de quoi j'ai besoin, sauf de ne pas aller dans le lieu de tourment.

— Eh bien ! Bartimée l'aveugle priait, quand il disait : « Jésus, aie pitié de moi. »

— C'est vrai, Madame ; mais moi je ne pourrai pas savoir s'il m'entend ; il ne me répondra pas à haute voix.

— Non, Willy ; mais Jésus a fait écrire cette histoire pour nous ; il a fait écrire toute la bible pour notre instruction ; et toutes les paroles que ce livre renferme sont autant de messages que Dieu nous adresse ; il vous faut croire tout simplement ce que le Seigneur vous dit, et comme Bartimée, vous lever et venir à Lui. « Crois au Seigneur Jésus-Christ, et tu seras sauvé. » (Actes XVI, 31.)

(La suite au prochain numéro.)

La foi de Lisbeth.

Une vieille femme, pauvre en biens terrestres, mais riche en piété, et qui s'était signalée toute sa vie par une grande activité chrétienne, tomba malade et

se vit réduite à une complète inaction. Mais au milieu de ses langueurs, de ses souffrances, elle continua de glorifier Dieu par sa patience, sa soumission, par la joie inaltérable qui rayonnait en elle.

Un ami vint la voir, et comme il avait été autrefois témoin de l'ardeur de son zèle, il manifesta son étonnement de ce qu'elle supportait sans murmurer une épreuve qui devait être pour elle la plus dure de toutes, celle d'une vie condamnée au repos et devenue inutile aux autres.

— Oh ! répondit la vieille Lisbeth avec un sourire, c'est tout simple ! Quand j'étais forte et bien portante, j'entendais mon Maître me dire : « Lisbeth, fais ceci ; fais cela, ma fille ; va consoler ce cœur qui a des chagrins, va soutenir cette âme qui se laisse abattre. » Et j'y courais ; mais maintenant il est venu s'établir auprès de mon lit, et il me dit doucement : « Lisbeth, reste couchée ; tousses, Lisbeth. » Et je reste couchée et je tousse, comme vous voyez, heureuse dans la maladie comme dans la santé, dans le repos comme dans le travail, voulant l'état qui Lui semble le meilleur ; car ceux qui souffrent et attendent, aussi bien que ceux qui s'emploient à exécuter ses ordres, sont ses serviteurs et concourent à l'accomplissement de ses secrets desseins.

Les eaux de Mara.

De Mara la source est amère ;
Pour lui donner de la douceur
Il existe un bois salulaire :
Ce bois, c'est la croix du Sauveur.



Le livre d'Esdras.

(Suite et fin de la page 6.)

Après s'être reposés durant trois jours, les nouveaux arrivants qui étaient retournés de la captivité, sous la conduite d'Esdras, firent le compte de tout ce qu'ils avaient apporté avec eux pour l'usage du temple de Jérusalem, or, argent et ustensiles, et le remirent à Mérémoth et à Éléazar, sacrificateurs; puis l'on offrit des holocaustes et des sacrifices d'expiation au Dieu d'Israël pour tout le peuple. Les lettres qu'ils avaient de la part du roi furent également remises à qui de droit, en sorte que les satrapes et

les gouverneurs établis sur le pays, favorisèrent le peuple et la maison de Dieu.

Un homme pieux et dévoué, comme l'était le sacrificeur Esdras, devait avoir, chers enfants, un grand sujet de reconnaissance envers Dieu, dont la bonne main avait fait prospérer leur voyage et leur avait permis d'en atteindre le but sains et saufs. Il était heureux de ce succès providentiel, mais sa joie ne fut pas de longue durée. En s'occupant de ceux qui étaient rentrés au pays la première fois, et qui auraient dû, à cause de la bonté du Seigneur à leur égard et de toutes les délivrances qu'ils avaient reçues de sa part, persévérer dans son obéissance et son service, Esdras trouva, hélas ! que la loi était déjà violée et que le mal était déjà entré parmi eux. Israël ne s'était pas tenu séparé des nations qui avaient pénétré dans le pays et le souillaient de leurs idoles. Non-seulement plusieurs hommes du commun peuple, mais aussi des sacrificeurs, des lévites et des magistrats, avaient pris pour femmes des filles païennes. (Chap. IX, 1-2.) Or Dieu avait défendu très expressément ces sortes de mariages, par la loi de Moïse, parce qu'il voulait que les Israélites fussent un peuple à part de tous les autres, pour être son bien propre et particulier. Esdras fut confondu de ce désordre et, dans sa douleur, il déchira ses vêtements, il s'arracha les cheveux et la barbe, et il s'assit tout désolé. Il demeura ainsi jusqu'au temps de l'oblation du soir. Alors il se leva et, se couvrant de ses habits déchirés, il s'agenouilla et, étendant ses mains vers l'Éternel, il exprima avec effusion la pro-

fonde affliction de son cœur, en disant : « Mon Dieu j'ai honte, et je suis trop confus pour élever, ô mon Dieu ! ma face vers toi ; car nos iniquités sont multipliées au-dessus de nos têtes, et notre crime s'est élevé jusqu'aux cieux. Depuis les jours de nos pères jusqu'à aujourd'hui, nous sommes extrêmement coupables ; et nous avons été livrés à cause de nos iniquités, nous, nos rois et nos sacrificateurs, entre les mains des rois des pays, pour être mis au fil de l'épée, emmenés captifs, pillés, et exposés à l'ignominie, comme il paraît aujourd'hui. » Puis, après avoir passé en revue les grâces et les délivrances dont le Seigneur les avait comblés de tout temps, après avoir rappelé les ordonnances qu'ils avaient transgressées, il continue la confession des péchés d'Israël, péchés dont il prend la charge sur lui, et termine en ces mots : « Éternel, Dieu d'Israël ! tu es juste ;.... voici, nous sommes devant toi avec notre crime ; quoique nous ne puissions subsister devant toi, à cause de ce que nous avons fait. » (Vers. 6-15.) — « Et comme Esdras priait, et faisait cette confession, pleurant, et étant prosterné en terre, devant la maison de Dieu, une fort grande multitude d'hommes, et de femmes, et d'enfants de ceux d'Israël, s'assembla vers lui ; et le peuple pleura abondamment. » (Chap. X, 1.) Alors Esdras fit le jeûne, et mena deuil à cause des péchés du peuple ; et l'on publia dans tout le pays de Juda que chacun de ceux qui étaient retournés de la captivité eût à se rendre à Jérusalem pour s'y assembler ; et que quiconque ne s'y rendrait pas dans les trois jours, selon l'avis des principaux

et des anciens, celui-là serait séparé d'avec ses frères, et perdrait la jouissance de ses biens.

Ainsi ils s'assemblèrent à Jérusalem, devant la place de la maison de Dieu ; et ils étaient fort tremblants. C'était la saison des pluies; mais cela ne les empêcha pas de se réunir, car la chose était urgente. « Puis Esdras, le sacrificateur, se leva, et leur dit : Vous avez péché en ce que vous avez pris chez vous des femmes étrangères; de sorte que vous avez augmenté l'iniquité d'Israël. Mais maintenant, faites confession à l'Éternel, le Dieu de vos pères, et faites sa volonté, et séparez-vous des peuples du pays et des femmes étrangères. » (Vers. 10-11.) Et toute l'assemblée reconnut qu'il était de son devoir de se conformer à la loi. Sous la main d'Esdras, et par les soins de ceux qui furent établis pour cela, l'enquête qui dura deux mois, amena la découverte de cent-neuf coupables, lesquels se soumirent de bon gré aux mesures qu'on avait décrétées dans le but de purifier la nation de toute alliance avec les idolâtres; ils prêtèrent la main au renvoi de leurs femmes, et avouant leur péché, ils offrirent un bélier pour ce délit.

Esdras, dont le nom signifie *secours*, est l'auteur du livre qui nous occupe. Ce livre, qui comprend une période d'à peu près quatre-vingts ans, se divise en deux parties. La première, qui comprend les chapitres I-VI, raconte ainsi que nous avons eù l'occasion de le voir, en parlant du prophète Aggée, le retour de la première colonie de captifs, sous la conduite de Zorobabel, et la reconstruction du temple au milieu de grandes diffi-

cultés. — La seconde partie, chapitres VII-X, contient le récit du voyage d'Esdras avec la deuxième colonie, et nous montre les efforts que fit cet homme pieux pour relever le niveau moral de ce peuple tombé si bas, de ce résidu que Dieu avait comme arraché du feu et qui avait sitôt oublié la main de Celui qui l'avait délivré, en prenant les filles des étrangers. Ces deux divisions du livre sont séparées par une période d'une cinquantaine d'années, laquelle est passée sous silence.

L'instruction qui ressort pour nous, chers jeunes lecteurs, du récit que nous venons de lire, c'est l'importance qu'il y a pour l'enfant de Dieu d'être séparé, quant à sa marche, quant à son état moral, quant au culte qu'il est appelé à rendre à Dieu, de tout ce qui est du monde, car le monde est inimitié contre Dieu. Que le Seigneur, en se révélant à vos âmes comme Celui qui sauve de la ruine et de la perdition quiconque croit en Jésus, et comme Celui qui demeure fidèle malgré les infidélités de l'homme, vous fasse la grâce de vivre pour Lui et de le servir en l'attendant.

L'enfant du régiment.

(Suite de la page 19.)

— S'il est donc bien vrai que Jésus est mort pour nous, son désir doit être de nous sauver aussi.

— Oui ; il m'a envoyée ici, ce matin, pour vous par-

ler de Lui ; et il importe pour vous d'écouter le message que je vous apporte de sa part, absolument comme si c'était Lui-même qui vous parlait. Voici une petite bible que je vous donne ; quand vous serez seul, vous la lirez attentivement, et vous jugerez vous-même si je ne vous ai pas dit la vérité. Maintenant, Willy, avant de finir notre histoire de Bartimée, je voudrais prier encore avec vous, parce que, comme vous le voyez ici dans l'évangile de Matthieu, VII, 7, Jésus, qui ne peut mentir, fait cette promesse : « Demandez, et il vous sera donné ; » et encore, dans la première épître de Jean, V, 14 : « C'est ici la confiance que nous avons en Lui, que si nous demandons quelque chose selon sa volonté, il nous exauce. »

Après avoir demandé avec ferveur que Jésus lui-même fût avec nous, et qu'il inclinât le cœur de ce pauvre enfant à se donner à Lui, je dis :

— Willy, lorsque Bartimée cria, Jésus s'arrêta pour l'écouter ; et je suis assurée que Jésus est présent avec nous à cette heure, et qu'il regarde dans votre cœur pour en connaître les besoins ; et Il vous dit : « Que veux-tu que je te fasse ? » Il n'y en a pas un dans cet hôpital qui ne soit un pécheur ; tous ont besoin de pardon. A part cela, chacun de nous a des besoins particuliers. Nos âges, nos caractères, nos besoins, nos peines sont différents. Jésus veut que nous lui présentions chacun en particulier, les désirs, les besoins, les pensées mêmes de nos cœurs. Il peut subvenir à tout, il aime que nous lui parlions librement comme à un ami. Vous pouvez lui dire sans crainte tout ce que vous pensez, tout ce que vous souhaitez.

— Mais Madame, que signifient ces mots : « Il l'appelle ? »

— Cela veut dire que Jésus nous a donné cette bible pour nous faire connaître sa volonté, pour nous dire comment nous pouvons être sauvés ; et il voudrait voir venir à Lui chacun de ceux qui la lisent. Il vous invite, Willy, à venir à Lui aujourd'hui même.

— Je ne vois pas, s'écria d'une voix rude le père que je croyais endormi, en quoi ce détail du vêtement jeté loin par Bartimée, nous intéresse !

— Le savez-vous ? demandai-je à Willy.

L'enfant qui avait sa bible ouverte devant lui, et qui paraissait en savourer à longs traits chaque phrase, réfléchit un moment, puis il frappa soudainement des mains d'un air joyeux, et dit : Je le sais, je le sais. La bible n'a-t-elle pas été écrite dans un pays chaud comme l'Inde ?

— Oui, elle a été écrite dans un pays chaud, plus chaud que l'Angleterre.

— Alors je sais pourquoi l'homme rejeta son vêtement. J'ai remarqué que les nègres, lorsqu'ils veulent marcher vite, ôtent leur tunique ; et je comprends ce que ce détail signifie pour nous, ajouta-t-il d'un ton plus grave ; — cela veut dire, n'est-ce pas ? que pour faire partie du troupeau de Jésus, il me faut renoncer à mes mauvaises paroles et à mes méchantes actions ; et papa, s'il veut aussi venir au Seigneur, doit renoncer à jurer et à boire. Nous ne pouvons tout à la fois suivre Jésus et continuer le méchant train de notre propre volonté.

— En effet, Willy ; et puis , lorsque Bartimée fut venu, que lui dit Jésus ?

— « Va, ta foi t'a guéri. »

— Oui, il avait demandé une bénédiction temporelle, et elle lui fut accordée ; de même, vous et moi, nous pouvons exposer à Dieu nos moindres besoins. Vous pouvez Lui parler de vos souffrances et lui demander de vous soulager. Et quand cela est bon pour nous, nous recevons toutes les choses que nous demandons. Mais quelquefois, Dieu qui voit tout, du commencement à la fin , refuse de nous accorder telle requête que nous lui avons faite ; et c'est dans son amour qu'il agit ainsi, parce qu'il sait qu'autrement cela nous serait plus préjudiciable que profitable. Si nous cherchons de la bénédiction pour nos âmes, il l'accordera certainement si nous la demandons avec foi. (Jean VI, 44.)

— Je vous remercie, Madame ! je comprends maintenant comment cette histoire est propre à nous intéresser de toute manière.

— Mais, Willy, il ne suffit pas de la trouver intéressante ; je désire avant tout que, comme l'aveugle, vous veniez au Seigneur Jésus.

— Eh ! Madame, il n'est pas dit que je n'y vienne pas une fois.

— Oh ! *maintenant*, Willy, tout de suite, avant que je m'en aille. « Maintenant est le jour du salut. » (2 Cor. VI, 2.)

— Je ne puis pas venir tout de suite, mais peu à peu j'espère pouvoir le faire.

— Et si vous alliez mourir avant ?

— Oh ! je ne crois pas que je mourrai à présent ; la fièvre a passablement diminué, à ce que dit le docteur.

— Mais, Willy, je ne voudrais pas vous quitter avant que vous soyez venu à Jésus. Je serais si désolée, si vous mourriez sans espérance. Et, en supposant que vous vous rétablissiez, il est peu probable que la pensée de la mort et de l'éternité vous préoccupe de nouveau. Allez donc à Lui sans plus tarder !

— Mais je ne saurais y aller maintenant ; je ne puis prier sans voir celui que je prie. Si j'avais une petite image, je pourrais m'adresser à elle. Quand vous priez, c'est pour moi comme si vous priiez en l'air ; et pourtant vous paraissez voir celui auquel vous parlez.

— Oui, Willy ; je vois Jésus par la foi. Je sais qu'il nous écoute et qu'il veut nous adopter comme siens à jamais. Si je prie encore avec vous, votre cœur s'associera-t-il à ma requête, en comptant sur cette promesse : « Je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi ? »

— Oui, Madame.

Je suppliai alors le Seigneur de faire luire sa lumière dans son cœur, en sorte qu'il vit clair.

— Maintenant, Willy, croyez-vous être réellement venu à Jésus ?

— J'ai tâché de désirer vraiment ce que vous demandiez, mais pourtant ça me semble étrange que l'on prie en l'air. Je ne sens pas que Dieu est près de nous. Pourtant votre prière me fait plus de bien que vos paroles ; quand vous priez je me sens tout ému.

— Eh bien! Willy, il faut que je vous laisse, à présent; Dieu voulant, je reviendrai demain.

— Oh! restez encore un moment, je vous prie; je suis si mal entouré dans cette chambre; dès que vous serez partie, ces hommes recommenceront à blasphémer et à jurer. Ce ne sont que vos prières et vos lectures de la bible qui pourront me faire voir Jésus.

— Oh! non, Willy; le Seigneur est toujours près de vous; vous n'avez qu'à regarder à Lui, vous n'avez qu'à croire qu'il est mort pour les pécheurs, et il vous donnera de connaître la joie et la paix de son amour.

— Priez encore une fois, s'il vous plaît, je tâcherai de souhaiter de tout mon cœur de le trouver.

Sa voix se joignit à la mienne, pour supplier Dieu d'agir selon sa promesse. Lorsque je m'approchai de son lit, le lendemain, il battit des mains et s'écria tout joyeux: — Je l'ai trouvé! je l'ai trouvé!

— Trouvé qui, cher garçon?

— Trouvé Jésus! Je sais maintenant ce que vous entendiez en disant que mon cœur était aveugle. Je n'ai pu dormir de toute la nuit; ma pauvre jambe me faisait terriblement souffrir; mais tandis que je pleurais de douleur, toute l'histoire de la croix me revint à l'esprit et je me représentais combien cela devait être horrible d'être suspendu par des clous; j'en serais devenu fou, me semblait-il. Je pensais alors que si Jésus avait volontairement supporté tout cela pour nous sauver, j'avais à être content dans mes souffrances, d'autant plus qu'elles avaient

servi à me rendre sérieux. Alors je sentis comme si mes péchés avaient contribué à faire clouer Jésus à la croix, et je demandais si ardemment à Dieu de me faire sentir la honte de mes indignes, méchantes actions, que j'en eus un violent accès de fièvre; mais cela m'a fait du bien. Je me sens véritablement heureux maintenant. J'ai rêvé que Jésus posait sur ma tête ses mains ensanglantées, et murmurait à mon oreille ces paroles que vous me disiez hier: « mon sang est suffisant pour toi. »

Durant une semaine à peu près, j'eus le privilège de visiter Willy tous les jours, et nous eûmes beaucoup de joie à parler ensemble du Sauveur. Il prenait grand plaisir à apprendre par cœur des passages de l'Écriture et des cantiques. Ses forces déclinaient rapidement tandis que son père recouvrait les siennes. Reynold, hélas! s'opposait de plus en plus à la vérité; il restait sourd aux sollicitations de l'enfant. Cependant son cœur était affecté par la perspective d'être séparé de son garçon « pour toujours, » comme disait celui-ci, et il entourait son fils de ses soins les plus attentifs. Néanmoins il refusait opiniâtrement de répondre aux instances de l'enfant, quand celui-ci lui demandait de faire la lecture de quelque portion de la bible — car Willy ne pouvait plus tenir le livre lui-même, tant ses mains s'étaient affaiblies.

Le samedi après midi, Willy me dit: — J'ai ardemment demandé une chose à Dieu; c'est une prière qui vous paraîtra étrange.

— Vraiment! Et qu'est-ce que c'est?

— Que Dieu fit que mon père tombât de nouveau

bien malade ; car vous voyez, Madame, il est presque rétabli. Le docteur vient de faire sa ronde, et lui a dit qu'il pourrait s'en aller lundi. Mais vous savez, son cœur est tellement endurci ; et s'il reprend son ancien poste, il est peu probable qu'on le revoie ; et il n'y aura sans doute personne parmi ses compagnons qui puisse lui parler de Jésus.

(La suite au prochain numéro.)

Le ciseleur de Bethléem.

*(Extrait de la vie domestique en Palestine,
par Miss Rogers.)*

.....Nous prîmes des informations sur un jeune homme, un orphelin, que mon frère connaissait pour être l'un des plus habiles ciseleurs de la ville. L'un de ses voisins, qui nous guida jusqu'à la porte, nous dit en l'ouvrant :

— Soyez contents et entrez avec joie, car c'est aujourd'hui une maison de réjouissances.

Nous trouvâmes le graveur à son ouvrage, assis sur le sol ; il se leva, évidemment charmé de recevoir mon frère, qui l'avait jadis protégé et aidé à s'établir dans les affaires.

— Soyez le bienvenu, dit-il, ô mon maître ! Dieu soit béni de vous avoir ramené dans ce pays pour y voir le fruit de vos bontés, l'ouvrage de vos mains !

Il avait jadis été au service de mon frère, qui avait



remarqué en lui un goût décidé pour le dessin, et qui l'encouragea en lui donnant quelques leçons et quelques instruments anglais. Autour de la chambre, sur les murs blanchis à la chaux, étaient suspendues un grand nombre de petites incrustations de nacre de perles pour des dessus de table, d'environ un demi-mètre carré, destinés aux guéridons et aux escabeaux sur lesquels on place, en Orient, le café et les conserves, dans les établissements publics. La chambre était encore décorée avec des rosaires ciselés, des crucifix, des coupes et des croix de bois d'olivier. L'artiste nous montra, non sans orgueil, de larges coquilles plates sur lesquelles il avait gravé des tableaux de sujets sacrés et des lieux saints, ainsi que des rosaires en bitume ciselé, provenant

des rives de la mer Morte. Durant les dernières fêtes de Pâques, il avait recueilli une très bonne moisson, car les pèlerins achètent ces objets avec le plus grand empressement ; et, lorsqu'ils sont bénits, ils les conservent comme des reliques saintes.

Les voyageurs anglais lui avaient acheté une grande quantité de couteaux à papier, de bracelets, de broches, faits sur les dessins de mon frère ; le graveur avait conservé ces esquisses avec un soin affectueux, et il me les montra avec de nouvelles expressions de reconnaissance en me disant :

— Que la paix soit sur ses mains !

Lorsqu'il parlait, sa physionomie était remarquablement intelligente et animée ; son long vêtement, d'un bleu foncé rayé de rouge, sa ceinture cramoisie et le châle rouge et jaune roulé autour de sa tête, en forme de turban, lui allaient à merveille. Il m'invita à voir sa femme et son enfant ; j'acceptai avec empressement, et je le suivis à travers une petite cour carrée, abritée en partie par des nattes supportées par des pieux et des branches d'arbre, et en partie par une vigne qui s'étendait sur des treillages grossiers. Dans un coin de cette cour était un grand nombre d'huîtres de la mer Rouge, dont quelques-unes avaient un quart de mètre de largeur ; des monceaux de bitume, provenant du désert de Ain Jidi, et des fragments de roches rouges et jaunes apportés de Jérusalem, composaient le trésor des matériaux bruts que l'artiste me fit remarquer en passant ; de l'autre côté était une pile de beaux melons et une rangée de jarres pleines d'eau. Un bèle-

ment plaintif attira mon attention sur un bel agneau gras qui broutait des feuilles de mûrier.

Les quatre chambres de la maison ouvraient sur cette cour centrale, et, comme elle est bâtie sur le penchant d'une colline, le sol de la boutique est d'un pas ou deux au-dessous du niveau de la cour, tandis que la chambre vis-à-vis est beaucoup plus élevée.

Nous montâmes quelques marches, et notre hôte nous conduisit à la porte ouverte de cette chambre supérieure ; sur une natte était assise une jolie jeune femme, au visage rond et à la physionomie enfantine et joyeuse. Ma visite inattendue ne lui causa aucun embarras ; elle se leva, et, après avoir posé sa main sur son cœur, puis sur son front, elle me dit :

— Sois la bienvenue, et qu'il te plaise de te reposer ici !

C'était la femme du graveur. Une femme âgée, qui, je l'appris plus tard, était sa mère, arrangea pour moi quelques coussins sur un petit tapis, et prenant ensuite, sous les rideaux d'une berceuse de bois peinte en rouge, une petite figure emmaillotée, elle la posa sur le bord de ma robe, en me disant :

— Regarde le don de Dieu !

Je pris la petite créature dans mes bras ; son corps était roide et ferme, tant il était étroitement serré dans des bandes de lin blanches et pourpres ; ses mains et ses pieds étaient cachés dans le maillot ; sa tête était entourée d'un petit châle rouge très doux qui passait sur son front et sous son menton ; un reliquaire de cristal, contenant des reliques de saint Joseph, tombant en poussière, y était attaché ;

sa mère portait une longue chemise en lin, de couleur bleue ; une pelisse ou jaquette étroite et courte, en étoffe de soie rayée, cramoisie et blanche, et un châle serré autour de la ceinture ; un long voile d'épaisse mousseline blanche descendait de sa tête sur ses épaules et cachait en partie son tarbouch, sorte de coiffure, qui était orné d'un rang de petites pièces d'or et de quelques branches d'immortelles.

La grand'mère était vêtue d'une épaisse chemise, ou d'une espèce de sac de lin bleu, dont les larges manches pendantes et ouvertes découvraient des bras tatoués et ornés de bracelets. Un long voile blanc tombait, en plis gracieux, de sa tête sur ses épaules et jusqu'à ses pieds, qui étaient nus. Un voile semblable à celui-ci enveloppait Ruth, la jeune veuve moabite, lorsque, trois mille ans auparavant, elle glanait dans les champs fertiles de la vallée au-dessous de Bethléem, et lorsque son parent Booz, homme riche et puissant de Bethléem de Juda, lui donna gracieusement six mesures d'orge, en lui disant : « Étends le voile que tu as sur ta tête, et tiens-le ouvert ; elle le tint, et il mesura six mesures d'orge et les lui donna, puis retourna dans la ville. » (Ruth III, 15.)

Je demandai à la jeune mère son nom.

— Miriam est mon nom, répondit-elle.

Mais sa mère dit :

— Non, elle ne s'appelle plus Miriam, mais Um Yousef (mère de Joseph) ; car un fils lui est né, dont le nom est Joseph.

L'usage universel en Orient est que la mère prenne

le nom de son fils premier-né, précédé du mot *um* (mère) ; ainsi, Um Elias, mère d'Elias, ou Um Elia, mère d'Élie ; d'après le même principe, le nom du père est changé aussitôt qu'il a un fils, dont il adopte le nom, précédé du mot *abu*. C'est le sujet d'un grand chagrin et d'un grand désappointement pour les parents s'ils sont, faute d'un fils, obligés de conserver leurs noms respectifs.

La petite figure, enveloppée de bandelettes comme une momie, que je portais dans mes bras, commença à donner quelques signes de vie en faisant entendre de faibles sons dans la langue universelle des nouveau-nés. La mère le prit de mes mains, et, avant de l'approcher de son sein, elle baisa respectueusement un petit sachet de soie, brodé en or, et le posa ensuite sur son front. En réponse à l'interrogation contenue dans mon regard, elle m'expliqua, en partie par des paroles et en partie par des signes, que ce petit sachet, suspendu à son cou, contenait un débris d'une pierre blanche, provenant d'une grotte près de Bethlém, sanctifiée par la Vierge Marie, et que les mères se procuraient pour le placer sur leurs poitrines, comme un talisman.

La chambre dans laquelle nous étions assis était très simplement meublée, de forme presque carrée, le sol recouvert de dalles et les murs blanchis à la chaux ; sur une large planche, courant autour des trois côtés de la chambre, étaient rangés beaucoup d'articles de poterie indigène : coupes, jarres, lampes et plats de métal ; sur le sol étaient une natte de roseaux, un tapis, environ de la largeur d'un devant

de foyer, plusieurs oreillers ou coussins. Un grand coffre rouge, avec des ornements et des poignées de bronze, servait de garde-robe à la famille ; le berceau rouge aussi, un grand bassin et son aiguière en métal, et quelques petites tasses à café sur un guéridon bas en ébène, incrusté de nacre, complétaient le mobilier. Dans un enfoncement très profond, vis-à-vis de la porte, étaient empilés, avec beaucoup d'ordre, des matelas et des couvertures ouatées.

Dans les véritables maisons arabes, les couchettes sont inconnues, et, par conséquent, il n'y a point de pièce à part, comme chambre à coucher. On étend les matelas partout, dans les diverses chambres, dans les cours, sur les toits, sur les terrasses, selon la saison ou la convenance du moment ; ces lits sont roulés et mis de côté, pendant le jour, dans des réduits préparés pour cela. Ainsi, avec une provision suffisante de matelas et de couvertures, un grand nombre d'hôtes peuvent recevoir l'hospitalité, chaque soir, en un instant. La chambre était bien aérée par de grandes ouvertures carrées, s'ouvrant auprès du plafond, vis-à-vis l'une de l'autre ; l'une au-dessus de la porte, l'autre au-dessus du renfoncement où les matelas étaient empilés. J'acceptai une tasse de café et quelques dragées, et pris congé en disant à Miriam : « Adieu, ou plutôt : que Dieu soit avec vous ! » La grand'mère me reconduisit, en traversant la cour, me montrant d'un côté une cuisine, et, de l'autre, un cellier bien fourni de provisions. Lorsque nous entrâmes dans la boutique, elle releva son long voile blanc sur la partie inférieure de son visage ;

elle baisa les mains de mon frère, et nous servit ensuite du café et des confitures.

Nos domestiques arrivèrent alors avec les chevaux, et nous quittâmes l'atelier du ciseleur de Bethléem.



A Katie L^{*},**

*décédée le 9 février 1875, à l'âge de 23 ans,
après 9 jours de maladie.*

Douce fleur d'un matin, muguet de la vallée
Soudainement brisé par le souffle du nord,
Ta corolle, au printemps, vient d'être moissonnée
Par la faux de la mort.

Ton regard, tout empreint de douceur infinie,
 Venait nous rappeler le calme azur des cieux ;
 Tu l'assis un moment au banquet de la vie,
 Puis tu fermas les yeux.

Que vis-tu donc, enfant, sur notre pauvre terre,
 Qui te fit détourner ton œil de ce bas-lieu ?
 C'est qu'il entrevoyait plus haut que cette sphère
 Les demeures de Dieu.

Oui, ta foi contemplait sur son trône de gloire
 L'Agneau qui s'est chargé de nos iniquités,
 Celui qui sur la mort remporta la victoire,
 Et nous a rachetés.

Déjà du céleste rivage
 Son esquif a touché le bord ;
 Il n'est plus de maux, plus d'orage
 Au sacré parvis du Dieu-Fort.
 Pourrions-nous donc verser des larmes
 Quand nous savons que ses alarmes
 Ont pris fin, et qu'avec bonheur
 Son âme, joyeuse et bénie,
 Au sein de la gloire infinie
 Voit la face de son Sauveur.

O Seigneur ! notre âme s'incline
 Devant tes décrets pleins d'amour ;
 Nous adorons ta main divine
 Qui nous a frappés en ce jour.
 Viens, Jésus ! c'est là notre attente.
 Viens ! que ta parole puissante
 Rappelle tes saints du tombeau.
 Dans la félicité suprême,
 Rendus semblables à Toi-même,
 Nous t'exalterons, saint Agneau !



Le nid.

Cruels enfants, qu'alliez-vous faire ?
Quoi ! détruire ce nid charmant !
Mais vous n'avez donc point de mère ?
Vous l'oubliez en ce moment.

Voyez, c'est un nid de fauvette,
Fragile abri, moelleux berceau,
Où la pauvre mère inquiète
A déposé son doux fardeau.

Petit chef-d'œuvre de tendresse,
Savez-vous ce qu'il a coûté
De temps, de soin, d'amour, d'adresse,
Au faible oiseau qui l'a sculpté ?

D'abord, voyageuse lointaine,
Il a fallu glaner longtemps
Brins de mousse et flocons de laine,
Jouets des eaux, jouets des vents.

Puis, ouvrière délicate,
Du toit de ses jeunes amours,
Tantôt du bec ou de la patte,
Élever les frêles contours.

Enfin, la merveille achevée,
Dans le nid vous auriez pu voir
Cinq jolis œufs, tendre couvée,
Tout son tourment, tout son espoir.

Dès lors, plus de soir, plus d'aurore,
Rien que son nid, rien que ses œufs ;
La voilà, les pressant d'éclore,
Nuit et jour s'oubliant pour eux,

Tandis que, sur l'arbre flexible,
Bercé mollement dans les airs,
Le mâle, veilleur invisible,
Module ses plus doux concerts.

Ils sont éclos : la voilà mère !
Nouveau bonheur, nouveaux soucis !
Vienne à souffler la bise amère :
Ils auront froid, pauvres petits !

Si la saison n'est pas heureuse,
Ils auront faim, pauvres amours !
Et puis, dans la nue orageuse,
L'épervier qui plane toujours !

Oh ! rien qu'en un nid de fauvette
Quels trésors de joie et de pleurs,
De chants pour la voix du poète,
De pitié pour vos jeunes cœurs !

Et vous, enfants, qu'alliez-vous faire ?
Briser le plus doux des berceaux ?
Enfants, vous avez une mère,
Une mère aussi, ces oiseaux !

L. T.

Néhémie.

I.

Il y avait treize ans qu'Esdras était à Jérusalem, lorsqu'on y vit arriver Néhémie, homme aussi zélé que le premier pour la gloire de Dieu et le bien de son peuple. Néhémie, dont le nom signifie *consolation de l'Éternel*, était grand échanson du roi Artaxerxès, qui l'affectionnait particulièrement. Quelques Juifs, de la tribu de Juda, étant arrivés à Babylone, Néhémie s'enquit d'eux touchant ses frères réchappés et touchant Jérusalem ; il apprit de leur bouche que la ville était demeurée désolée, que ses murailles renversées n'avaient point été relevées, pas plus que les portes ; et que ceux qui restaient de la captivité, dispersés dans la province, se trouvaient plongés dans une profonde misère. En entendant cela il fut extrêmement affligé. — En effet, depuis une centaine d'années que les Juifs avaient successivement regagné Jérusalem, on s'était contenté de rebâtir le temple, et l'on n'avait rien fait pour sortir la ville de son état de ruine. — Alors Néhémie jeûna et mena deuil durant plusieurs jours, il pleura abondamment et recourut par la prière à l'Éternel son Dieu, en disant : « ...Je

te prie, que ton oreille soit attentive et que tes yeux soient ouverts pour entendre la prière de ton serviteur, laquelle je te présente en ce temps-ci, jour et nuit, pour les enfants d'Israël, les serviteurs, en faisant confession des péchés des enfants d'Israël, lesquels nous avons commis contre toi ; même moi et la maison de mon père, nous avons péché. Certainement nous sommes coupables devant toi, et nous n'avons point gardé les commandements, ni les ordonnances, ni les jugements que tu as prescrits à Moïse, ton serviteur. Mais, je te prie, souviens-toi de la parole dont tu donnas charge à Moïse, ton serviteur, en disant : Vous commettrez des crimes, je vous disperserai parmi les peuples ; puis vous retournerez à moi, et vous garderez mes commandements et les ferez ;... et je vous ramènerai au lieu que j'aurai choisi pour y faire habiter mon nom. Or ceux-ci sont tes serviteurs, et ton peuple, que tu as racheté par ta grande puissance et par ta main forte. Je te prie, Seigneur ! que ton oreille soit maintenant attentive à la prière de ton serviteur et à la supplication de tes serviteurs, qui prennent plaisir à craindre ton nom ; et fais, je te prie, prospérer aujourd'hui ton serviteur et fais qu'il trouve grâce envers cet homme-ci » (le roi Artaxerxès). (Chap. I, 6-11.)

Or il arriva un jour, comme Néhémie faisait son service à la table du roi, que celui-ci remarqua l'air triste de son échanson, et il lui en demanda la cause. Néhémie la lui avoua avec une telle franchise que cela éveilla l'intérêt du roi ; voyant cela, il continua en disant : « Si le roi le trouve bon, et si ton servi-

teur l'est agréable, envoie-moi en Judée, vers la ville des sépulcres de mes pères pour la rebâtir. » (Chap. II, 5.) Et le roi et la reine lui accordèrent un congé suffisant pour entreprendre ce voyage ; et des lettres lui furent données pour les gouverneurs des provinces, afin que ceux-ci lui procurassent secours et protection. Asaph, le garde du parc royal, reçut également l'ordre de lui fournir tous les bois dont il aurait besoin pour l'ouvrage qu'il se proposait de faire.

Néhémie partit donc, accompagné par ordre du roi d'une petite escorte de gens de guerre. Arrivé dans le pays, il remit aux gouverneurs les lettres dont il était porteur ; sur quoi il se rendit à Jérusalem, où, sans découvrir son dessein à personne, il fit de nuit l'inspection de la ville, afin de se rendre compte exactement par lui-même de l'état des murailles — et voilà, tout était en ruines et désolé, et les portes consumées par le feu. Alors il fit venir les magistrats, les sacrificateurs et les chefs du peuple, et leur ayant exposé le déplorable état où la ville se trouvait encore, il leur apprit que Dieu avait incliné le cœur du roi Artaxerxès à consentir que les murs et les portes de Jérusalem fussent reconstruits, et il leur déclara que la main de l'Éternel était avec lui. Ces hommes furent très réjouis d'apprendre cette bonne nouvelle, et ils formèrent aussitôt le projet de mettre incessamment la main à l'œuvre. Les travailleurs, qui se chargèrent de cette grandiose entreprise, se partagèrent en différentes compagnies, dont chacune avait un certain pan de mur à édifier. (Chap. III.) Moyennant l'assistance et la protection de Dieu, on

activa l'ouvrage avec tant d'ordre et de diligence que, dans un fort court espace de temps, on eut emporté les décombres et élevé les murailles et les portes tout autour de la ville.

Quand on fut arrivé à la moitié de la hauteur des constructions, les ennemis des Juifs, dont le plus dangereux et le plus méchant était Samballat, un des chefs des Samaritains, employèrent tous les moyens pour empêcher l'achèvement de l'œuvre. Dans les commencements, ils s'étaient contentés de se moquer de cette entreprise, et de tâcher de décourager les travailleurs par leurs insultantes railleries; mais, lorsqu'ils virent que, contre toute apparence, l'ouvrage avançait à vue d'œil et très heureusement, ils résolurent de tomber à main armée sur les Juifs, et de démolir tout ce qu'ils avaient bâti. Le sage et prudent Néhémie, dont la fermeté et la vigilance ne faiblissaient pas, prit si bien ses mesures de défense, dès qu'il eut connaissance des projets de leurs ennemis, que ceux-ci n'osèrent point tenter une attaque. Il ordonna à un certain nombre d'hommes armés de leurs épées, de leurs javelines et de leurs arcs, de se poster autour de la ville; et pour leur inspirer du courage, il leur dit : « N'ayez point peur d'eux; souvenez-vous du Seigneur, qui est grand et terrible; et combattez pour vos frères, pour vos fils et pour vos filles, pour vos femmes et pour vos maisons. » (Chap. IV, 14.) Ainsi Dieu dissipa le conseil des ennemis, et les Juifs retournèrent aux murailles, chacun à son travail; et ceux qui bâtissaient travaillaient chacun d'une main, et de l'autre ils tenaient l'épée.

La nuit, on faisait bonne garde ; et Néhémie et ses gens ne quittaient point leurs vêtements.

La fête de Pâques

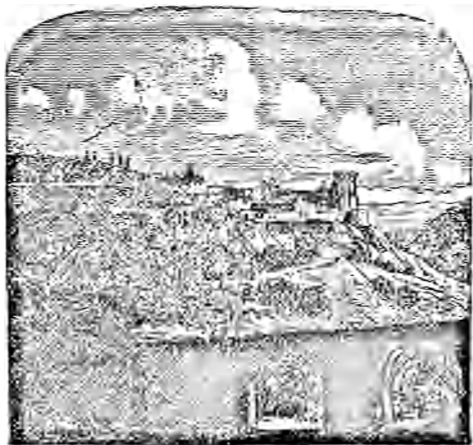
chez les Samaritains d'aujourd'hui.

Vous savez, mes chers enfants, que la fête de Pâques fut instituée par Moïse, selon l'ordre de l'Éternel, en souvenir de la délivrance d'Égypte et du passage de l'ange exterminateur.

On vous a lu la description de cette fête ; on vous a montré sans doute les rapports admirables qu'il y a entre l'agneau pascal des Juifs et Jésus, « *cet agneau de Dieu qui ôte le péché du monde.* » Mais vous comprendriez mieux, n'est-il pas vrai, si, au lieu d'un récit, l'on pouvait vous faire voir la Pâque juive, célébrée encore selon son institution primitive.

Cela n'est plus possible pour les Israélites qui, dispersés chez tous les peuples, depuis la ruine de Jérusalem, et la destruction de leur temple, ont dû cesser leurs sacrifices. Ces malheureux événements ont été permis de Dieu, à cause des rébellions de ce peuple qui aurait dû demeurer fidèle à Celui qui voulait les conduire et les bénir.

Mais il est un coin du monde où s'accomplissent encore ces rites antiques, bien que Dieu ne reconnaisse plus de telles fêtes comme des *fêtes de l'Éter-*



nel. C'est chez un débris de ces pauvres Samaritains, dont l'Évangile nous a raconté les luttes religieuses avec les Juifs.

Malgré les changements apportés par dix-huit siècles, il existe encore une petite communauté de descendants de ces Samaritains. Elle est bien peu nombreuse et n'atteint pas le chiffre de deux cents personnes ; mais on retrouve encore chez eux les traits qui distinguaient leurs pères : leur respect pour les cinq livres de Moïse, leur aversion pour les Juifs, et leur culte qu'ils continuent de célébrer sur le mont Garizim. C'est au pied de leur montagne sainte qu'ils habitent encore, dans cette même ville de *Sichem* ou

Sychar, appelée aujourd'hui *Nablous*, dont les habitants, à la voix de la Samaritaine, vinrent autrefois écouter le Sauveur et crurent à sa parole. (Jean IV, 5-39.)

Le docteur Stanley, chargé par la reine d'Angleterre d'accompagner son fils, le prince de Galles, en Palestine, a visité en 1862 cette petite colonie ; il a eu l'occasion d'être témoin de leur fête de Pâques sur le mont Garizim. C'est son récit que j'ai traduit en l'abrégeant, pour vous, chers jeunes lecteurs.

« Ce fut le samedi soir, 12 avril, que nous fîmes l'ascension du mont Garizim. Sur la plate-forme de rochers qui couronne cet antique sanctuaire, nous trouvâmes, campée sous des tentes, la tribu des Samaritains qui nous avait devancés. Elle est réduite aujourd'hui à cent-cinquante-deux personnes.

» Les femmes restaient cachées dans les tentes ; les hommes se tenaient par groupes au dehors. Parmi eux, quinze environ des plus âgés, les anciens de l'assemblée et le grand prêtre Amraca, étaient revêtus de longues robes blanches ; près d'eux se tenaient six jeunes gens, en chemises et en caleçons blancs.

» Une demi-heure avant le coucher du soleil, tous les hommes se réunirent autour d'une longue tranchée creusée dans la terre ; et le prêtre, se plaçant en avant, monta sur un fragment de rocher d'où il se mit à psalmodier d'une voix haute, à laquelle se joignirent les assistants, les louanges des patriarches Abraham et Isaac.

» Leur attitude était celle de tous les orientaux

pendant la prière. Ils se tenaient debout, étendaient par moments leurs mains comme pour supplier Dieu, ou se jetant à genoux, se prosternaient la face contre terre, en se voilant avec les plis de leurs robes et se tournant vers le lieu saint situé sur le sommet de la montagne.

» Tout à coup, nous vîmes bondir au milieu des fidèles, six agneaux conduits par les six jeunes gens que nous avions aperçus d'abord aux côtés du prêtre. L'innocente confiance des pauvres animaux qui erraient au milieu des spectateurs, l'aspect de leurs jeunes conducteurs, l'ensemble du tableau, tout nous rappelait une de ces scènes de la vie pastorale des Israélites pendant leur voyage au désert.

» Cependant le soleil, après avoir doré de ses rayons la mer Méditerranée, dont nous voyions les flots étinceler dans le lointain, s'abaissait rapidement.

» Les chants des Samaritains augmentèrent alors de véhémence. Le prêtre se retourna vers ses frères et se mit à redire en accents d'une sauvage énergie le récit de l'Exode, depuis le commencement des dix plaies. Le soleil allait disparaître. Les six jeunes gens réunirent les victimes, et joignant leurs voix à celle du prêtre, tirèrent leurs couteaux et brandirent au-dessus de leurs têtes les lames étincelantes. A ce moment, le récit sacré était arrivé au sacrifice de la Pâque ; le prêtre, élevant la voix pour être mieux entendu des sacrificateurs, répéta le passage de l'Exode (Exode XII, 6) : « Toute la congrégation de » l'assemblée d'Israël l'égorgera entre les deux » vèpres. »

» A ces mots, les agneaux furent brusquement renversés et égorgés par les jeunes gens. Point de cris, quelques convulsions silencieuses et les cadavres des six victimes demeurèrent étendus sur le sol, pendant que leur sang coulait à flots, réalisant l'image prophétique de cet *Agneau de Dieu* qui, lui aussi, souffrit la mort sans faire entendre une plainte, sans résister à ses bourreaux.

» Les jeunes sacrificateurs trempèrent leurs doigts dans le sang des victimes et en marquèrent le front et le nez des enfants présents à la cérémonie. Puis, comme pour se féliciter d'avoir accompli le rite sacré, tous les assistants s'embrassèrent à la manière orientale, sur chaque côté de la tête. »

Nous passons ici sous silence quelques-uns des détails qui suivirent, le dépouillement des agneaux, la préparation des fosses où l'on devait les faire cuire. Pendant tout ce temps, les chants, les prières continuèrent et, suivant l'institution primitive, passaient de main en main des herbes amères, enveloppées dans un fragment de pain sans levain. (Exode XII, 8.)

« Tout étant prêt, l'on porte les corps des agneaux dans la fosse où un grand feu est allumé ; on l'a disposée à la façon des fours arabes, et l'on recouvre l'ouverture d'herbe et de terre humide pour concentrer la chaleur et hâter la cuisson. Ils n'ont pas oublié le précepte de l'Exode (chap. XII, 9) : « N'en mangez rien à demi cuit, ni qui ait été bouilli dans l'eau ; mais qu'il soit rôti au feu, sa tête avec ses jambes et ses entrailles. »

» Cette première partie de la fête a pris deux heures. La nuit s'est faite, et une partie de l'assemblée se retire, ainsi que nous, pour prendre un peu de repos.

» Cinq heures environ s'écoulaient ensuite ; il est minuit passé, lorsqu'on vient nous annoncer que la fête proprement dite va commencer. La pleine lune, qui doit coïncider avec le moment de la Pâque, brille resplendissante dans le ciel ; tous les hommes sont réunis autour de l'ouverture de la fosse ; ils ont quelque peine à nous laisser approcher. Il semble qu'il y ait encore dans leurs usages quelques traces de cette rigueur de l'antique loi de Moïse : « C'est ici l'ordonnance de la Pâque : Nul étranger n'en mangera, ... nul incirconcis n'en mangera. » (Exode XII, 43-48.)

» Tout à coup l'on découvre l'ouverture de la fournaise, et une épaisse colonne de fumée et de vapeur s'en échappe en s'élevant vers le ciel ; l'on retire les corps des six agneaux qu'on dépose avec soin sur des nattes préparées à cet effet, et dont on nous éloigne de peur que le contact d'un étranger ne souille le sacrifice. On les transporte vers la tranchée où a eu lieu l'immolation des victimes, et on les place sur une ligne entre deux rangées de Samaritains. Les hommes ont repris leurs chaussures ; ils ont des bâtons de voyage à la main, une ceinture autour des reins. « Vous la mangerez ainsi, avait dit Moïse ; avec vos reins ceints, vos souliers en vos pieds et votre bâton en votre main. » (Exode XII, 11.) La récitation des prières a repris ; puis, à un signal,

tous s'accroupissent à la manière arabe et commencent à manger. Ils ont altéré en cela le rite primitif qu'ils pratiquaient encore, il y a quelques années, celui de manger debout. Le festin se passe avec rapidité, comme le feraient des gens affamés. « Vous le mangerez à la hâte. » (Exode XII, 11.)

» En dix minutes le festin est achevé ; l'on en rassemble les débris, cherchant avec soin sur le sol, à la lueur des torches, afin qu'aucun reste du repas sacré ne soit perdu ; puis on les consume par le feu, suivant l'ordre de Moïse. (Exode XII, 10 ; Deutér. XVI, 4.)

» Le matin est venu, et l'assemblée, descendant la montagne, regagne sa demeure ordinaire dans la ville. » (Deutér. XVI, 7.)

Les témoins oculaires de la scène qui vient de vous être racontée, chers enfants, se reportaient par la pensée à cet entretien du Sauveur avec la Samaritaine : « Femme, crois-moi : l'heure vient que vous n'adorerez le Père, ni sur cette montagne, ni à Jérusalem. Vous, vous adorez, vous ne savez quoi... Mais l'heure vient, et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit et en vérité ; car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent. Dieu est esprit ; et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. » (Jean IV, 21-24.)

Pensez-y, chers enfants ; si, plus heureux que ces Samaritains, *nous adorons ce que nous connaissons*, si nous rendons à Dieu le culte en esprit et en vérité, c'est à Jésus seul, c'est à son œuvre parfaite pour tous ceux qui croient que nous le devons.

Chers enfants, avez-vous été lavés de tous vos péchés dans le sang de Celui qui aime les siens, et les a faits sacrificateurs pour son Dieu et Père ? (Apoc. I, 5-6.)



L'enfant du régiment.

(Suite de la page 32.)

— Oh ! Willy, ne raisonnez pas ainsi. Tous les moyens sont entre les mains de Dieu. Lorsque votre père était un enfant, son cœur n'était pas plus dur que le vôtre ou le mien ; et le même Esprit Saint, qui nous a convertis, est capable d'opérer aussi son œuvre en lui.

— Donnez-moi, s'il vous plait, votre main, Madame ! Là, promettez-moi une chose, voulez-vous ?

— Dites-moi d'abord de quoi il s'agit.

— Vous souvient-il, Madame, de ce que vous m'avez dit un jour, concernant la promesse qui est faite à ceux qui prient ?

— Oui, Willy ; et Dieu a exaucé mes requêtes, en vous rendant clair-voyant.

— Oui, et depuis que j'ai senti que vous aviez obtenu ce que vous désiriez, j'ai pensé que je pouvais faire comme vous, aussi ai-je prié jour et nuit pour mon père. Je sens que Dieu veut exaucer les prières de ceux qui l'aiment ; et maintenant que je vais là où l'on ne prie plus, je voudrais que vous me promettiez de ne pas laisser passer un seul jour sans demander

à Dieu la conversion de mon père; alors je serai sûr de le voir une fois au ciel. Bientôt il n'aura plus que vous pour intercéder en sa faveur. Me promettez-vous de prier pour lui comme vous l'avez fait pour moi ?

— Oui, Willy, je le veux bien; et j'aime à penser que Dieu est plus disposé à sauver que nous à prier.

— Il dit, néanmoins, Madame, que nous devons prier, et nous n'avons qu'à retenir la promesse. A présent, vous vous rappellerez ce que vous avez promis à un jeune garçon mourant.

Le jour suivant, Willy me dit : — Savez-vous que je vais mourir ?

— Oui, je l'ai su déjà le premier jour que je vous vis; mais votre état s'est beaucoup aggravé depuis hier.

— Oui, le docteur dit que je ne passerai pas la journée. Veuillez vous approcher tout près de moi; j'aimerais vous dire quelque chose à l'oreille. Hier soir, mon père a réussi à tromper la consigne pour se faire apporter à boire; il s'est enivré, en sorte qu'il a été bruyant et très agité toute la nuit. Le docteur s'en est aperçu; il en a été extrêmement fâché. Oh! vous ne sauriez croire combien cela m'afflige de voir mon père se conduire ainsi la dernière nuit que son enfant passe encore sur la terre; — et le pauvre garçon se mit à sangloter très fort. Je le consolai par quelques-unes des précieuses promesses de la parole de Dieu; et nous priâmes ensemble pour son malheureux père, ce qui ramena le calme dans son cœur.

— Savez-vous à quoi j'ai pensé toute la matinée ?

— A l'heureuse perspective que vous avez de voir bientôt Jésus.

— Oui, j'ai pensé que je commençais cette journée du dimanche comme un pauvre malade à l'hôpital, entouré d'hommes pervers qui n'ont que des blasphèmes à la bouche ; et que j'allais la continuer dans le ciel avant que la nuit soit venue. Je pensais que ce dimanche, commencé sur la terre, n'était pour moi que l'aurore d'un dimanche éternel ; car je ne crois pas que je verrai d'autres jours ici-bas.

A sa demande, je lui lus Éphésiens II et III, 2 Corinthiens V, et l'histoire de Bartimée ; puis nous nous adressâmes à Dieu par la prière.

— Vous reviendrez me voir, n'est-ce pas ?

— Je ne pense pas que je vous retrouverai ici encore, si je reviens.

— Mais j'ai besoin de vous pour me tenir la main, pendant la traversée de la sombre vallée.

— Oh ! Willy, elle ne sera pas sombre. Jésus vous tiendra par la main, il traversera le passage avec vous, et vous conduira directement à l'autre bord.

— Ah ! oui ; mais j'ai besoin de vous entendre me répéter Ses paroles ; ce serait si affreux pour moi de n'entendre que les mauvais propos de mes compagnons de chambre, dans ce moment suprême. Il faut que je vous sente près de moi.

— C'est bien mon désir aussi d'être auprès de vous, mais il m'est impossible de revenir avant ce soir ; alors vous aurez peut-être quitté la terre, mon cher Willy.

— Eh bien ! si vous ne retrouvez pas mon pauvre corps ici, vous vous en réjouirez.

— Je penserai à vous comme à un cher enfant de Dieu heureusement arrivé au port, dans les bras de son Sauveur ; mais vous me manquerez beaucoup.

— Est-ce que vous pleurerez en ne me trouvant plus ?

— Je ne sais, cher enfant ; cela se peut bien ; mais il me sera doux de penser au moment où je vous reverrai.

— Si vous me pleurez, vous serez bien la seule personne qui le fera. J'aime à penser que quelqu'un me regrettera. Papa ne se souciera guère de savoir ce que je suis devenu ; ses sentiments, hélas ! sont si endurcis. A présent, je ne souffre plus ; ma jambe est complètement engourdie, je ne la sens plus du tout. Je l'ai dit au docteur ; il a branlé la tête en disant que c'était un mauvais signe. Mais il a tort — ajouta Willy tout ému — c'est, au contraire, un bon signe, car je vais bientôt m'en aller pour être en réalité avec Jésus. Ici, j'ai ardemment désiré d'être semblable à Jésus ; là, je Lui serai enfin rendu semblable.

Quand je pris congé de lui, il me fit promettre de revenir dans la soirée. Je revins en effet, et je le trouvai assoupi, les yeux fermés, et paraissant décliner rapidement, quoique sans souffrances. Me penchant vers lui, je répétai doucement à son oreille ces belles paroles du Psaume XXIII : « Quand je marcherais par la vallée de l'ombre de la mort, je ne craindrais aucun mal, car tu es avec moi ; ton bâton et ta houlette sont ceux qui me consolent, »

— Cher Willy, lui demandai-je, Jésus est-il avec vous ?

— Oh ! oui.

— Avez-vous quelque crainte ?

— Non, aucune ; je m'étonne qu'on appelle ce passage une sombre vallée. Depuis que j'ai cru, la lumière a augmenté son éclat de jour en jour ; maintenant elle est si brillante, qu'il me faut fermer les yeux.

Je lui lus encore Ésaïe LX et 2 Corinthiens V. — Maintenant, me dit-il, répétez-moi quelques lignes de mon cantique favori, celui que vous m'avez appris dimanche dernier.

Je lui en récitai alors cette portion :

Seigneur ! si je dois voir cette barque fragile

Se briser sur l'écueil au souffle de la mort,

Sois mon guide, et conduis sur une onde tranquille

Mon âme à l'autre bord.

Le petit mourant répéta ces paroles avec moi d'une voix entrecoupée, mais avec une profondeur de sentiment qui montrait combien il réalisait leur signification. — J'étais si abattu hier soir par l'excès de la douleur, ajouta-t-il ; mais je savais que Dieu ne permettrait pas aux vagues de m'engloutir ; vous voyez qu'en effet elles ont servi plutôt à me porter plus haut, d'autant plus haut qu'elles étaient plus fortes.

— Aimerez-vous que je prie encore une fois avec vous, Willy ?

— Oh ! oui, s'il vous plaît. J'ai tant supplié le Seigneur de changer le cœur de mon malheureux père ; j'ai la certitude qu'Il le fera, et que je rencontrerai une fois mon père dans le ciel. Il m'en coûte moins

de le laisser sur la terre non converti, car je sais que j'ai été exaucé.

Lorsque nous eûmes prié, il dit : — C'est ma dernière prière ; dorénavant je louerai éternellement.

La respiration commençant à lui manquer, nous dûmes le soulever avec des coussins. Il redit encore avec moi de courtes portions de l'Écriture. Soudain, se tournant vers moi, il m'appela par mon nom, et m'exprima dans les termes les plus touchants sa vive reconnaissance de ce que je lui avais parlé du Sauveur et de ce que je m'étais efforcée de le conduire à ses pieds.

Il me dit aussi : — Je veux vous indiquer un texte bien précieux, afin que vous le méditez quelquefois, Madame. — Et il prononça les paroles de Jésus, dans l'Évangile de Jean, XVI, 33 : « Je vous ai dit ces choses, afin qu'en moi vous ayez la paix. Vous aurez de l'affliction dans le monde ; mais ayez bon courage, j'ai vaincu le monde. » — Tout a été paix pour moi depuis que j'ai cru, car Il a effacé tous mes péchés. Maintenant, je vous prie, parlez-moi de...

— De quoi ?

— De... de... j'oublie... ma mémoire me fait défaut... de... de plusieurs.....

— De la maison de notre Père, où il y a plusieurs demeures ?

— Oh ! oui.

Alors nous repassâmes ensemble une partie de Jean XIV, puis il dit : — Si vous saviez combien j'aime cette parole : « Je vais vous préparer une place ! » Je suis sûr que Jésus en a préparé une

pour mon père, et cette place ne restera pas vide.

Puis nous lûmes 1 Jean III, 1-2 : « Voyez quel amour le Père nous a accordé, que nous soyons appelés enfants de Dieu ; c'est pourquoi le monde ne nous connaît pas, parce qu'il ne l'a pas connu. Bien-aimés, nous sommes maintenant enfants de Dieu, et ce que nous serons n'a pas encore été manifesté ; mais nous savons que lorsqu'il sera manifesté, nous lui serons semblables, car nous le verrons comme il est. »

— Oh ! quelles paroles excellentes, et si vraies, si vraies ! Je le vois maintenant ; Il m'appelle, il faut que j'aïlle. Pensez donc !... bientôt... je serai semblable à lui. Je suis si content de m'en aller vers lui... Tenez-moi la main... Je ne puis ravoïr... mon souffle.

— Vous n'êtes pas seul, Willy ?

— Non, non ;.. tu es avec moi, Jésus... notre Emmanuel... Tout est lavé,.. purifié !

— Qu'est-ce qui est lavé ?

Mon âme... Oh ! que ce sera glorieux... d'être uni... à la multitude des sauvés !

— Oui, cher garçon ; c'est ainsi que le ciel recueille l'un après l'autre tous les membres de la famille de Dieu.

— Oui, oui !.. bientôt je serai avec eux... dans le bonheur... et vous serez... laissée ici. Mais nous resterons unis de cœur.

(La suite au prochain numéro.)



Une chambre d'auberge, en Savoie.

J'ai un ami qui a voyagé bien loin, et qui m'a raconté qu'un jour, étant en Savoie, il entra dans ce qu'on appelle là-bas, dans les auberges, *le salon*, et qui n'est autre chose que la salle à manger réservée aux gens de qualité. Ce qui, d'abord, frappa son regard fut une grande affiche collée sur carton, et suspendue à la paroi. — Ah ! ah ! pense-t-il, on sait ce que c'est : ici, il est défendu de fumer ; et pourtant les messieurs y fument quand bon leur semble. Ou bien : on peut se procurer ici telle ou telle chose pour un bon argent. Inutile de lire cela. — Et le voilà qui se promène autour de la chambre en attendant l'arrivée de son dîner, qui tarde longtemps à venir. Il examine tout ce qui lui passe sous les yeux ; et, lorsqu'il se trouve auprès de l'affiche en question, il ne peut s'empêcher de lire ces mots, écrits en gros

caractères : « Voyageur, prends garde au sens de ces paroles : Un Dieu,... un moment,... une éternité. Un Dieu qui te voit ; un moment qui passe ; une éternité qui t'attend. Un Dieu que tu sers mal ; un moment dont tu ne profites guère ; une éternité que tu mets légèrement en jeu ! »

Mon ami fut d'abord tenté de se fâcher, en pensant que des paroles comme celles-là étaient mal placées dans un salon, et qu'elles étaient impolies envers les voyageurs ; mais bientôt il trouva, en y réfléchissant, qu'elles avaient leur bon côté, qu'en tout cas elles exprimaient des vérités ; et il alla même jusqu'à les transcrire dans son album, d'où nous les tirons pour que d'autres aussi en prennent connaissance, et profitent de l'enseignement qu'elles renferment.



Néhémie.

II.

Une autre épreuve, fort sensible, attendait encore Néhémie. Non-seulement il avait affaire aux ennemis de dehors, mais il fallait s'occuper de ceux de dedans. Les pauvres d'entre le peuple élevèrent leur voix, et se plaignirent amèrement de la rareté et de la cherté des vivres, accusant ceux de leurs frères, plus riches, d'en être la cause. La disette était telle que plusieurs

d'entre eux avaient dû mettre en gage leurs biens et même leurs enfants, pour faire face à la nécessité présente. Aussi Néhémie fit venir auprès de lui les principaux du peuple et les magistrats ; et, en présence de toute l'assemblée, il les tança sévèrement, leur représentant l'iniquité et l'inhumanité de leurs procédés. Il les blâma beaucoup de ce qu'ils exigeaient de leurs frères pauvres un intérêt usuraire ; et les reproches qu'il leur adressa produisirent un tel effet que ces hommes promirent aussitôt de rendre aux pauvres les champs, les vignes, les oliviers et les maisons qu'ils leur avaient pris en gage, et de leur quitter les intérêts de l'argent prêté.

Néhémie donna l'exemple du plus entier désintéressement vis-à-vis du peuple. Non-seulement il renonça complètement, pendant les douze ans qu'il fut gouverneur sur eux, à recevoir la paye et les avantages qui étaient assignés à cette charge, mais il usa d'une grande libéralité envers ses frères juifs. (Chap. V.) Dans les circonstances critiques qu'il eut ainsi à traverser, l'autorité dont le roi l'avait revêtu, en l'établissant sur Juda, lui fut des plus utiles ; et il était véritablement qualifié pour faire face à ces difficultés ; car une révolution n'aurait pas manqué de fournir aux étrangers un prétexte pour intervenir, et une occasion par conséquent de fondre sur les Juifs. Il importait de maintenir l'ordre et la tranquillité dans le pays, afin que l'ouvrage de la reconstruction des murs de la ville ne fût en rien ralenti.

Il fallait être continuellement sur ses gardes vis-à-vis de ces ennemis de dehors ; lesquels, voyant

qu'ils ne pouvaient rien contre Néhémie par la force, employèrent la ruse et la trahison pour chercher à le surprendre (chap. VI) ; mais Dieu le protégea si puissamment qu'il évita heureusement tous les pièges qu'on lui tendait.

Les travaux furent conduits avec tant de célérité et de savoir-faire que, au bout de cinquante-deux jours, on put suspendre les portes de la ville. L'ouvrage étant ainsi arrivé à bonne fin, moyennant le secours de Dieu, on prit des mesures pour le rétablissement de l'ordre dans les cérémonies du culte, et chacun s'empressa de contribuer dans une large mesure aux fournitures que nécessitait le cérémoniel sacré. En outre, on réorganisa l'administration de la police de sûreté, et l'on mit des gardes aux portes de la ville afin de la mettre à couvert de toute surprise de l'ennemi. (Chap. VII.)

Le premier jour du septième mois, tout le peuple s'assembla à Jérusalem, comme si ce n'eût été qu'un seul homme, et il demanda au pieux sacrificateur Esdras de vouloir bien leur faire la lecture de la loi de Moïse, laquelle l'Éternel avait ordonnée à Israël. A cet effet, l'on se réunit sur la place qui est devant la porte des eaux ; et durant deux jours, depuis l'aube jusqu'à midi, on lut les Écritures ; et quelques-uns des lévites qui accompagnaient Esdras, expliquaient ces choses au peuple avide de les entendre de nouveau, après les avoir longtemps abandonnées. Lorsqu'on en vint à l'endroit où il était parlé de l'institution de la fête des tabernacles que Dieu avait ordonnée par le moyen de Moïse, et qui

devait être célébrée ce même mois-là, on décida spontanément d'en faire la publication par tout le pays; sur quoi cette fête fut célébrée avec de grandes démonstrations de joie et d'allégresse. Pendant les sept jours que dura la fête, on fit au peuple la lecture de la loi de Dieu, et au huitième jour il y eut une assemblée solennelle. (Chap. VIII.)

Un des bons effets que produisit sur le peuple l'ouïe de la parole de Dieu, fut de les amener à comprendre la nécessité et la convenance qu'il y avait pour eux de se séparer des idolâtres qui se trouvaient mêlés parmi eux. Quelques jours après la fête, ils s'assemblèrent donc de nouveau pour jeûner et prier, et mener deuil à cause de leurs grands et nombreux péchés par lesquels ils avaient lassé la miséricordieuse longanimité de leur Dieu, et l'avaient forcé de les abandonner au pouvoir des nations païennes. « Et le vingt-quatrième jour du même mois, les enfants d'Israël s'assemblèrent, jeûnant, revêtus de sacs, et ayant de la terre sur eux. La race d'Israël se sépara de tous les étrangers, et ils se présentèrent, confessant leurs péchés et les iniquités de leurs pères. » (Chap. IX, 1-2.) On fit la clôture de ce jour de jeûne par une humble et fervente prière que les lévites prononcèrent à haute voix dans l'assemblée. Dans cette prière, ils rappelèrent les innombrables preuves de miséricorde et de fidélité que Dieu avait données à son peuple, et ils les passèrent en revue depuis le moment de la vocation d'Abraham, leur père, jusqu'au jour d'alors. L'aveu des fautes nombreuses du peuple avait aussi sa place dans cette

invocation qui se termina par de ferventes actions de grâces à ce Dieu qui les avait ramenés dans leur pays, bien qu'ils fussent, à cause de leurs nombreuses rébellions, sous la domination de rois païens. Puis on coucha par écrit un traité d'alliance, qui fut signé par Néhémie et par quatre-vingts autres personnes notables. (Chap. IX.) Tout le peuple ratifia avec serment ce traité, par lequel ils juraient de marcher fidèlement dans la loi de Dieu qui avait été donnée par le moyen de Moïse, son serviteur, et de garder et de faire tous les commandements de l'Éternel, leur Seigneur. Ils promettaient de ne point se mêler avec les nations païennes ; ils s'engageaient à observer fidèlement le jour du sabbat, les jours de fêtes et les années sabbatiques ; enfin ils prenaient l'engagement de fournir tout ce qui serait nécessaire tant pour la célébration des cérémonies du culte que pour l'entretien des sacrificateurs et des lévites. (Chap. X.)

La primevère.

Qu'elle est fraîche et jolie,
Cette première fleur !
Elle est épanouie
A la douce chaleur
Que le printemps ramène,
Dès que la neige a fui,
Sur la première plaine
Où le soleil a lui.



Aimable avant-courrière
Du matin des beaux jours,
Tu nous dis, primevère :
« L'hiver a fait son cours ; »
Et c'est toi, la première,
Qui donnes, dans les prés,
A l'abeille ouvrière
Ses sucres doux et dorés.

Mais, ainsi que la vie
 Des mortels ici-bas,
 Ta fleur fraîche et jolie,
 Hélas ! ne dure pas.
 Le lieu qui te vit naître
 Et qui te voit fleurir,
 Demain, demain peut-être,
 Te verra te flétrir.

Tu me dis, primevère :
 « Veille ! car de tes jours
 Tu peux voir, sur la terre,
 Soudain finir le cours.
 L'enfance et la jeunesse
 N'ont que de courts moments :
 Enfants ! à la sagesse
 Donnez ce peu de temps ! »

Écoutez le langage
 De cette frêle fleur.
 Pour être vraiment sage,
 Assurez votre cœur
 En Dieu, dont la clémence
 Nous comble de bienfaits ;
 Vers Lui, dès votre enfance,
 Tournez tous vos souhaits.

Pour toi, fleur éphémère,
 L'heure qui te flétrit
 Termine ta carrière,
 Qui pour toujours périt.
 Mais moi, c'est pour renaître
 Que je passe ici-bas ;
 A Christ est tout mon être :
 Non, je ne mourrai pas !

C. M.

L'enfant du régiment.

(Suite de la page 60.)

Oh ! quel bonheur, quelle gloire,
Quand les saints triompheront ;
Avec un cri de victoire
Vers Jésus ils s'en iront.
Tous, dans la maison du Père,
Ne formant qu'un seul troupeau,
Dans l'amour et la lumière
Ils adoreront l'Agneau.
Amen ! Viens, Seigneur Jésus ;
Manifeste les élus !

Le cher malade répéta les premières lignes de ce cantique ; mais la respiration lui manquant, je les achevai pour lui. Durant quelques minutes, il fut pris de spasmes ; puis le râle nous avertit que sa fin était là. C'était bien solennel pour moi de sentir les dernières étreintes de sa main déjà froide et alourdie, et de lui dire dans l'oreille les derniers mots que je pouvais encore lui faire entendre. Tout à coup il ouvrit les yeux, et, les fixant sur moi, il dit : — Adieu... Souve... nez... vous... de votre pro... messe... Nous serons... toujours... avec Jésus... en sûreté... dans notre... heureuse maison... Oh ! quel bonheur !... quel bonheur !

Il s'arrêta tout épuisé. Nous essayâmes, l'infirmier et moi, de lui introduire une cuillerée de vin entre les dents, mais il ne put pas l'avalier. Je lui fis comprendre que mon désir ardent était que le Seigneur lui rendit facile le chemin jusqu'au bout. Les cloches du soir se mirent à sonner.

— Oui... oui, dit-il, je suis... tout prêt ! Quand elles s'arrêteront... je serai là-haut dans la gloire.

Je me levai pour partir. — Adieu, cher Willy ; nous nous reverrons bientôt pour ne plus nous quitter. — Ses yeux étaient fermés, mais ses lèvres semblaient se mouvoir. En me baissant, je pus distinguer encore ces mots : « semblable à Lui. » Et ce fut tout.

En rentrant dans la salle, le lendemain matin, je vis qu'un étranger occupait le lit de Willy. Je trouvai aussi Reynold faisant ses préparatifs de départ. — Je comptais justement vous revoir, me dit-il, car je n'aurais pas voulu m'en aller sans vous avoir remerciée, Madame, de ce que vous avez été pour mon enfant.

— Mais Reynold, où est votre enfant ?

— Ah ! Madame, ce n'est pas difficile de le savoir ; si jamais quelqu'un est allé au ciel, c'est bien lui. Il est mort un quart d'heure après que vous l'avez quitté ; il n'a plus donné signe de vie.

— Eh bien ! Reynold, irez-vous le rejoindre là où il est ?

— Non, Madame ! non ; je ne veux pas être hypocrite ; et j'aime trop mes vieilles habitudes pour changer. Cela ne me fera ni chaud ni froid quand il faudra s'en aller.

Cependant il m'écouta avec une tranquillité qui ne lui était pas ordinaire, quand je lui parlai pour la dernière fois de cet amour miséricordieux qui use de longanimité envers les pécheurs.

— Pardon, Madame, me permettez-vous d'emporter la bible que vous avez donnée à Willy ?

— Sûrement, Reynold ! et vous la lirez ?

— Oh ! alors, pour cela non, je ne le ferai pas. Mais je veux vous dire, je ne saurais souffrir qu'on gâte cette bible ; je n'entends pas qu'on la déchire pour allumer des pipes. Je veux la conserver en souvenir de Willy.

— Faites-le, mon ami ; et Dieu veuille que le Sauveur de votre Willy soit bientôt aussi le vôtre !

Pendant plusieurs semaines, je n'entendis plus rien de Reynold. Enfin une après-midi, comme je faisais une visite à l'hôpital, un soldat s'approcha de moi ; et m'ayant saluée, il me demanda si je n'avais pas été là en septembre. — Oui. — Alors vous êtes la dame à laquelle je désire parler ? dit-il en me nommant. Sur ma réponse affirmative, il s'excusa de sa hardiesse, et m'apprit qu'il s'était chargé du dernier message d'un homme appelé Reynold.

— Son dernier message ! il est donc mort ?

— Oui, Madame.

Alors je m'informai, non sans un tremblement d'incrédulité, de ses derniers moments.

— Il est mort de la manière la plus bénie que j'aie jamais vue.

— Dieu soit loué ! Dites-moi, s'il vous platt, tout ce que vous savez de lui.

— Avec plaisir, Madame, si vous avez le temps de m'écouter.

Il me donna alors les détails suivants, que je vais vous rapporter, cher lecteur, aussi exactement que possible. — Après avoir quitté l'hôpital, Reynold poursuivit sa méchante voie. En arrivant à Cawnpore,

il dut rejoindre immédiatement la colonne du général Havelock, en marche sur Lucknow. A la fin de la première journée de route, au moment où les soldats s'établissaient autour des feux de bivouac, un jeune homme s'écria : — Venez, camarades ! j'ai des nouvelles intéressantes à vous communiquer ; voulez-vous venir ici que je vous les dise ?

— Quelle espèce de nouvelles ? dit Reynold.

— Venez, et vous les entendrez.

— Allons voir, pensa Reynold. Après tout, ce n'est pas souvent que nous avons la chance de voir un journal ; cela vaudra toujours mieux que rien. — C'est ainsi que lui et quelques autres allèrent s'asseoir près du feu de Walter et William, deux jeunes soldats liés ensemble d'une étroite et fraternelle affection. Sortant de sa poche une feuille de papier, Walter lut quelques textes tirés de 2 Corinth. V, et l'hymne commençant ainsi :

O Jésus ! que ton nom, pour une âme fidèle,
Est grand et précieux !

Tandis qu'il lisait, Reynold dit à son plus proche voisin : — Ah ! ça, je ne suis pas venu pour entendre un sermon ; ces nouvelles ne sont pas trop fraîches, par exemple.

— Chut, fit l'autre, indigné ; taisez-vous donc ! moi, non plus, je ne m'y attendais pas ; mais ce n'est pas cela qui nous fera du tort, allez seulement.

— Pour ma part j'en ai bien assez ; il semble vraiment que je suis destiné, où que j'aille, à entendre ces balivernes. J'en ai par-dessus la tête. Ce n'est pas le moyen de nous donner du courage pour la

meurtrière besogne qui nous attend à la prochaine rencontre.

— Eh bien ! personne ne vous empêche de vous retirer ; laissez-nous tranquilles, si cela nous plait d'écouter.

Mais il semblait qu'une puissance surnaturelle retint forcément Reynold, cloué à sa place, d'où il écoutait d'un air boudeur, à bras croisés, les deux jeunes gens qui priaient et qui annonçaient en toute simplicité le salut par la foi en Jésus. Toute la nuit, il rêva du jugement à venir ; le matin en se levant, après un sommeil fort agité, il se dit : — Il faut que je retourne ce soir entendre encore la lecture de ce papier. J'irai de nuit, sans quoi l'on m'accuserait de devenir poltron ; je ne sais pourquoi les prières et les paroles de ces deux jeunes gens ne peuvent me sortir de la tête ; ça me rappelle mon Willy, et ses prières pour son père — quand même elles ne seront jamais exaucées. Je ne veux qu'écouter ce qu'ils disent.

Ce même soir, tandis que les vaillants soldats anglais dormaient dans le camp, Reynold se rendit furtivement vers les deux camarades. Leur feu était presque éteint. Frappant doucement sur l'épaule de Walter, il lui dit : — J'aimerais bien entendre encore les paroles que vous nous avez lues hier soir. Mais vous n'y verrez plus assez, je crains, pour pouvoir lire ?

— Oh ! peu importe, dirent-ils tous deux en se dressant sur leur séant ; nous les savons par cœur. Soyez le bienvenu, et asseyez-vous.

Après lui avoir répété les paroles de la veille : — A présent voulez-vous prier avec nous ? dirent-ils.

— Non, je ne prierai jamais.

— Alors nous voulons prier pour vous.

Et s'agenouillant, ils supplièrent l'un après l'autre le Seigneur de tourner ce cœur vers Lui. En se relevant, William vit une larme sur la joue de Reynold. Prenant celui-ci par la main, il essaya de tous les arguments possibles pour tâcher de l'attirer à Christ, mais en vain.

A la fin, Walter dit : — Il nous faut dormir maintenant, ou nous ne serons bons à rien demain. — Étranges journées pour ces deux jeunes chrétiens ; Walter trouva la mort sur le champ de bataille, mais quoique son corps périt, il s'endormit en Christ. (Matt. XXVII, 52 ; 1 Thess. IV, 16.)

Cette nuit-là, William ne put fermer l'œil. Il n'y avait que très peu de temps qu'il était encore sous la puissance de Satan ; aussi sa sollicitude était extrême, quand il rencontrait une âme qui avait besoin de délivrance. Après s'être tourné et retourné sur sa couche, il se leva, et s'adressant à Reynold, il lui dit : — Ami, l'idée que vous pourriez être tué demain me poursuit ; et dans ce cas, qu'advierait-il de vous ? N'avez-vous jamais entendu parler de Jésus ?

Alors Reynold, devenu tout à coup plus expansif, communiqua peu à peu à son interlocuteur tous les détails que nous connaissons déjà. Ce qu'il raconta des prières du petit Willy fit venir des larmes d'attendrissement dans les yeux du sympathique jeune soldat.

— Reynold ! ces prières *seront* exaucées. Allons ensemble à Jésus ; agenouillons-nous ensemble et prions Dieu d'ouvrir votre cœur à son amour. Pourquoi ne seriez-vous pas, comme je le suis, un objet de l'amour de Christ ?

— Je n'ai pas envie d'être un bigot ; je suis content comme je suis ; pourquoi donc m'importuner pareillement ?

— Si vous ne voulez pas prier avec moi, je prierai seul.

— Moi qui n'ai pas voulu écouter les sollicitations de mon propre fils, comment pourrais-je être influencé par les vôtres ?

— Il me faut donc prier seul.

— Ah ! vous voulez encore prier ? Mais vous vous fatiguez bien inutilement.

— Vous faites erreur ; il en vaut bien la peine : ce sera beau de vous voir *converti*.

— C'est ce que vous ne verrez jamais.

— Oui, je le verrai.

— Ah ! ça, vous parlez avec trop d'assurance ; vous en serez quitte pour être déçu.

— Non, je ne le serai pas. Telle est la confiance que j'ai dans le Seigneur, c'est qu'en demandant le salut d'une âme pécheresse, Dieu m'écouterà, parce que je demande une chose qui est selon sa volonté. Jésus dit : « Demandez, et vous recevrez. » Je vous le répète, Reynold, je ne cesserai de prier jusqu'à ce que votre cœur soit changé.

— Oh ! vous auriez beau prier jusqu'à demain, vous me verrez toujours le même.

— Non ; je suis très persuadé de n'avoir pas à prier si longtemps ; mais, en tous cas, je sais que vous serez amené un jour. Bientôt votre cœur sera touché à salut.

Et William s'agenouilla encore, et assiégea le trône de la grâce en faveur de Reynold. Avant l'aube, William sentit se poser sur son épaule la main du vieux soldat qui, d'une voix étouffée, disait : — Arrêtez-vous, arrêtez-vous de prier, et dites-moi comment je dois prier. Oh ! je voudrais prier moi-même, mais je ne sais pas ! Enseignez-le moi, dites-moi les mots.

Alors il répéta humblement, phrase après phrase, les candides supplications du jeune homme. Lorsque le moment de se remettre en marche fut venu, Reynold demanda instamment la faveur d'une nouvelle entrevue, le soir, pour prier.

— Oui, dit William, si la mort nous épargne jusque-là.

Le soir, après la lecture habituelle, Reynold sollicita William de prier encore avec lui ; mais William se sentait anéanti par les fatigues de la journée.

Oh ! mais je suis un si misérable pécheur ; impossible pour moi de dormir ; je ne puis prier comme il faut. Oh ! faites-le pour moi, s'il vous plait. Si je meurs, que deviendrai-je ?

— Eh bien ! dit Walter, mon camarade et moi, nous ferons à tour pour prier.

Ainsi s'écoula cette nuit, et ce fut la dernière qu'ils passèrent ensemble. Reynold repoussait d'abord toutes les tentatives faites en vue de l'amener à la source des consolations pour un cœur brisé ; mais William

s'efforça de lui présenter d'une manière vivante le tableau des souffrances de Jésus pour le salut des pécheurs, ainsi que le contraste qu'il y a entre l'amour du Sauveur et l'ingrate indifférence de l'homme. Alors Reynold fut amené à croire que ses péchés avaient été cloués à la croix de Christ.

(La fin au prochain numéro.)

Le casseur de pierres, ou le secret du succès.

Un jour, un pasteur se promenait à pas lents sur une grande route ; ses cheveux étaient blancs ; il avait la tête penchée en avant, et la tristesse était empreinte sur son visage. De temps en temps il poussait un profond soupir, et ses yeux se remplissaient de larmes.

Qu'avait donc ce monsieur ? Quel chagrin affligeait son cœur ?

Après avoir fait quelques pas, il rencontra un ouvrier qui était à genoux devant un tas de pierres ; et chaque coup de marteau que cet homme donnait brisait un caillou.

— Mon ami, dit le vieux ministre s'arrêtant auprès de lui, votre tâche quotidienne ressemble à la mienne ; mais les pierres que j'ai à briser sont plus dures que celles-ci ; elles ne veulent pas céder. Cependant mon marteau est bon, quoiqu'il ne soit ni de fer ni de bois, mais c'est en vain qu'avec lui je m'efforce de briser

le cœur des hommes pécheurs ; j'ai beau frapper, ces cœurs sont de roc, ils résistent, ils ne semblent même pas sentir les coups.

— Pour moi, Monsieur, répondit l'ouvrier, quand mes pierres sont trop dures, je travaille à genoux et je parviens toujours à les casser.

L'ouvrier n'avait pas compris la portée de ses paroles, mais le pasteur les emporta comme un trésor dans son cœur et elles lui rendirent l'espérance.

Et nous tous, ouvriers de Dieu, dans quelque champ que ce soit, grands et petits, jeunes et vieux, souvenons-nous d'ajouter au travail et à la peine, le secours de la prière. Les plus rudes tâches deviennent faciles pour celui qui travaille à genoux.

« Approchons-nous donc avec confiance du trône de la grâce,... pour avoir du secours au moment opportun. » (Hébreux IV, 16.)

« Approchons-nous avec un cœur vrai, en pleine assurance de foi. » (Hébreux X, 22.)

« Étant persévérants dans la prière. » (Romains XII, 13.)

« Persévérez dans la prière, veillant en elle avec des actions de grâces. » (Coloss. IV, 2.)

« Priant par toutes sortes de prières et de supplications, en tout temps, par l'Esprit, et veillant à cela avec toute persévérance. » (Éphés. VI, 18.)

« Car les yeux du Seigneur sont sur les justes, et ses oreilles sont tournées vers leurs supplications. » (1 Pierre III, 12.)



A quoi sert la Bible ?

— A quoi sert la Bible ? demandait un enfant à son père, en regardant les images qui ornaient le volume sacré.

— Je te le dirai une autre fois, mon enfant, répondit le père. L'enfant, quoiqu'un peu désappointé, était accoutumé à l'obéissance et n'insista pas.

Quelques jours après, son père le conduisit chez une femme gravement malade ; il s'assit près du lit, et se mit à causer avec elle. La malade parlait de ses souffrances, et elle parlait avec une résignation non moins grande à la volonté de Dieu.

— Mais ne doutez vous jamais, lui dit le visiteur, de la bonté de Dieu qui vous laisse tant souffrir.

— Non, répondit-elle, Dieu est mon Père ; il m'aime, et je suis sûre qu'il ne me laisserait pas tant souffrir, si ce n'était pour mon bien ?

— Et comment se fait-il que ce soit pour votre bien ?

— Pour le bien de mon âme, reprit-elle ; la souffrance me rend plus patiente et plus humble ; elle me fait mieux sentir le prix de l'amour du Sauveur ; elle me porte à prier et à regarder vers le ciel, elle fait donc du bien à mon âme !

L'enfant écoutait, et ses yeux se mouillèrent de larmes ; le père s'en aperçut et continua :

— Ma chère dame, pourriez-vous me dire à quoi sert votre Bible ?

— Ah ! Monsieur, la Bible, répond vivement la malade, c'est toute ma consolation !

— Tu vois, mon ami, dit le père à l'enfant, à quoi sert la Bible. Tu sais du moins, à présent, l'un des usages de ce précieux livre : *Il nous console dans nos afflictions.*

Le ciel.

Tout n'est qu'images fugitives ;
Coupe d'amertume ou de miel,
Chansons joyeuses ou plaintives :
Abusent des lèvres fictives.
Il n'est rien de vrai que le ciel.

Tout soleil naît, s'élève et tombe ;
Tout trône est artificiel ;
La plus haute gloire succombe ;
Tout s'épanouit pour la tombe,
Et rien n'est brillant que le ciel.

Navigateur d'un jour d'orage,
Jouet des vagues, le mortel,
Repoussé de chaque rivage,
Ne voit qu'écueil sur son passage,
Et rien n'est calme que le ciel.



Néhémie.

III.

Cependant Jérusalem n'était encore peuplée que de peu d'habitants ; aussi pendant que la nation s'y trouvait rassemblée, l'on profita de cette occasion pour aviser aux moyens d'augmenter la population de la ville. Le résultat des mesures prises à ce sujet fut que les principaux d'entre les sacrificateurs et les lévites consentirent à venir s'y établir. On choisit aussi par le sort une personne sur dix d'entre les habitants de tout le pays ; ainsi le chiffre de la population de la ville sainte s'accrut d'environ trois mille hommes avec leurs familles. (Chap. XI.)

Une fois donc que l'enceinte fut rebâtie, le culte rétabli et la ville repeuplée, on fit la dédicace des murailles avec une grande pompe : tous les lévites des villes de Juda et de Benjamin y furent conviés ; les sacrificateurs se purifièrent ; ils purifièrent aussi le peuple, les portes et la muraille ; les princes et les chefs du peuple s'assemblèrent sur les murs, et deux chœurs de chantres et d'enfants en firent le tour au son des instruments en chantant des hymnes sacrés. L'un de ces chœurs était conduit par Esdras, l'autre était accompagné par Néhémie, les magistrats, les sacrificateurs et une partie du peuple. Puis les deux bandes, parties chacune de son côté, se rencontrèrent et s'arrêtèrent auprès du temple, où de nouveaux chants s'élevèrent en l'honneur de l'Éternel. « On offrit aussi en ce jour-là de grands sacrifices, et on se réjouit, parce que Dieu leur avait donné un grand sujet de joie ; même les femmes et les enfants se réjouirent, et la joie de Jérusalem fut entendue de loin. » (Chap. XII, 43.)

Après douze années d'activité en faveur du peuple de Dieu, Néhémie considéra sa tâche comme terminée, et crut devoir, ainsi qu'il l'avait promis, retourner à Babylone à la cour de son royal maître. C'était en l'an 433 avant Jésus-Christ. Mais, hélas ! peu de temps après son départ, il se commit de rechef de si grands désordres parmi les Juifs, que quelques-uns d'entre eux, bien intentionnés, supplièrent le roi de leur envoyer de nouveau leur gouverneur. Effectivement le peuple avait rompu avec tous ses engagements : on avait profané la maison de Dieu,

on avait cessé de fournir ce qu'il fallait pour le service du culte et l'entretien des lévites, le sabbat n'était plus observé, et l'on s'était de nouveau mêlé aux étrangers ennemis de Dieu, en contractant des mariages avec eux. Néhémie obtint un nouveau congé ; et dès que cet homme vertueux fut de retour à Jérusalem, il travailla avec beaucoup de fermeté et de sévérité à détruire les abus qui avaient reparu pendant son absence, et à retrancher tout ce qui était contraire aux ordonnances divines ; il n'épargna ni soins, ni peines, pour rétablir les sacrificateurs et les lévites dans leur dignité, et le culte dans l'ordre convenable ; il sépara les Hammonites et les Moabites de l'assemblée de l'Éternel, chassa Tobija, chef samaritain, d'une chambre du temple où l'avait installé le grand sacrificateur Eliasib, et régularisa le paiement des dîmes que l'on négligeait d'apporter. Il fit cesser les travaux, ventes et achats le jour du sabbat, et enfin il censura et châtia ceux des Juifs qui avaient pris des femmes étrangères.

Le livre que nous venons de repasser ensemble, chers enfants, peut se diviser en trois parties distinctes :

1^o Chap. I-VII, qui rapportent l'arrivée de Néhémie à Jérusalem, et ses travaux au milieu de difficultés sans nombre jusqu'à l'achèvement des murs de la ville.

2^o Chap. VIII-XII, qui nous parlent des divers rassemblements du peuple, soit pour être dénombré, soit pour entendre la lecture du livre sacré, ou pour célébrer les fêtes solennelles, faire confession de

leurs fautes par le jeûne et la prière ; et enfin pour célébrer la dédicace de la muraille.

3^o Chap. XIII, qui rapporte le deuxième séjour de Néhémie à Jérusalem.

« Les dons et la vocation de Dieu sont sans repentir. » (Rom. XI, 29.) Cette déclaration de l'Écriture est vraie dans tous les temps pour quiconque est l'objet de la faveur de Dieu ; — elle demeure vraie pour quiconque d'entre vous, chers enfants, a saisi le Sauveur par la foi. L'apôtre Paul rappelle cette vérité dans son épître, pour faire allusion aux dispensations du Seigneur envers son peuple juif : or l'histoire de ce peuple est une preuve continuelle de cette vérité. Tout ce que Dieu avait promis et avait arrêté dans son conseil éternel de paix, touchant Israël, doit s'accomplir ; et c'est ce qui se verra à la fin, quand le peuple recevra le Messie qu'ils ont rejeté la première fois qu'il est venu, et que leurs cœurs se retourneront vers le Christ, qui viendra mettre toutes choses en ordre et établir son règne sur la terre, alors qu'Israël dira : « Béni soit celui qui vient au nom du Seigneur. »

Le livre que nous venons de parcourir, chers enfants, nous montre d'un côté la patience et la bonté de Dieu envers Jérusalem qu'il a élue, et de l'autre côté la position dans laquelle les Juifs se trouvaient, et devaient rester, jusqu'à ce que vint le Messie. Lorsque, dans sa bonté souveraine, Dieu leur présenta ce Messie, le vrai Libérateur, celui-ci aurait pu les faire sortir de cette position, et rassembler

ses enfants sous ses ailes, mais ils ne l'ont pas voulu. Et quelle était cette position ? Tout en étant séparés des nations et observateurs des ordonnances, ils étaient privés des privilèges qui leur avaient appartenu comme peuple de Dieu et demeureraient sous le joug des Gentils ; tout en étant capables de rendre à Dieu les choses qui sont à Dieu, ils étaient privés de sa présence au milieu d'eux, comme cela avait été précédemment le cas dans le temple ; ils étaient enfin tenus de rendre à César les choses qui sont à César. Quand l'Ange de l'alliance, le Fils de Dieu est venu, lequel aurait pu mettre la gloire dans le temple en le purifiant, ils n'ont rien voulu de Lui ; ils l'ont chassé, et ils sont restés sous le poids des conséquences de leur propre refus. C'est l'état où ils se trouvent actuellement, jusqu'à l'apparition de Jésus en gloire.

En Esdras, nous avons vu le temple rebâti, et l'autorité de la loi rétablie au milieu du peuple séparé de nouveau du reste des nations, et mis à part pour Dieu.

En Néhémie, nous assistons à la reconstruction des murailles de la ville, et au rétablissement de ce que l'on peut appeler l'état civil du peuple ; mais les faits se passent au milieu de circonstances qui montrent que ce peuple est définitivement sous la domination des Gentils ; car le gouverneur Néhémie, bien qu'il fût un Juif, avait été établi sur ses compatriotes de la part des Gentils : Dieu ayant disposé le roi païen à accorder à Néhémie tout ce qu'il avait à cœur de faire pour le bien du peuple et de Jérusa-

lem. Un autre Juif, nommé Péthaja, est commissaire du roi pour tout ce qui concernait Juda. Ainsi donc Néhémie nous fait voir le rétablissement partiel et extérieur des Juifs dans leur pays, mais sous la puissance des Gentils, et sans le trône de Dieu, ni le trône de David. C'est l'histoire de leur rétablissement, afin que la présentation du Messie à eux fût possible. Il est, en effet, venu ; il a cherché du fruit chez les siens qui avaient été comblés de tant de grâces, mais il n'a trouvé que des grappes sauvages. (Ésaïe V, 2.)

Le temps où Néhémie a travaillé au bien de son peuple n'a pas été une de ces phases brillantes dans l'histoire, si propres à réveiller l'énergie de la foi, et même l'énergie de l'homme à qui elles prêtent leur éclat. Au contraire, ce fut un temps qui exigea de la persévérance ; et Néhémie puisait cette persévérance dans l'intérêt profond qu'il portait au peuple, malgré leurs manquements réitérés, mais parce que c'était le peuple de Dieu. Aussi cette persévérance poursuit son œuvre, si mesquine en apparence ; elle la poursuit envers et contre tout, au milieu de ce qui n'était propre qu'à la rebuter : l'infidélité de la part du peuple, le découragement de ceux qui coopéraient aux travaux de Néhémie, le mépris, la haine et l'opposition des ennemis. Or le résultat d'une telle persévérance qui se livrait entièrement à l'œuvre, fut de déjouer toutes les intrigues des ennemis et d'éviter tous leurs pièges ; car Dieu ne manque pas de prendre soin de ceux qui se confient en Lui. Il est intéressant de voir chez Néhémie la persévérance de la

vraie foi, parce que l'œuvre qu'il poursuivait, toute pauvre qu'elle fût en apparence, était l'œuvre même de Dieu. Tout son cœur était à cette œuvre, parce qu'elle était de Dieu. Aussi le peuple est encouragé par l'énergie de Néhémie, dont la foi imprime en quelque sorte son caractère sur eux, et ils sont prêts à travailler et à combattre en même temps.

Remarquons, chers enfants, que dans les temps difficiles, la foi se montre non dans la magnificence du résultat, mais dans l'amour pour l'œuvre de Dieu, quelque petite qu'elle soit, et dans la persévérance qu'on y apporte à travers toutes les difficultés, parce que ce dont on s'occupe c'est l'œuvre de Dieu, les choses de Dieu, et que ces choses-là ont toujours le même prix, quelles que soient les circonstances qui les accompagnent. C'est pourquoi Dieu a béni le travail du fidèle Néhémie.

Chers jeunes lecteurs ! avez-vous, comme Néhémie, placé toute votre confiance en Dieu, et Le connaissez-vous comme votre Père par la foi en son Fils Jésus, le Sauveur ? Pouvez-vous Lui dire, comme ce pieux serviteur dont nous nous sommes entretenus : « Mon Dieu ! souviens-toi de moi en bien ! » Pouvez-vous Le Lui dire, en ayant la conscience que « ses yeux ne se retirent pas de dessus les justes, » et que « ses oreilles sont attentives à leurs cris ? » — Oh ! que Dieu vous fasse la grâce d'avoir vos cœurs *habituellement tournés vers Lui*, et de chercher toute votre force en Lui. Alors vous surmonterez les plus grandes difficultés dans un monde qui a chassé le Seigneur,

et dans lequel ceux qui suivent Jésus rencontrent des tribulations. Alors, quelle que soit l'épreuve, vous demeurerez sans crainte, chers enfants, si vous avez mis votre confiance en Celui qui dit aux siens : « Ayez bon courage, j'ai vaincu le monde. »

L'enfant du régiment.

(Suite et fin de la page 77.)

Cette nuit passée en prières fut bénie pour ces trois amis chrétiens ; et quand, après une dernière supplication, ils se séparèrent, ce fut avec la ferme espérance qu'un jour ils se rencontreraient dans la gloire.

Le lendemain, deux d'entre eux tombèrent sur le champ de bataille. On transporta Reynold à l'ambulance, où, durant quarante-huit heures, il fut en proie à de violentes souffrances. — En considérant le passé, il pouvait à peine croire qu'il allât réellement vers le Sauveur de Willy. Il regrettait amèrement d'avoir laissé la petite bible à Cawnpore avec d'autres objets. Il déclara qu'il souffrait avec joie, parce que sa patience et sa reconnaissance étaient les seules preuves de la sincérité de sa conversion qu'il pût laisser à ses camarades.

Le jour suivant, à sa grande joie, il vit entrer William ; mais celui-ci était très pâle, et il avait les yeux gonflés et rougis par les pleurs. — Eh ! William, que vous est-il donc arrivé ? s'écria Reynold.

— J'ai appris ce matin seulement que vous étiez mourant, dit William.

— Où est Walter ?

— Avec Jésus, dans la maison du Père. Puis, éclatant en sanglots, il ajouta : — Mon cœur est brisé ; je le suivrai bientôt.

— Il ne m'appartient guère de vous reprendre, dit Reynold ; mais il me semble que vous avez tort de vous affliger autant. Walter est à l'abri dans la maison paternelle. Vous ne voudriez pas choisir pour lui l'épreuve au lieu de la gloire ? Vous le rejoindrez bientôt ! Mais il y a encore beaucoup d'âmes à sauver ; et ne serez-vous pas heureux de travailler encore dans ce but ? Lorsque je serai auprès de Jésus, je lui dirai tout ce que vous avez fait pour m'amener à lui. Efforcez-vous donc de faire la même chose pour d'autres.

— Je resterai près de vous jusqu'à votre départ de ce monde, dit William.

— Oui, s'il vous plaît, et répétez-moi encore une hymne. Je sais les textes. Priez aussi avec moi, et remerciez le Seigneur de ce qu'il a changé mon cœur de pierre.

Peu après il ajouta :

— William, si vous retournez à X^{***}, voulez-vous porter un message de ma part à la dame qui visitait l'hôpital ?

— Walter m'en a donné un pour elle ; et, dans l'état où est ma pauvre tête, je ne saurais me charger davantage, tant ma mémoire est affaiblie.

— J'avais pour consigne, ce jour-là, de garder les blessés, ajouta le soldat qui m'avait raconté ces détails, et j'offris de transmettre le message si ma vie était épargnée. Reynold accepta ma proposition, persuadé que vous seriez heureuse, Madame, de savoir qu'il était mort dans la paix. « Dites-lui, ajouta-t-il, de ne désespérer d'aucun pécheur, et de ne pas cesser de solliciter leur conversion par ses prières ; car personne ne peut avoir un cœur plus endurci que ne l'était le mien. » Il mourut cette nuit-là dans la ferme et calme assurance que tous ses péchés avaient été lavés dans le sang de Christ.

Chers lecteurs, si vous connaissez le Seigneur, si vous êtes réellement attachés à Jésus-Christ, n'y a-t-il pas dans cette histoire un précieux encouragement pour vous ; n'y a-t-il pas aussi une sérieuse exhortation ? Celle d'implorer avec plus de ferveur et de persévérance la grâce du Sauveur pour tant d'âmes qui lui sont encore étrangères, même pour les plus endurcies. Les trésors de la grâce divine sont immenses ; ils nous sont ouverts par la prière. Oh ! pourquoi n'y puissions-nous pas davantage ? Si nous nous réjouissons dans l'attente du retour glorieux de Jésus, ne serons-nous pas en même temps attristés par la pensée que ce jour sera celui d'une malédiction éternelle pour les impénitents ? Que cette pensée nous rende actifs, et désireux de contribuer à les amener à Christ par nos prières et nos avertissements, pendant qu'il est temps encore, et quels que soient les obstacles que leur incrédulité et leur

endurcissement nous opposent. C'est par des prières ferventes et incessantes que nous obtiendrons que *l'amour de Christ les presse*; car Lui-même a dit : « *Qu'il vous soit fait selon votre foi.* » (Matthieu IX, 29.)

Dieu est toujours vivant.

Mes enfants, vous entendez souvent autour de vous des gens se plaindre de la cherté de toutes choses, et chaque année les agriculteurs se demandent avec angoisse si la prochaine récolte sera abondante et bénie. Hélas ! tous ces soucis sont un mauvais symptôme, car ils prouvent combien peu la confiance en Dieu soutient et console le cœur des hommes. Heureux ceux qui, après avoir trouvé en Jésus la ressource éternelle de leur âme, s'attendent à Dieu pour tout ce qui concerne les besoins du temps présent. « L'Éternel dit :... Je suis toujours vivant. » (Deut. XXXII, 40.) Jésus est « toujours vivant pour intercéder. » (Héb. VII, 25.) « Mon âme, pourquoi t'abats-tu et pourquoi frémis-tu au-dedans de moi ? Attends-toi à Dieu, ... son regard est la délivrance même. » (Ps. XLII, 5.) « Certes, pas un de ceux qui se confient en toi ne sera confus. » (Ps. XXV, 3 ; Rom. X, 11.) Je veux aujourd'hui, par un exemple, faire ressortir la vérité de ces déclarations de la Parole de Dieu.

Dans le royaume de Wurtemberg, vivait naguère un pieux serviteur de Jésus-Christ, M. Flattich ; le-

quel, dans son inépuisable charité, partageait ses modestes ressources avec tous ceux qui venaient recourir à sa générosité. Une affreuse disette désolait tout le pays ; chaque jour le bienveillant donateur voyait affluer à sa porte les affamés et les malades, et chaque jour aussi ces affamés et ces malades retournaient dans leurs demeures rassasiés, consolés, et le cœur rempli de reconnaissance. Un jour, la fille de Flattich vint le trouver dans son cabinet de travail, et lui dit en soupirant :

— Cher père, de pauvres enfants viennent implorer notre pitié, et je ne puis leur donner du pain, car notre huche est vide.

— Eh quoi ! répondit le père, nous n'avons donc plus de pain dans la maison ?

— Seulement les restes du pain d'hier, cher père, et un pain tout entier ; mais il y en a à peine assez pour nous-mêmes, et nous n'avons plus de farine.

— Comment, mon enfant, nous avons un morceau de pain et un pain tout entier, et tu viens me dire que la huche est vide ! Va, et donne à ces pauvres enfants leur portion accoutumée. Souviens-toi de la parole du Maître : « Les yeux du Seigneur sont sur les justes, et ses oreilles sont attentives à leur cri. » (Ps. XXXIV, 15.) Notre âme s'attend à Lui ; il est notre secours, notre bouclier. Aujourd'hui encore il se montre fidèle à ses promesses.

La pieuse jeune fille, soutenue et fortifiée par les paroles de son père, obéit avec joie, et partagea avec les pauvres enfants son dernier pain. Et pourtant son cœur angoissé doutait encore, et l'avenir ne lui laissait

sait entrevoir que privations et que tristesse. Son père confiant en la parole de Dieu, continuait ses études en se répétant avec l'écrivain sacré : « A chaque jour suffit sa peine. »

Quelques heures après il reçut la visite d'une riche voisine.

— Cher Monsieur, lui dit-elle, vos provisions doivent toucher à leur fin, car je vous vois avec admiration, depuis le commencement de la disette, partager chaque jour votre pain avec les pauvres et les affamés. Aussi ai-je déclaré à mon mari que nous devons mettre de côté quelques mesures de blé pour vous. Quand vous en aurez besoin, adressez-vous à nous et puisez sans scrupule. Vous nous rendrez, si vous le voulez, à la prochaine récolte, le blé que nous aurons, par votre moyen, prêté au Seigneur.

M. Flattich lui exprima, comme elle se retirait, sa vive gratitude ; et son cœur plein d'amour et d'adoration s'éleva jusqu'au trône de Dieu en actions de grâces et en louanges. Dieu bénit la maison de son pieux serviteur ; et, jusqu'au retour de la belle saison, il put nourrir et rassasier les pauvres de la contrée sans souffrir lui-même de la disette.



Conversion et délogement d'Olympe L^{***}.

Je désire, mes chers enfants, vous raconter la conversion d'une petite fille de neuf ans, Olympe L^{***}, qui demeurait dans un joli village du département du Doubs. Dès sa plus tendre enfance, elle avait

entendu dire que tous les hommes sont pécheurs et coupables devant Dieu, et que les enfants aussi sont dans le péché, nés dans le péché (Ps. LV, 5), et que l'imagination du cœur des hommes est mauvaise dès leur jeunesse. (Gen. VIII, 21.) Ses parents lui avaient également parlé de Jésus et de l'œuvre qu'il est venu faire ici-bas ; Olympe savait donc que, pour pouvoir entrer au ciel, les petites filles de son âge ont aussi besoin, toutes jeunes qu'elles soient, du Sauveur qui est venu sauver ce qui est perdu ; et elle exprimait souvent le désir que tous ses péchés fussent ôtés, « afin, disait-elle, de m'en aller vers Jésus dans le ciel avec papa et maman, et non pas en enfer avec les méchants qui n'aiment pas Jésus. »

Il y avait dans la localité une école enfantine, où plusieurs jeunes chrétiens venaient parler du Seigneur aux enfants réunis. Olympe y assistait aussi. Un dimanche, un de ces serviteurs de Dieu s'entretenait avec eux de l'amour de Jésus pour les petits, et il leur expliqua ce précieux verset de Zacharie XIII, 7 : « Épée, réveille-toi sur mon pasteur, et sur l'homme qui est mon compagnon, dit l'Éternel des armées ; frappe le pasteur, et les brebis seront dispersées ; et je tournerai ma main sur les petits. » Il leur montra comment cet amour du Sauveur était si grand, qu'Il avait consenti à mourir sur une croix afin de donner la vie éternelle à quiconque croirait en Lui. Pour mieux leur faire comprendre comment, par sa mort sur la croix, Jésus, dans son amour infini, avait subi la peine qu'eux-mêmes avaient méritée, il se servit de la comparaison suivante : —

« Supposons, chers enfants, que vous me deviez chacun dix francs, et qu'ayant dépensé toutes vos petites épargnes, il ne vous reste pas un centime ; bien plus, au lieu de pouvoir payer votre dette, vous ne faites que l'augmenter. Alors le moment vient où je suis obligé, pour être conséquent avec moi-même, d'exiger que vous vous acquittiez envers moi, mais vous ne le pouvez pas, vous êtes ruinés ; il me faut donc vous déclarer que je vais vous punir, en vous enfermant tous dans un sombre cachot pour le reste de vos jours, parce que, malgré tout l'amour que j'ai pour vous, la justice l'exige. Oh ! que d'angoisses, que d'amertume, que de remords dans vos cœurs, quand vous apprenez cette terrible nouvelle ! Que de larmes ne versez-vous pas à la pensée d'être pour toujours enfermés dans ce lieu ténébreux, de ne pouvoir plus jouir de la lumière du soleil, d'être privés de l'affection de vos chers parents ; et tout cela, à cause de cette dette. Oh ! quelle affreuse perspective que celle d'un malheur sans fin ! — Mais voici que quelqu'un de mes amis, immensément riche, vient me dire : Je suis touché de compassion envers ces enfants, malgré leur indigne conduite à votre égard : j'apporte de quoi payer tout ce qu'ils vous doivent, voici cent mille francs. Moi qui vous aime, j'accepte cette somme avec empressement, parce qu'elle répond entièrement aux exigences de ma justice contre vous ; cet ami m'a pleinement satisfait quant à la dette que vous aviez contractée vis-à-vis de moi, et je lui fais immédiatement un reçu en ces termes : « Reçu de M^{III} la somme de cent mille francs

pour quittance de la dette de tous ceux de mes débiteurs qui croiront aux paroles contenues dans ce reçu. » Puis je le signe de ma main en caractères bien lisibles, et j'y appose le sceau de la justice qui est ainsi complètement satisfaite. Enfin, j'ordonne qu'il soit donné connaissance de ce reçu à tous mes débiteurs, afin que quiconque d'entre eux croira son contenu soit délivré de sa dette. »

Chers jeunes lecteurs, la comparaison que fit cet ami chrétien n'est qu'une faible image de votre position devant Dieu et de l'œuvre que le Seigneur Jésus a accomplie pour *quiconque* croit en Lui. Vous avez contracté une énorme dette envers Dieu : ce sont tous vos péchés, vos péchés en pensées, en paroles et en actions ; vous avez été méchants, vous avez désobéi à vos parents, et par conséquent à Dieu qui dit : « Enfants, obéissez à vos parents dans le Seigneur, car cela est juste. » (Éphés. VI, 1.) Ainsi, à cause de tous ces péchés, vous avez mérité de passer toute l'éternité dans la noire prison de l'enfer, dans les ténèbres de dehors, où il y a des pleurs et des grincements de dents, où le ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint point. (Matth. VIII ; Marc IX.) Oh ! chers enfants, quelle perspective affreuse que celle d'être privé de toute douceur, de toute affection ; d'être privé surtout de la faveur de Dieu durant toute l'éternité. Dans ce lieu de tourment, où l'on n'entendra que des cris de désespoir, le plus grand sujet d'angoisse pour l'âme sera le souvenir d'avoir méprisé les appels pressants de la grâce de Dieu, tant de fois offerte aux pécheurs. Les nombreuses occa-

sions, où cette grâce aura été repoussée, reviendront à leur mémoire comme autant d'aiguillons tourmentant leur conscience, lorsqu'ils seront dans le lac de feu ! Voilà ce que tous les hommes ont mérité à cause de la dette de leurs péchés : d'être précipités dans le lac de feu ! Mais Dieu, qui est riche en miséricorde, nous a donné son propre Fils ; et ce précieux Sauveur a dit : « Je viens, ô Dieu ! pour faire la volonté. » Par cette volonté, tous ceux qui croient sont « sanctifiés par l'offrande du corps de Jésus-Christ, faite *une fois pour toutes*. » (Héb. X, 10.) C'est de cette manière, chers enfants, que ce divin Sauveur a payé cette dette de péchés, laquelle était inscrite à notre compte dans le livre de mémoires du Dieu saint. Christ « ayant fait *par lui-même* la purification des péchés » de quiconque croit, « s'est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux. » (Héb. I, 3.) « Lui-même a porté nos péchés en son corps sur le bois. » (1 Pierre II, 24.) Le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de *tout* péché. (1 Jean I, 7.) Jésus ayant ainsi payé votre dette, Dieu que vous avez offensé, vous adresse ces précieuses paroles, semblables à celles du reçu dont nous vous avons parlé. « Comme Moïse éleva le serpent au désert, ainsi il faut que le Fils de l'homme soit élevé, afin que quiconque croit en lui ne périsse pas, mais qu'il ait la vie éternelle. » (Jean III, 14-15.) A tous ceux d'entre vous, chers enfants, qui croirez ces précieuses paroles, Dieu vous dit encore : « Je ne me souviendrai plus de tes péchés ni de tes iniquités. » (Héb. VIII, 12.) La dette de vos péchés est payée, il ne s'en souvient plus ; et sa justice ayant

été entièrement satisfaite, il en a donné la preuve certaine en ressuscitant Jésus d'entre les morts et en le faisant asseoir à sa droite. Christ ressuscité et élevé dans la gloire,—c'est comme le sceau mis sur la quittance de votre dette.

Oui, chers enfants, si vous croyez en la valeur réelle du sang de Christ, si vous croyez que ce sang qui a été répandu pour la rémission des péchés d'un grand nombre, l'a été aussi pour vous laver *de tous les vôtres*, vous êtes délivrés à jamais de la ténébreuse prison de l'enfer, et vous avez une place dans le paradis avec le Sauveur lui-même qui vous a tant aimés. Le Seigneur aime les petits, il tourne vers eux sa main qui a été percée à la croix.

Revenons à notre chère Olympe L^{me}. Elle reçut en toute simplicité de foi ce qu'avait dit ce serviteur de Dieu. Tout en pleurant sur ses péchés, il lui sembla qu'elle tenait entre ses mains le reçu dont on venait de parler ; elle répétait joyeusement : « Jésus est mort pour moi. » Elle s'en retourna à la maison fort heureuse, les yeux pleins de larmes de joie ; et elle dit à sa mère, en arrivant : « Maman, je suis convertie, » Sa mère, toute surprise, lui demanda : « Comment sais-tu que tu es convertie ? » — « Eh ! maman, Jésus est mort pour moi. » Dès lors Olympe a pu jouir abondamment de son Sauveur ; deux circonstances que je vais vous rapporter, ont mis en évidence l'œuvre que Dieu avait faite dans son cœur.

Il y a un peu plus de trois ans, on vit dans la contrée une aurore boréale extrêmement brillante, même

de jour. Ce phénomène occasionna une grande terreur parmi ceux des spectateurs qui ne connaissaient pas Jésus ; beaucoup de chrétiens y virent comme un signe de la prochaine venue du Seigneur, et en parlèrent à leurs alentours. Alors la petite Olympe, sous l'impression de cet événement, prit un cantique dans sa main, et se mit à chanter ; elle dit aussi à son frère, âgé de sept ans : « Demande au Seigneur qu'il te pardonne tes péchés, pour que tu viennes aussi avec nous ; moi, j'ai une place au ciel. Demande au Seigneur de l'en donner aussi une. » Là-dessus le petit garçon s'agenouilla en pleurant, dans un coin, à l'écart ; tandis que sa sœur parcourait la chambre en chantant, la tête levée en haut.

L'autre circonstance intéressante se passa tout à la fin de la carrière terrestre de cette chère enfant. Elle fut malade trois ou quatre mois, et alitée les derniers temps. Lorsque sa mère lui demandait si elle était heureuse, et si elle désirait s'en aller vers le Seigneur, elle répondait naïvement : « Oui, maman, Jésus est mort pour moi. » — La maladie faisant de rapides progrès, les parents d'Olympe comprirent que le Seigneur voulait la prendre auprès de Lui. Trois jours avant son délogement, Olympe eut la langue liée au point de ne pouvoir prononcer un seul mot. Sa mère, qui désirait avoir encore un dernier témoignage montrant qu'elle était heureuse dans son âme, supplia le Seigneur de rendre à la petite mourante l'usage de la parole. Un frère vint lui faire visite ; en la voyant dans ce pénible état, il sentit le besoin de fléchir les genoux avec les parents pour

demander à Dieu la délivrance de la chère enfant. Le Seigneur dans sa bonté exauça leur prière d'une manière admirable : au moment d'expirer, Olympe eut la langue déliée, et ce fut pour prononcer ces paroles qui exprimaient si bien l'heureux état de son âme : « Viens ! Seigneur Jésus, viens—viens—viens ! » C'est en disant *viens !* qu'elle s'en est allée auprès de Celui qui l'a tant aimée qu'il mourut pour elle.

Maintenant, chers enfants, je voudrais vous inviter avec affection, dans l'intérêt de votre bonheur éternel, à vous approcher du Seigneur Jésus qui a tellement aimé les petits enfants qu'il est mort pour eux. Ses bras vous sont ouverts aujourd'hui ; il vous tend la main, cette main qui a été percée pour vous sur la croix. Oh ! chers enfants, saisissez cette main par la foi. Comme l'heureuse petite Olympe a cru en toute simplicité que Jésus était mort pour elle, croyez au sacrifice pleinement suffisant que Jésus a fait de Lui-même pour vous faire échapper à la ténébreuse prison de l'enfer, où il y a des pleurs et des grincements de dents ; pleinement suffisant aussi pour vous faire entrer dans le ciel, auprès de Lui pour toujours.

Tel que je suis, sans rien à moi,
Sinon ton sang versé pour moi,
Et ta voix qui m'appelle à Toi,
 Agneau de Dieu,
 Je viens !
 Je viens !



« Personne ne me l'avait jamais dit. »

Comme je passais un jour près d'un campement de bohémiens, je m'aventurai au milieu d'eux et leur achetai quelques petits objets en bois de leur fabrication. J'appris ainsi qu'un des leurs était malade et je demandai la permission de le voir.

— Avez-vous l'intention de lui parler de religion ? demanda le père du malade.

— Non.

— De quoi donc ?

— De Christ.

— Oh ! en ce cas, vous pouvez aller ; seulement, si vous parlez de religion, je mets le chien à vos trousses.

Sous la tente, je trouvai un pauvre garçon alité, tout seul, et évidemment arrivé au dernier période d'une consommation. Les yeux étaient fermés, et ses traits offraient déjà l'image de la mort. Je me penchai à son oreille et murmurai doucement ces mots : « Dieu a tellement aimé le monde qu'Il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse point, mais qu'il ait la vie éternelle. » Je répétais lentement ces paroles cinq fois, sans que le moindre signe pût me faire croire que le malade les eût même entendues. A la sixième fois, il ouvrit les yeux et sourit, en murmurant, à ma grande joie : « Et je ne l'avais pas remercié ! Mais *personne ne me l'avait jamais dit !* Avoir fait cela pour un pauvre garçon bohémien ! Combien je le remercie ! Je vois ! je vois ! Je le remercie de tout mon cœur ! »

Il ferma les yeux avec une expression d'intense satisfaction, et m'agenouillant près de lui, je rendis grâces à Dieu. Ses lèvres remuèrent de nouveau ; je saisis ces paroles : « C'est cela ! » Les autres furent perdues pour moi.

Lorsque je revins le jour suivant, j'appris que le cher enfant était mort (ou plutôt s'était endormi en Christ), onze heures après mon départ. Son père me dit qu'il avait été très paisible et avait eu une « fin convenable. » Il n'y avait ni Bible ni Testament dans le campement ; je laissai en partant un exemplaire

de chacun à ces pauvres gens. Ils me souhaitèrent une « bonne chance, » et me donnèrent un petit paquet de brochettes que « l'enfant » avait taillées.

Cher ami, encore inconverti, je m'adresse à vous. C'était probablement la première fois que ce cher enfant avait entendu parler du salut de Dieu ; avec une foi qui ne raisonnait pas, *il crut Dieu sur parole*, et, de sa bouche mourante, lui rendit grâce de ce « qu'il a tellement aimé le monde qu'il a donné son Fils unique, afin que quiconque croit en Lui ne périsse pas, mais ait la vie éternelle. » Dieu a été satisfait par l'œuvre parfaite que le Seigneur Jésus-Christ a accomplie ; ce pauvre garçon crut simplement à cet amour de Dieu qui a donné son Fils, et le résultat fut un salut instantané et éternel. En quelques heures il avait échangé ce misérable campement de bohémiens contre le Paradis de Dieu où il fait l'expérience que Dieu est aussi vrai que sa parole. Si vous n'avez pas saisi dans votre cœur le moyen que Dieu a trouvé pour sauver des *pêcheurs perdus*, vous êtes à l'extrême bord de cette mort que l'Écriture appelle « la seconde mort, l'étang de feu et de soufre. » Mais « la grâce de Dieu, qui apporte le salut, est apparue à tous les hommes. » Continuerez-vous donc à marcher tête baissée « jusqu'au grand trône blanc, » et de là « au feu qui ne s'éteint point ? » Ou bien voulez-vous vous arrêter, saisir la grâce qui vous est offerte, et, comme ce pauvre enfant, en remercier Dieu ?

Cher ami chrétien, Dieu nous garde que personne

de ceux qui nous entourent puisse jamais dire, quant aux réalités éternelles, ces paroles accusatrices : « Personne ne me l'a jamais dit. »

Zacharie.

I.

En parlant d'Esdras, au commencement de cette année, nous avons fait mention de Zacharie, qui, de même qu'Aggée, fut d'un si grand secours aux enfants d'Israël, pour les encourager à recommencer de bâtir la maison de l'Éternel. Dieu a trouvé bon de nous donner le livre qui contient les paroles de Zacharie ; c'est l'avant-dernier de ceux de l'Ancien Testament. Nous allons maintenant le lire ensemble, avec l'aide du Seigneur.

Il y a dans le livre de Zacharie plus d'une prophétie, et ce fut à des époques différentes que Dieu fit ses communications à son fidèle serviteur. Nous trouvons dans ce livre trois dates, qui permettent la division de l'écrit, et en facilitent beaucoup l'intelligence. En comparant ces dates, on voit que les six premiers chapitres furent écrits dans la seconde année du roi Darius, et les six derniers dans sa quatrième année ; ce qui établit deux parties distinctes dans la prophétie. En effet, lorsqu'on examine la chose de près, on trouve une différence considérable entre ces deux parties, quant à ce qui caractérise chacune d'elles.

La première partie renferme des visions avec leur explication ; la seconde, des appels au peuple juif de la part de l'Éternel des armées.

Nous nous arrêterons un peu sur la première partie, chers enfants, car elle contient des choses précieuses, faciles à comprendre, et qui vous touchent de près.

Dans les six premiers chapitres, nous trouvons deux prophéties principales. L'une porte la date du huitième mois de la seconde année de Darius ; elle est très courte, n'ayant que six versets. L'autre, qui fut adressée au prophète, trois mois plus tard, est celle qui renferme les visions ; elle s'étend depuis le verset 6 du chapitre I jusqu'à la fin du chapitre VI.

Aujourd'hui, nous nous bornerons à étudier la première prophétie, chap. I, 1-6.

Vous n'aurez pas oublié, espérons-le, les circonstances au milieu desquelles Zacharie commença sa carrière prophétique. Elles sont racontées dans le livre d'Esdras. Nous les rappellerons cependant ici ; car il est essentiel de les avoir devant soi, si l'on veut saisir le sens des paroles de notre prophète.

La nation d'Israël étant devenue de plus en plus méchante, malgré les exhortations des saints hommes que Dieu leur avait envoyés à plusieurs reprises, l'Éternel les livra enfin entre les mains de Nébucadnetzar, roi de Babylone, qui les emmena captifs, détruisant en même temps la ville de Jérusalem et brûlant le temple de l'Éternel. La captivité dura soixante-dix ans, selon le temps que Dieu avait prédit par le moyen du prophète Jérémie : « Car ainsi a dit l'Éter-

nel : Lorsque les soixante et dix ans seront accomplis à Babylone, je vous visiterai, et je mettrai en exécution ma bonne parole sur vous, pour vous faire retourner en ce lieu-ci. » (Jér. XXIX, 10 ; XXVII, 22.) Ce temps de la punition du peuple pour leurs péchés est rappelé dans le chapitre II de notre livre, vers. 12 : « Et l'Éternel héritera Juda pour son partage, en la terre de sa sainteté, et il choisira encore Jérusalem. » Effectivement, Dieu suscita Cyrus, en vue de détruire Babylone, et de mettre fin à ce puissant empire qui avait dominé durant ces soixante-dix années tous les royaumes de la terre. Cyrus fut d'abord général, commandant en chef des armées de son oncle Darius, roi des Mèdes et des Perses, qui était alors âgé de soixante-deux ans. (Dan. V, 31.)

Devenu presque aussitôt roi de Perse, Cyrus, dans la première année de son règne, donna ordre à tous ceux des Juifs qui se sentaient disposés pour cela de remonter de Babylone à Jérusalem, et de se mettre à rebâtir le temple. Beaucoup d'entre eux répondirent à cette offre généreuse du roi, et remontèrent sous la conduite de Jéshuah (ou Jéhosuah, comme il est appelé dans le livre de Zacharie), le souverain sacrificateur ; et sous celle de Zorobabel, le gouverneur. Zorobabel était un arrière-petit-fils de Jécho-nias, l'avant-dernier roi de Juda ; et s'il y avait eu possibilité de s'asseoir de nouveau sur le trône de David, à Jérusalem, eût été Zorobabel qui fût devenu roi ; mais la royauté était transportée de Juda aux Gentils, selon la parole du prophète Ézéchiél : « Ainsi a dit le Seigneur, l'Éternel : Qu'on ôte cette tiare, et

qu'on enlève cette couronne : ce ne sera plus celle-ci ; j'élèverai ce qui est bas, et j'abaisserai ce qui est haut. Je la mettrai à la renverse, à la renverse, à la renverse, et elle ne sera plus jusqu'à ce que vienne celui auquel appartient le gouvernement, et je le lui donnerai. » (Ézéch. XXI, 31-32.) Assurément, ce n'est qu'à Jésus que le gouvernement « appartient » de droit, — à Celui dont il est écrit : « Le sceptre de ton règne est un sceptre d'équité. » (Ps. XLV, 6.) Lui n'était pas encore venu ; voilà pourquoi Zorobabel ne pouvait pas régner. Cyrus et ses successeurs étaient établis de Dieu dans la position d'autorité suprême sur toute la terre.

Cependant Dieu fit à son peuple la grâce de retourner dans leur pays, et de rebâtir le temple ; et, pendant quelque temps, l'œuvre prospéra entre leurs mains. Mais bientôt ce grand travail excita la jalousie des ennemis des Juifs. Ceux-ci, après la mort de Cyrus, firent des démarches auprès de son successeur, lesquelles eurent pour résultat de faire cesser le travail de la maison de Dieu. Sans doute, si les Juifs avaient eu plus de confiance en Dieu, ils n'auraient pas fait attention aux menaces de leurs ennemis ; et ils auraient continué à bâtir le temple quand même, se confiant en la parole de Dieu qui est plus fort que les hommes. Hélas ! ils manquaient de foi ; et, durant bien des années, ils abandonnèrent la construction de la maison de Dieu, pour se bâtir des maisons à eux-mêmes, et s'établir tranquillement dans la ville.

On se figure quelquefois qu'on s'évitera de la peine

en ne faisant pas tout ce que Dieu a dit ; mais, en agissant de la sorte, on ne manquera pas de trouver bientôt que l'on s'est grandement trompé. Toute bénédiction vient de Dieu seul. Dieu aime l'obéissance avant toutes choses ; et si on ne Lui obéit pas, et qu'en conséquence Dieu retienne la bénédiction, qu'aura-t-on gagné à la rechercher loin de Lui ? C'est ce qui est arrivé aux Juifs ; et Dieu le leur rappella par la bouche d'Aggée, quand il leur envoya ce prophète, la deuxième année de Darius, roi de Perse, pour sommer le peuple de peser bien leur conduite.

Par ce moyen Dieu excita l'esprit de Zorobabel le gouverneur, et de Jéhosuah le grand sacrificateur ; de sorte que, sans attendre de nouveaux ordres de la part du roi de Perse, ils se remirent à la construction de la maison de l'Éternel leur Dieu. Dieu les encouragea par une seconde prophétie d'Aggée, un mois après qu'ils eurent recommencé leur travail ; puis le mois suivant, Il fit venir vers eux Zacharie, comme un nouveau témoin de sa grâce en faveur de son peuple pour les encourager à s'attacher de cœur à Lui, l'Éternel des armées, et soutenir leurs mains. Ce que Dieu demandait, c'était un cœur droit, confiant en sa parole malgré toutes les circonstances contraires et en dépit de tout l'entraînement du péché et toute l'opposition de l'ennemi. Car toute la gloire de l'homme passe ; la terre même et les cieux passeront, mais la parole de l'Éternel dure éternellement. Cette parole devait leur suffire.

L'Éternel envoya donc Zacharie pour leur dire qu'il avait été extrêmement indigné contre leurs pères ;

et tout ce que Dieu avait prononcé contre eux, par ses prophètes, leur était arrivé ; « c'est pourquoi, dit-il, tu leur diras : Ainsi a dit l'Éternel des armées : Retournez-vous vers moi, dit l'Éternel des armées, et je me retournerai vers vous, dit l'Éternel des armées. Ne soyez pas comme vos pères.... »

N'est-ce pas là, chers enfants, la parole de grâce que Dieu adresse maintenant à chacun de nous ? Dieu était en Jésus, réconciliant le monde avec Lui-même. Jésus dit : « Venez à moi.... », et « je ne mettrai point dehors celui qui vient à moi. » Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez point votre cœur ; car il a les paroles de la vie éternelle ; ses paroles sont Esprit et sont vie. L'homme ne vivra pas de pain seulement, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. Oui, chers enfants, le juste vivra par sa foi, — sa foi dans les paroles du Dieu vivant.



Les mauvaises pensées.

Mettez-vous en garde contre les mauvaises pensées. Elles ont fait bien du mal dans le monde. Les mauvaises pensées viennent les premières, les mauvaises paroles les suivent, et les mauvaises actions ferment la marche. Tel est l'ordre de ce funeste cortège.

Veillez contre elles, combattez-les par la prière, car ce sont elles qui préparent la voie à l'ennemi.





Louis et Pierre,

ou les deux frères dans la détresse.

Quand nous avons 12 et 14 ans, notre papa nous envoya un jour, mon frère Pierre et moi, couper des épines dans la forêt, pour enclore un carré de champ, afin que le bétail qu'on faisait paître dans le même endroit, ne broutât pas notre récolte. Je dois vous dire, chers petits lecteurs, que nos parents étaient des chrétiens. Ils aimaient Jésus et le connaissaient comme leur Sauveur. Ils désiraient aussi beaucoup que nous connussions leur Sauveur et leur

Ami fidèle. Ils nous montraient aussi le danger qu'il y a à fréquenter les mauvaises compagnies, et à chercher le bonheur dans les vanités de ce pauvre monde perdu ; et leur ardent souhait était que, dociles à leurs enseignements, nous apprissions à éviter ce qui endurecit la conscience, et éloigne le cœur du Seigneur Jésus en qui seul est le bonheur.

Comme nous nous acheminions vers la forêt, nous rencontrâmes Henri. C'était un garçon très méchant, et ses parents, qui étaient du monde, le laissaient vivre dans sa mauvaise voie. Il avait à faire pour son père le même travail que nous ; mais dans un champ assez éloigné du nôtre. Nous savions parfaitement que nos bons parents auraient été peinés de nous voir en sa compagnie ; et pourtant, au bout d'un moment, nous nous trouvâmes les trois ensemble. Tout en causant, l'on décida que nous aiderions Henri à sa clôture, et que, en retour, lui nous aiderait à la nôtre. Je ne saurais vous dire sur quoi roulèrent nos entretiens ; ce que je sais, c'est que nous ne parlâmes pas de Jésus ; au contraire, dans la société d'un tel camarade, nos paroles et nos actions prenaient bien vite la direction du mal.

Le travail d'Henri étant terminé, nous nous dirigeâmes du côté de notre champ. Mais quand on a mal commencé, on finit rarement bien. Plutôt que d'aller couper des épines dans la forêt qui est à portée de notre champ, nous en coupâmes dans celle qui avoisine le champ d'Henri. Les conduire jusqu'à notre champ était une pénible besogne, et la pluie commençait à tomber. Nous essayâmes de les trai-

ner ; cela ne fut pas possible. Tout-à-coup Henri, muni de sa serpe, coupe une tige d'érable, ce qui était expressément défendu ; puis il en fabrique une barre, pour la mettre à travers le fardeau, afin qu'en nous appuyant contre elle, nous pussions entrainer notre chargement d'épines.

— Qu'as-tu fait là, Henri ? lui dis-je ; tu sais qu'il est défendu de couper des arbres.

Au même instant, une voix, venant de la lisière du bois, nous cria :

— Hé ! amis, que faites-vous là ?

Pensant que c'était la voix de notre père, qui piochait non loin de là, nous répliquâmes : — C'est vous, papa ?

On nous interpella de nouveau, et nous reconnûmes alors la voix du garde-forestier ; il s'était aperçu du délit que venait de commettre Henri. Que devenir ?

— Fuyons ! dit celui-ci.

Et nous nous mîmes à fuir, abandonnant tout, serpes, habits et fardeau d'épines. Vous dire ce qui se passa dans nos cœurs, en ce moment solennel, n'est pas possible. Nous comprîmes aussitôt combien nous avions eu tort de nous associer avec Henri, quand nous savions très bien que c'était mal ; et quant au plaisir que nous avions attendu de cette partie ensemble, nous sentîmes que nous avions agi comme des insensés, et qu'il ne nous restait en perspective que les affreuses conséquences de notre égarement. Dieu, qui veillait sur le mal que nous avions fait, permit que notre péché nous trouvât. Le moment était sérieux, mais sa miséricorde infinie était au

bout, comme on le verra. Au milieu même de notre détresse, nos cœurs s'élevèrent à ce Dieu que nous avions tant offensé. Moi, pour mon compte, je criai dans mon cœur à Dieu, lui demandant d'agir en grâce et de nous délivrer, car lui seul pouvait le faire.

Tout en fuyant aussi fort que nos jambes nous le permettaient, nous nous retournions à chaque instant pour voir si le garde nous poursuivait. Henri était en tête ; et la crainte du danger réveillait chez lui toute sa présence d'esprit ; sa seule préoccupation était d'éviter les conséquences de sa faute, en ne se laissant pas atteindre par le garde ; quant à du regret d'avoir commis le délit, il n'en avait pas, je pense. Il nous conduisit dans un passage difficile à franchir pour un homme âgé, et qui semblait devoir favoriser notre fuite. Pour ce qui nous concernait, nous étions bien moins occupés de fuir adroitement, que de crier à Dieu pour la délivrance ; nous suivions machinalement notre guide. Pauvre Henri ! combien il ignorait tout ce qui se passait dans nos cœurs et dans nos consciences. Lui ne pensait qu'aux moyens d'échapper à la punition ; sans comprendre que si nous échappons aux hommes, nous ne pouvons échapper à Dieu. Mon frère et moi, nous reconnaissons en quelque mesure la méchanceté de notre conduite ; et, en silence, nous criions à Dieu pour être délivrés, sachant bien que Lui avait tous les moyens à sa disposition, et qu'il était un Dieu de miséricorde et de compassion.

Finalement, notre guide nous conduisait très mal ; car, arrivés au bord du bois, nous revîmes le garde-

forestier à peu de distance de nous. Mais il ne nous poursuivait pas ; il s'en allait tranquillement du côté de sa demeure. Dieu lui-même tenait le cœur de cet homme dans sa main, et il le conduisit selon sa volonté, afin que nous fussions délivrés. Nous attendîmes, pour sortir du bois, que le garde eût disparu à l'horizon ; puis nous retournâmes à l'endroit d'où nous avons pris la fuite, pour voir si nous y retrouverions nos serpes et nos habits que nous avons abandonnés dans notre précipitation.

Ici, je m'arrêterai un moment, pour attirer votre attention sur la différence entre l'appréciation d'Henri et la nôtre à l'égard de notre délivrance. Dès que nous comprîmes que Dieu nous avait exaucés, nous le remerciâmes avec gratitude et reconnaissance dans nos cœurs ; en silence sans doute, car Henri ne comprenait rien de ce qui se passait entre nos âmes et Dieu. Nous sentions alors combien notre conduite avait été coupable ; nous le sentions beaucoup mieux que lorsque nous nous enfuyions. Henri, par contre, voyant que le danger était passé, montra son contentement par une nouvelle méchanceté : il poussa un grand cri de bravade et de moquerie ; cri que le garde aurait pu encore entendre. Cette nouvelle sottise d'Henri nous prouva encore mieux combien nous avons eu tort de nous associer à lui.

Tout en remerciant le Seigneur de notre délivrance, nous n'avions le cœur qu'à moitié soulagé en approchant de l'endroit où nous avons laissé nos effets. Nous étions quittes de la frayeur de nous voir saisir par le garde, mais nous nous demandions encore

s'il avait vu nos outils et nos blouses, et s'il les avait emportés. Nous tremblions à la pensée de ne pas les retrouver. Nous arrivons enfin!... Tout est tel que nous l'avons laissé. Nous pûmes alors, mon frère et moi, nous réjouir de notre complète délivrance.

La pluie avait continué de tomber pendant ce temps : le bois était mouillé ; nous laissâmes notre barre et notre fardeau d'épines dans la forêt. Nous avons perdu notre temps ! Mais la leçon était donnée et comprise. Je ne veux pas dire que jamais nous n'ayons commis de nouvelles fautes. Hélas ! nos cœurs sont si oublieux. Mais je sais que le même Dieu, qui nous délivra alors, nous a toujours suivis de son regard ; il nous a donné beaucoup d'autres leçons cent fois plus pénibles, néanmoins sa grâce envers nous a brillé tout le long de notre route dans ce pauvre monde. De sorte que chaque fois que nous considérons les voies de Dieu à notre égard, nous pouvons dire que sa miséricorde dure à toujours ; car nous avons trouvé dans ce Dieu, le remède à tous nos maux dans le passé ; et nous avons la confiance d'avoir Son secours jusqu'au bout.

Qu'Il vous accorde le privilège, chers jeunes amis, de trouver en Jésus, dans toutes vos circonstances, un tout-puissant médecin qui apporte à chacun le souverain remède à tous les maux, savoir sa grâce qu'il a manifestée à la croix.



J'allais le faire.

— Oh ! que c'est mal ! que c'est méchant ! s'écria Georges en entrant un matin, la figure toute rouge et les yeux pleins de larmes, dans la chambre de sa mère.

— Qu'y a-t-il, mon enfant ? demanda celle-ci avec étonnement, en regardant son petit garçon.

— C'est Charles qui m'a trompé, qui m'a manqué de parole. Il m'avait dit qu'il m'emmènerait avec lui et avec d'autres camarades pour aller, comme tu me l'avais permis, cueillir des fraises et faire des bouquets dans les bois, et il est parti sans moi.

— Ce n'est pas bien, en effet, puisqu'il t'avait promis de venir te chercher.

— Il est venu, maman ; mais je n'étais pas habillé, et il n'a pas voulu m'attendre. Tiens, le voilà là-bas, qui s'en va en courant dans la grande allée du jardin.

— A quelle heure devait-il te prendre ?

— A neuf heures.

— Et il est neuf heures et quart. Pourquoi ne t'étais-tu pas habillé ?

— J'allais le faire au moment où Charles est arrivé. Mais il a dit qu'il était déjà en retard, qu'il ne pouvait pas rester une seule minute, et il m'a laissé.

— S'il en est ainsi, ce n'est pas Charles qu'il faut accuser, mon enfant, mais toi seul. Charles ne devait pas faire attendre ses camarades, pas plus que tu ne devais le faire attendre.

Georges alla s'asseoir, tout boudeur, dans un coin de la chambre ; de temps en temps il poussait un

gros soupir, et il essayait une larme qui coulait de ses yeux.

— Je regrette, ajouta sa mère, que tu aies manqué une occasion de te divertir ; mais c'est une leçon qui, j'espère, te profitera. Tu sauras que « *j'allais le faire* » est bien différent de « *je l'ai fait.* » Allons, occupe-toi, mon ami ; étudie, lis, fais quelque chose.

Georges resta un bon quart-d'heure encore à songer à son chagrin, puis il se décida à prendre un livre sur la table à côté de lui, et, au bout de quelques minutes, il était tout entier à sa lecture.

Peu de temps après, sa mère quitta son ouvrage, se leva de sa chaise et dit en sortant de la chambre :

— Je descends un instant, Georges ; aie bien soin de veiller sur ta petite sœur ; ne la quitte pas un seul instant des yeux.

— Oui, maman, je ferai bien attention à elle, je te le promets. Viens, ma petite Henriette, viens ; Georges va te montrer des images.

Mais Henriette était bien trop occupée pour se déranger. Assise par terre au milieu de la chambre, elle tenait sa poupée, et tantôt elle tâchait de l'habiller avec un chiffon, tantôt elle la frottait sur le parquet, puis elle la jetait et la reprenait, comme un chat ferait d'une souris ; enfin elle se leva en s'aidant de ses deux petites mains, et s'en alla faire un voyage d'exploration dans la chambre voisine, dont la porte était ouverte.

Elle n'y était pas depuis cinq ou six secondes que l'on entendit le bruit d'une chute, accompagné de cris perçants qui retentirent dans toute la maison.

Georges se précipita dans la chambre ; madame Dumont, effrayée, y entra presque en même temps que lui. On trouva la pauvre petite Henriette étendue sur le plancher, le front ensanglanté. Elle avait monté tout debout sur une chaise basse, et perdant l'équilibre, elle était tombée la tête la première. Pendant que madame Dumont lavait la petite blessure et caressait sa chère enfant, Georges se tenait à côté d'elle, immobile, interdit.

— Ce n'est pas ma faute, maman, dit-il d'une voix tremblante ; je faisais bien attention à elle, mais elle s'en est allée dans l'autre chambre....

— Et pourquoi ne l'y as-tu pas suivie ?

— J'allais le faire.

— *J'allais le faire*, Georges. Cela ne suffit pas. Si tu l'avais fait, tu lui aurais épargné cette souffrance, et à nous un moment de vive inquiétude.

Le soir, quand Georges se déshabilla pour se coucher, sa mère lui dit : — Eh bien ! mon enfant, la journée a-t-elle été heureuse pour toi ?

— Oh ! non, maman, elle a été bien triste. D'abord je n'ai pu aller avec Charles ce matin, ce qui m'a fait beaucoup de peine ; et puis, ce qui est bien pire, la pauvre petite Henriette s'est fait du mal. Je n'ai eu aujourd'hui que des malheurs.

— Et ces malheurs sont arrivés, parce que *tu allais faire* et que *tu n'as pas fait*.

Georges ôtait ses bottines en silence ; enfin il dit : — Mais, maman, je t'assure que je n'ai pas eu l'intention d'être en retard.

— Certainement, Georges ; mais le mal, c'est que

tu trouves suffisant de n'avoir pas eu l'intention de manquer à ton devoir. C'est une grande erreur. Fais ce que tu dois, et ne perds pas ton temps à avoir l'intention de le faire.

Madame Dumont parlait d'un ton si sérieux, que Georges leva la tête, et la regarda en face.

— C'est donc bien grave, maman ? demanda-t-il. Tu crois donc que je suis tout-à-fait méchant ?

Sa mère le prit dans ses bras et répondit :

— J'ai le cœur serré, Georges, parce que j'ai peur que ce « *J'allais le faire* » ne gâte ta vie tout entière. Cela te prive aujourd'hui de tes plaisirs d'enfant ; plus tard, cela te détournera de tes devoirs d'homme ; et quelquefois, Georges, j'ai une grande crainte que le jour où mon bien-aimé se présentera à la porte du ciel, quand le Seigneur lui demandera : « Et toi, m'as-tu donné ton cœur, là-bas, sur la terre ? » mon pauvre enfant n'ait à répondre : « Oh ! Seigneur, j'ai toujours voulu le faire, et j'allais le faire quand le messenger de la mort m'a enlevé ; » et qu'alors Lui n'ait à dire : « Il est trop tard, à présent ; retire-toi de moi, je ne te connais pas ! »

Ces derniers mots furent prononcés à voix basse, et Georges sentit des larmes qui tombaient une à une sur sa tête. Aussitôt il se mit à genoux, et priant du fond du cœur, il dit : « O mon Dieu, pardonne-moi cette grande faute ; et accorde-moi d'aller à toi tout de suite, avant que tu m'appelles à paraître devant toi. Prends possession de mon cœur dès à présent, pour l'amour de Jésus-Christ. »

Mourir.

J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course,
J'ai gardé la foi. (2 Tim. IV, 7.)

Laisser choir de sa main le bâton du voyage,
Sur le bord du sentier s'étendre sous l'ombrage,
Et paisiblement s'endormir ;
Avoir gardé la foi, l'amour, la patience,
Et partir dans la paix, le cœur plein d'espérance,
Oh ! dites, est-ce là mourir ?

Non ! ce n'est pas mourir, c'est déposer la tente,
C'est laisser le fardeau, voir la fin de l'attente,
Et s'envoler vers le bonheur.
Ce bonheur si parfait, notre plume inhabile
Ne saurait l'exprimer ; mais que dit l'Évangile ?
« Pour toujours avec le Seigneur ! »

Et qu'est-il, ce Seigneur, dont la sainte demeure
S'ouvre devant les siens, alors que sonne l'heure
De notre départ d'ici-bas ?
D'un mot, il se révèle à leur âme attendrie :
« Je suis, moi, le chemin, la vérité, la vie ;
Qui croit en moi ne mourra pas ! »

Oui, Seigneur, je le crois : c'est la vie éternelle
Que d'être auprès de toi. Là, mon âme immortelle
Trouve son parfait élément.
Ici, tout disparaît, tout change, tout s'efface ;
Dans ton beau paradis rien ne meurt, rien ne passe :
Tu t'appelles le Dieu vivant !

Aussi de notre cœur apaisons les alarmes ;
Que dans nos yeux troublés la foi sèche les larmes,
Qu'elle y brille comme un rayon !
Il va luire le jour où, là-haut, près du Père,
Ensemble réunis dans la pure lumière,
Nous serons tous à la maison.



« Une somme d'un million. »

Dans l'ouest de l'Angleterre vivait, il y a quelques années, un gentilhomme haut placé, et jouissant d'une belle fortune. Il n'est plus : sa mort fut accompagnée de circonstances profondément tristes et solennelles. Il était resté orphelin de bonne heure ; et au moment de sa majorité, il entra en possession de son patrimoine, notablement augmenté des intérêts accumulés.

Le jour où il atteignit l'âge de vingt et un ans, il donna un grand dîner à ses tenanciers et à ses nombreux amis. Au dessert, quelqu'un de la société proposa un toast à la santé de leur hôte, lui souhaitant

« longue vie et prospérité. » D'autres toasts furent portés dans le même sens ; après quoi, le jeune homme se leva pour répondre. Il remercia ses invités de leurs aimables souhaits ; puis, faisant allusion à la « bonne réussite dans ce monde, » il dit avec beaucoup d'emphase et d'un ton très décidé, qu'il avait résolu de se faire encore « une somme d'un million, » dut-il « même aller *en enfer* pour cela. »

Au premier moment, plusieurs des convives furent abasourdis à l'ouïe d'un pareil propos ; mais le vin qui coulait abondamment ne tarda pas, en excitant leurs esprits, d'effacer bien vite cette pénible impression.

Dès lors, plusieurs années se succédèrent rapidement ; et il semblait qu'elles lui apportaient la réalisation de ses désirs. Tout lui réussissait : entreprises, spéculations, marchés, etc. ; et l'argent affluait dans sa caisse. Ses richesses lui procurèrent un nombreux cercle d'amis, et tous les comforts possibles ; puis, pour mettre le comble aux désirs de son ambition, il fut choisi comme membre du parlement, aux élections du comté.

Jusqu'ici il avait mené une vie d'impiété, c'est-à-dire « sans Dieu dans le monde. » L'éclat trompeur du présent siècle mauvais l'éblouissait ; il s'y était laissé prendre au point que, du matin au soir, son esprit tout entier n'était occupé que de vanités. Il avait pu, durant bien des années, aller son train comme son cœur le menait, jusqu'à ce qu'enfin Dieu jugea convenable, dans ses décrets providentiels, de le coucher sur un lit de maladie pour le faire finalement descendre dans la poussière du tombeau.

D'abord il parlait de sa maladie d'un air indifférent et enjoué mais elle prit tout-à-coup un caractère si sérieux que l'on conçut les plus graves appréhensions. Les meilleurs médecins furent appelés, on télégraphia à ses amis de venir, il y eut consultations sur consultations, et l'on décida qu'une opération était nécessaire. Mais un accident mortel pouvait en résulter ; aussi l'on dut songer à mettre en règle ses affaires temporelles, et le jeudi suivant fut désigné pour cela. La crainte qu'il avait de ne pas vivre jusque là était si grande, qu'il fit chercher son médecin favori, et lui dit : « Docteur, je vous promets cent livres si vous me faites vivre jusqu'à jeudi. » Celui-ci répondit que tout ce qu'il était possible de faire serait tenté, et que faire davantage était impossible.

Ces efforts, parait-il, se montrèrent insuffisants ; car le jour suivant, il s'écria dans une affreuse angoisse : « Docteur, je vous donne mille livres si vous me faites vivre jusqu'à jeudi. » Recevant la même réponse, il se mit dans une grande fureur ; et, se laissant aller à tout le courroux dont son pauvre misérable corps, déjà défaillant, était encore capable, il blasphéma contre le Tout-Puissant, et maudit Son Nom ; il enjoignit au savant praticien d'avoir à se retirer sur-le-champ, et de ne jamais remettre les pieds chez lui.

Bientôt après, un fidèle et vieux serviteur se précipita hors de la chambre en s'écriant : « Je pouvais encore supporter d'entendre mon pauvre maître crier et jurer, mais je ne puis plus rester vers lui tant qu'il parlera comme il le fait à présent. Il dit qu'il voit

une horrible créature s'avancer vers lui pour l'emmener ! » — Tout alarmés, parents, amis, accoururent auprès de son lit de mort : ils ne trouvèrent plus qu'un cadavre ; les traits étaient atrocement tordus et défigurés, et leur expression effrayante, comme si le diable lui-même fût venu déchirer littéralement le corps du malheureux et en arracher son âme. Le testament ouvert, on trouva que le défunt s'était fait « *une somme d'un million !* »

« Que profitera-t-il à un homme, s'il gagne le monde entier, et qu'il fasse la perte de son âme ; ou que donnera un homme en échange de son âme ? » (Marc VIII, 36-37.) — « Les méchants croissent comme l'herbe, et tous les ouvriers d'iniquité fleurissent pour être exterminés éternellement. » (Ps. XCII, 7.) — « Toute chair est comme l'herbe, et toute sa gloire comme la fleur de l'herbe : l'herbe est séchée et sa fleur est tombée, mais la Parole du Seigneur demeure éternellement. » (1 Pierre I, 24-25.)

Cher jeune lecteur, est-ce que vous entretenez dans votre cœur quelque chose qui vous empêche de vous décider *maintenant* pour Christ ? Peu importe à Satan ce que cela peut être, pourvu que cela vous tienne éloigné de Christ — la source et le canal de toute bénédiction pour l'âme. Le diable a toutes sortes de pièges à tendre aux âmes ; il les varie selon les goûts du cœur naturel. Que ce soit « une somme d'un million, » ou un jouet, — un châle, ou un ruban, il s'en sert pour tromper ceux qui l'écoutent. Du moment qu'Adam eut désobéi, nous trouvons les choses si étrangement changées que la voix de Dieu l'effraie,

tandis que celle du diable le séduit. Il n'en est pas du cœur de l'homme vis-à-vis de Dieu, comme du petit enfant qui se tourne tout naturellement vers le sein de sa mère. Le péché est entré dans le monde ; et l'inimitié du cœur humain contre Dieu a atteint son point culminant à la croix de Christ, où tout a été mis en œuvre par Satan contre Celui qui était venu « chercher et sauver ce qui était perdu. »

Perdu ! Ce mot de cinq lettres vous fait-il tressaillir ? c'est une place bien humiliante à prendre que celle de « perdu. » Que de gens qui, en pratique, nient cette vérité, en ayant recours à toutes sortes de moyens pour l'amélioration du *moi !* Se reconnaître perdu, voilà ce qui coupe à la racine toute prétention d'être capable par soi-même, et tout espoir de l'homme d'arriver par ses efforts, même les plus inouïs, à se rendre par lui-même propre pour la présence de Dieu. Quand nous reconnaissons notre état de ruine, nous prenons le saint parti de Dieu en jugement contre le péché. Il n'est pas question de passer légèrement sur le péché, ni d'en amoindrir l'excessive abomination en invoquant des circonstances atténuantes. A moins que vous ne sachiez que vous êtes « perdu, » vous ne vous soucierez jamais d'être trouvé. Un pécheur a besoin d'un Sauveur. « Dieu constate son amour à lui envers nous, en ce que lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous ; » et « le sang de Jésus-Christ, son Fils, nous purifie de tout péché. » — Christ a glorifié Dieu sur la terre, et tout ce qui contribue à la gloire du Père a conspiré à la résurrection de Christ d'entre

les morts. Un Sauveur ressuscité et assis à la droite de Dieu, telle est la divine quittance du paiement de ma dette. Tous les droits de la justice de Dieu contre moi ont été pleinement satisfaits ; Il peut maintenant être « juste et justifiant celui qui est *de la foi* de Jésus. »

Ami lecteur, vous êtes à cette heure un croyant en Christ, ou un pécheur identifié avec un monde qui n'a pas autre chose à attendre que le jugement.

En Christ, vous avez part à toutes les bénédictions spirituelles que Dieu peut accorder. Hors de Christ, quelle que soit votre position dans le monde, vous êtes aveugle et misérable. Le manteau déguenillé de votre propre justice, duquel vous vous enveloppez si soigneusement, ne vous servira absolument de rien, mais au contraire vous laissera nu et sans abri, lorsque l'effroyable tempête des jugements de Dieu fondra sur vous. Avant de terminer la lecture de ces pages, demandez-vous sérieusement, solennellement, en la présence de Dieu : « Suis-je un croyant en Christ, ou suis-je un de ceux qui rejettent la vérité de l'Évangile ? »

Oh ! la gloire de la grâce
Brillant, Jésus ! sur ta face,
Nous parle du saint séjour ;
Et nous dit que Dieu, le Père,
Dans sa nature est « lumière, »
Et qu'il est toujours « amour. »

Zacharie.

II.

Le livre des visions.

CHAP. I, 7 — VI, 15.

Tout à la fin de la seconde année de Darius, roi de Perse, la parole de l'Éternel fut adressée pour la deuxième fois au prophète Zacharie. C'était le vingt-quatrième jour du onzième mois, juste cinq mois après que les Juifs, sous la conduite de Zorobabel et de Jéhosuah, avaient recommencé le travail de la maison de Dieu. — Pour l'exécution de cette grande œuvre, le Seigneur excita, comme nous l'avons vu, l'esprit du peuple par le moyen d'Aggée le prophète, puis Il continua à les encourager par le moyen de Zacharie, auquel Il montra plusieurs visions avec leur explication. Nous repasserons ensemble, chers enfants, ces différentes visions.

1^{re} VISION. (Chap. I, 8-17.) « Un homme, monté sur un cheval roux, se tenait entre des myrtes qui étaient dans un lieu profond ; et après lui il y avait des chevaux roux, des chevaux pommelés et des blancs. »

Or le *cheval* signifie une puissance qui court, c'est-à-dire qui accomplit sa mission ou qui est prête à l'accomplir ; et un cheval *roux*, comme on le voit en Apocalypse VI, 4, représente une puissance qui amène la guerre, qui fait verser le sang.

Le *myrte* est un arbre toujours vert, qui ne perd ses feuilles en aucune saison.

Le prophète demanda l'explication de la vision ; et l'ange, qui parlait avec Zacharie, lui dit qu'il lui montrerait ce que ces choses signifiaient : Alors l'homme qui se tenait entre les myrtes, répondit en disant que les chevaux étaient ceux que l'Éternel avait envoyés pour parcourir la terre. Ceux-ci prirent alors la parole, répondant à l'ange de l'Éternel qui se tenait entre les myrtes, et dirent : « Nous avons parcouru la terre ; et voici toute la terre est habitée, et est en repos. Alors l'ange de l'Éternel fit sa prière en disant : Éternel des armées ! jusqu'à quand n'auras-tu point compassion de Jérusalem et des villes de Juda, contre lesquelles tu as été indigné pendant ces soixante et dix années ? » (Vers. 11-12.) Et l'Éternel répondit à l'ange qui parlait avec le prophète, de bonnes paroles, des paroles de consolation.

Dieu voulait diriger les pensées de son peuple vers la seule source d'où vient toute délivrance et toute force. Pendant les soixante-dix années que les Juifs avaient été en captivité à Babylone, on aurait pu croire que Dieu les avait oubliés ; mais il n'en était pas ainsi : Dieu surveillait tout, il était attentif à tout ce qui se passait, il envoyait les messagers de sa puissance pour tout reconnaître. Il est vrai que la puissance était *cachée* (car l'homme sur le cheval roux était caché dans les myrtes, dans un lieu profond) ; mais elle était cachée dans les pensées de Dieu qui ne change jamais ; et Dieu voulait que son peuple marchât non par la vue, mais par la foi, en se rapportant à Lui pour toutes choses. L'ange comprend les pensées de Dieu, c'est pourquoi sa prière

est en faveur de Jérusalem ; et l'Éternel lui répond par de bonnes paroles, que l'ange communique ensuite au prophète, en lui disant de les publier à haute voix :

« Ainsi a dit l'Éternel des armées : Je suis ému d'une grande jalousie pour Jérusalem et pour Sion. Et je suis extrêmement indigné contre les nations qui sont à leur aise, car... ils ont aidé au mal. C'est pourquoi ainsi a dit l'Éternel : Je me suis retourné vers Jérusalem par compassion ; ma maison sera rebâtie dans elle... et le niveau sera étendu sur Jérusalem... Mes villes regorgeront encore de biens, et l'Éternel consolera encore Sion, et élira encore Jérusalem. » (Vers 14-17.)

Quelle est donc, chers enfants, la précieuse leçon de cette première vision ? C'est que le Dieu qui nous éprouve, qui nous discipline pour notre bien, est celui qui seul peut nous restaurer ; de sorte que nous pouvons dire comme le prophète Osée : « Venez, retournons à l'Éternel ; car c'est lui qui a déchiré, mais il nous guérira ; il a frappé, mais il nous bandera nos plaies. » (Osée VI, 1.) En Ésaïe, on trouve la même vérité, au chapitre XLV, 21-25 : « Il n'y a point d'autre Dieu que moi ; il n'y a point de Dieu Fort, Juste et Sauveur que moi. Vous tous les bouts de la terre, regardez vers moi et soyez sauvés ; car je suis le Fort, et il n'y en a point d'autre.... Tout genou se pliera devant moi, et toute langue jurera par moi. Certainement on dira de moi : La justice et la force est en l'Éternel.... toute la postérité d'Israël sera justifiée, et elle se glorifiera en l'Éternel. »

2^{me} VISION. (Chap. I, 18-21.) Aussitôt que l'Éternel eut arrêté l'attention de son serviteur sur Lui-même, il lui fit voir une seconde vision : quatre cornes, représentant les puissances qui avaient dissipé Juda, Israël et Jérusalem ; puis quatre forgerons, venus pour abattre les cornes des nations. Cela montre encore pourquoi l'homme qui se tenait entre les myrtes, était sur un cheval *roux*. Dieu avait été indigné contre les habitants de Juda, à cause de leurs péchés, et il avait permis que le roi de Babylone les emmenât en captivité ; mais au lieu de se borner à exécuter les pensées de Dieu, le roi de Babylone avait traité le peuple avec beaucoup de dureté ; voilà pourquoi, au bout des soixante-dix ans, Dieu envoya Cyrus, roi de Perse, afin de détruire l'empire de Babylone. Le roi d'Assyrie avait agi de la même manière vis-à-vis des dix tribus d'Israël ; et lui aussi trouva sa punition de la part de Dieu. (Voyez Ésaïe X, 6-7, 12, 16-17.)

3^{me} VISION. (Chap. II.) Dans les deux premières visions, Dieu fait voir comment il interviendrait pour la délivrance de son peuple, en punissant les nations qui l'avaient emmené captif. Dans la troisième vision, il montre ce qu'il serait Lui-même pour Jérusalem, la ville de son choix. Le prophète raconte sa vision en ces termes : « ...Voilà un homme qui avait à la main un cordeau à mesurer, auquel je dis : Où vas-tu ? Et il me répondit : Je vais mesurer Jérusalem, pour voir quelle est sa largeur, et quelle est sa longueur. Et voici l'ange qui parlait avec moi sortit, et un autre ange sortit au-devant de lui ; et lui dit : Cours, parle

à ce jeune homme-là, en disant : Jérusalem sera habitée sans murailles à cause de la multitude d'hommes et de bêtes qui seront au milieu d'elle. Mais je lui serai, dit l'Éternel, une muraille de feu tout autour, et je serai pour gloire au milieu d'elle. » (Vers. 1-5.)

Le jeune homme, qui avait le cordeau à mesurer, voulait prendre les dimensions de Jérusalem. C'était une preuve que le moment était en effet venu de s'occuper de nouveau de Jérusalem ; car l'on ne se met pas à mesurer une propriété à laquelle on ne s'intéresse pas. Cependant Dieu montra qu'il voulait bénir Jérusalem d'une manière telle qu'il n'y aurait pas possibilité de la mesurer, à cause de la multitude d'hommes et de bêtes qui s'y trouveraient. Elle serait donc habitée sans murailles ; et pour la garantir de toute attaque de l'ennemi, l'Éternel lui-même serait pour elle comme une muraille de feu tout autour ; lui aussi serait pour gloire au milieu d'elle. (Vers. 5.) Il voulait habiter au milieu de son peuple (vers. 10-11), et accomplir ainsi sa promesse à Moïse (Exode XXIX, 45-46), et la prière de David (Ps. CXXXII, 8) ; « car l'Éternel a choisi Sion ; il l'a préférée pour être son siège. Elle est, dit-il, mon repos à perpétuité ; j'y demeurerai, parce que je l'ai chérie. » (Ps. CXXXII, 13-14.)

Ces trois visions nous présentent, en somme, les trois points saillants du salut de Dieu. D'abord, la ressource, l'espérance pour la délivrance, ne se trouve qu'en Dieu seul ; ensuite, c'est Lui qui trouve le moyen

d'anéantir la puissance de l'adversaire ; enfin, c'est Lui qui est la force, la protection et la gloire de son peuple racheté. C'est Jésus qui nous a révélé Dieu, et qui a accompli l'œuvre du salut. Il n'y a pas d'autre nom donné sous le ciel, par lequel il nous faille être sauvés. (Actes IV, 12.)

Voici, chers enfants, trois passages tirés du Nouveau Testament, qui vous rappelleront les trois points dont nous venons de parler :

— Jésus a dit : « Nul ne vient au Père, que par moi. » (Jean XIV, 6.)

— Il est écrit que par la mort, Jésus rendit impuisant celui qui avait le pouvoir de la mort ; c'est-à-dire le diable, et qu'il délivra tous ceux qui, par la crainte de la mort, étaient pendant toute leur vie assujettis à la servitude. (Héb. II, 14-15.)

— Les enfants de Dieu sont appelés « le temple du Dieu vivant, selon ce que Dieu a dit : J'habiterai au milieu d'eux et j'y marcherai, et je serai leur Dieu et eux seront mon peuple ; » c'est pourquoi ils sont exhortés à se séparer de tout ce qui est impur. (I Cor. VI, 16-17 ; comparez Zacharie II, 6-7, 10.)

Il est précieux de voir que, selon les desseins de la grâce de Dieu, quand quelqu'un est converti il devient un moyen de bénédiction pour d'autres ; comme dit Jésus dans le VII^{me} chapitre de Jean : « Celui qui croit en moi, selon ce qu'a dit l'Écriture, des fleuves d'eau vive couleront de son ventre. » Il en est ainsi dans notre chapitre ; car il est écrit (vers. 11) que *plusieurs nations* se joindront à l'Éternel en ce jour-là, et deviendront son peuple. La même chose est dite

en Deutéronome XXXIII, 19, et au Psaume XL, 4. Notre chapitre conclut ainsi : « Que toute chair se taise devant la face de l'Éternel, car il s'est réveillé de la demeure de sa sainteté. » Quel bonheur pour nous de savoir que le pardon que Dieu accorde au pécheur est selon le principe de sa justice et selon la mesure de sa sainteté. Ceci sera démontré plus clairement encore dans la vision suivante.

(A suivre.)

Le paradis sur terre.

Le pieux Kiessling, dans sa vieillesse, faisait souvent venir chez lui un jeune homme auquel il s'intéressait.

Un jour, lui montrant un escalier qui conduisait de sa chambre à un appartement supérieur, il lui dit : — Vois, là-haut est mon paradis ; là, je suis tout seul avec le Seigneur, et je répands mon cœur devant lui. Oui, là-haut est mon paradis, car j'y suis pleinement heureux.

Tu peux goûter le même bonheur, continua le vieillard, si chaque jour tu fléchis le genou devant le Seigneur et si tu lui parles à cœur ouvert de tout ce qui te concerne.

Le jeune garçon suivit le conseil de Kiessling. Devenu lui-même un vieillard, il se plaisait à répéter que cette sainte habitude avait été pendant toute sa vie, et surtout dans les temps d'épreuves, la source de précieuses bénédictions.



La Bible dans la muraille.

I.

Antonio et sa Bible.

Au commencement de l'été 1856, un jeune ouvrier maçon, plein d'espoir et de vie, quitta le canton du Tessin où il demeurait, et alla chercher de l'ouvrage de l'autre côté des montagnes, dans la Suisse allemande. Un léger paquet, contenant ses outils et quelques vêtements, était suspendu à un bâton qu'il tenait sur son épaule.

Chemin faisant, il rencontra une dame qui, après lui avoir adressé la parole, lui offrit une Bible italienne, en lui recommandant sérieusement et cordialement de la lire, parce qu'elle était la Parole de Dieu, et qu'elle enseignait le chemin de la vie éternelle.

Antonio, tel était le nom du jeune homme, accepta ce don en hésitant, ne prononça pas une parole de remerciement, mit le livre dans son paquet et continua son chemin. Diverses pensées vinrent alors le troubler : Avant qu'il partit pour un pays protestant, le curé de son village l'avait mis, lui et ses compagnons, plus d'une fois en garde contre les livres hérétiques qui perdent l'âme, et surtout contre la Bible. Et le voilà qui est porteur lui-même de ce livre dangereux ! Il prit la résolution de s'en débarrasser le plus tôt possible ; mais il resta dans l'indécision de savoir s'il le jetterait sur le chemin, ou s'il attendrait une occasion quelconque de s'en débarrasser. Il arriva enfin dans la jolie petite ville de Glaris, où il trouva bientôt de l'ouvrage, ainsi que plusieurs de ses compagnons. Ils furent employés à la construction d'une grande et belle maison.

Un jour qu'ils étaient à l'ouvrage, Antonio plaçant des briques pour soutenir un arc-boutant, il se trouva dans la muraille un vide qu'il fallait remplir. Une pensée traverse son esprit, et lui paraît très ingénieuse ; c'est de remplir ce vide avec la Bible qui lui avait été donnée, puis il s'écrie en riant : « Nous allons voir si le diable saura la dénicher. » Ses compagnons trouvèrent son idée lumineuse. Antonio se mit donc à l'exécuter sur-le-champ. Il tire le livre hors de son paquet, le frappe de deux ou trois bons coups de son marteau qui laissent de profondes marques sur la couverture ; puis, au milieu des éclats de rire de l'entourage, il enfonce la Bible dans l'ouverture et la couvre ensuite de mortier.

L'hiver approchait ; la maçonnerie de la maison était terminée ; Antonio donc, ainsi que quelques-uns de ses compagnons, songèrent à retourner chez eux ; mais ils ne remportaient que la plus petite partie de leur gain, l'autre ayant été absorbée par l'usage trop fréquent qu'ils faisaient de la boisson.



II.

Le vent du sud.

Cinq années se sont écoulées. Jetons un coup d'œil sur Glaris. Cette jolie petite ville de quatre mille habitants se trouve presque au centre des belles contrées de la Suisse ; elle est située à une petite dis-

tance des bords de la Linth. Une rangée de beaux édifices publics embellit Glaris, qui doit l'aisance et la prospérité dont il jouit à ses nombreuses manufactures.

Gelles-ci sont mises en mouvement au moyen de la vapeur ou par l'eau de la rivière. De tous côtés la ville est entourée de vertes prairies, qui s'étendent des deux côtés de la vallée jusqu'à mi-côte de la montagne. A l'est le pic du Schilt, éclairé par le soleil, semble jeter un gracieux sourire sur l'industrielle cité, tandis qu'au sud-ouest la gigantesque masse de rochers du Glærnisch la contemple avec une gravité solennelle. Mais ce charmant endroit a fait la douloureuse expérience des malheurs auxquels les révolutions de la nature exposent maintes villes de la Suisse.

Glaris est situé à l'extrémité nord d'une vallée que la Linth parcourt du midi au septentrion. Les vents suivent souvent cette direction ; le plus redouté d'entre eux est connu sous le nom de *föhn* ; c'est un violent vent du sud qui s'annonce de diverses manières. Quelquefois on entend un grondement terrible dans la montagne, un bruit sourd dans la forêt ; puis enfin, pareille à un torrent qui aurait rompu sa digue, la tempête en furie rugit à travers les hautes vallées et vient hurler jusque dans leurs plus profonds replis. C'est alors que les toits des maisons sont enlevés, les arbres déracinés, les rochers détachés du haut de leurs pics et précipités dans l'abîme. Un calme complet succède tout-à-coup à l'orage, puis vient un nouvel effort de la tempête. Enfin l'orage

cède au bout de quelques jours, et le vent du nord accompagné de pluie prend alors le dessus.

Ces jours qui se répètent dix ou douze fois par année, sont des jours fâcheux pour notre charmant Glaris. Ses habitants en connaissent tout le danger ; aussi, dès un âge très reculé, il existe des lois extrêmement sévères pour le moment où l'impétueux vent vient à souffler : tout ouvrier faisant usage de feu pour sa profession, tel que forgeron, serrurier, doit cesser son ouvrage et éteindre son feu. Les lumières sont interdites dans les comptoirs ; les machines à vapeur ne doivent pas travailler ; tout éclairage et tout chauffage étant bannis des habitations, on ne peut pas même cuire du pain, et dans quelques endroits le feu de la cuisine même n'est pas permis. Il est défendu de tirer, et des hommes de garde sont chargés de veiller à l'observation de la loi. Est-ce peut-être sa stricte observance, ou n'est-ce pas plutôt la miséricordieuse protection de Dieu qui a préservé Glaris pendant des siècles d'être dévasté par le feu ? Dans l'an 1299 et 1337, il est vrai, la ville fut réduite en cendres ; en 1477 elle eut à souffrir d'un incendie, mais, durant les quatre siècles qui suivirent, elle a échappé à cette catastrophe. Ceci explique pourquoi bon nombre des habitants de l'endroit commencèrent à trouver les lois trop sévères, les précautions contre le feu incommodes, surannées, inutiles ; et qu'il fallait céder aux exigences du présent, en vue particulièrement du commerce et de l'industrie.

Au jour de l'Ascension, le 9 mai 1861, eut lieu à Glaris une assemblée de commune, c'est-à-dire une

assemblée de tous les hommes du pays qui ont le droit de voter et qui portent les armes. Cette assemblée se tient en plein air ; elle constitue le pouvoir législatif suprême, et comme telle, sous la présidence du landamman, doit traiter et expédier toute affaire publique. Ce jour-là il y eut de vifs débats sur les taxes, sur les lois forestières, sur les écoles, sur les affaires de la ville. On fit aussi la proposition d'abolir la loi sévère et incommode relative au feu. Après que le pour et le contre eurent été dûment discutés, l'on décida à une forte majorité de voix que cette ancienne et utile ordonnance serait maintenue.

(A suivre.)



Instruis le jeune enfant.

Un jeune garçon juif, nommé Ben-Syra, dit un jour à son maître : — Instruis-moi, je te prie, dans la loi de Dieu. — Tu ne peux pas encore la comprendre, lui fut-il répondu ; attends d'être plus âgé. — Ah ! je suis allé au cimetière, reprit l'enfant ; j'ai mesuré la longueur des tombeaux ; il y en avait de plus courts que moi. Et alors, si je meurs avant de connaître la Parole de Dieu, que deviendrai-je, mon cher maître ?

Jeunes enfants, et vous aussi, parents chrétiens, qui avez la tâche d'élever les vôtres selon le Seigneur, n'oubliez pas cette réflexion d'un jeune juif !



Cantique.

O Dieu ! je veux chanter ta puissance admirable
Qui créa les forêts, les montagnes, les champs ;
Qui fit les grandes mers et les déserts de sable,
Et le ciel au-dessus, si bleu par le beau temps.

Grand Dieu ! je veux chanter ta sagesse éternelle
Qui commande au soleil d'éclairer tous nos jours ;
Qui fait lever, la nuit, cette lune si belle :
Les étoiles aussi t'obéissent toujours.

O Dieu ! je veux chanter ta bonté si profonde
Qui pourvoit, chaque jour, à nos moindres besoins.
Tout ce qu'il nous fallait, tu l'as mis dans ce monde ;
Nous sommes les objets de tes plus tendres soins.

Mais surtout, ô mon Dieu ! je veux chanter ta grâce
Qui m'a donné Jésus pour me conduire aux cieux.
Mes péchés sont si grands ! et son sang les efface ;
Oh ! de tous tes bienfaits, c'est le plus précieux.

Petites lectures du dimanche.



Fragment.

La grâce présente la vérité, la foi la saisit, le cœur
en jouit, la marche la manifeste.





La Bible dans la muraille.

III.

Le feu.

Le vendredi matin, 10 mai, le *soehn* se fit pressentir de la manière accoutumée. Personne ne fut particulièrement alarmé de son approche, et vers le soir chacun rentra chez soi comme d'habitude, sauf quelques personnes qui avaient été veiller chez leurs amis. Soudain, entre neuf et dix heures, le cri « au feu ! » se fit entendre, et l'on put voir des flammes qui sortaient d'une écurie. Les pompiers arrivèrent aussitôt ; mais déjà le feu se manifestait dans trois

ou quatre autres maisons ; car le foehn, qui augmentait de violence, transportait l'élément dévastateur avec la rapidité de l'éclair. Dans la partie ouest, le feu qui avait atteint le toit de la pharmacie put être maîtrisé au moyen des pompes ; tandis que rien ne put empêcher ses progrès dans la direction du sud au nord qui était celle de l'ouragan. Les toits embrasés fournissaient des milliers de mèches, lesquelles étant emportées par le vent allumaient instantanément de nouveaux brasiers là où elles s'en allaient tomber.

Dans l'espace d'une demi-heure, deux à trois cents bâtiments étaient en flammes. Les gens accourus pour porter du secours à l'endroit où le feu avait pris, voyaient leurs propres demeures devenir la proie de l'incendie ; et, ne pouvant aider nulle part, ils couraient ça et là désespérés, et arrivaient à peine à temps pour sauver leurs familles et les débris de leur avoir. On ne peut décrire cette scène de terreur et de confusion ; l'imagination, dit un témoin oculaire, ne peut se la représenter ; les craquements des édifices en feu qui s'écroulent, les lamentations, les cris des femmes et des enfants, les efforts inouïs des pompiers qui se voient obligés, pour sauver leurs vies et leurs pompes, de précipiter celles-ci dans la rivière ; nul ne sait où se réfugier ; ajoutez encore le mugissement de la tempête, le vacarme des flammes qui augmentent de moment en moment, et vous comprendrez que l'on ne saurait dépeindre un pareil malheur !

Mais, à travers la fureur des éléments et la fai-

blesse de l'homme, Celui qui fait « ses anges des esprits et ses ministres des flammes de feu, » pouvait donner du secours ; et, selon sa miséricorde, il en envoya. Le son du tocsin était étouffé par le tumulte général ; la montagne du Glærnisch, illuminée par une sinistre lueur, annonçait à tous les environs la terrible catastrophe ; ceux-ci ne possédaient pas même les pompes à feu nécessaires à leur propre sûreté, aucun moyen d'arrêter le feu. S'il eût été seulement possible d'avoir du secours de Zurich, de Sargans, des villes situées sur les bords du lac de Wallenstadt, mais comment faire pour cela ?

En vain le fidèle employé du télégraphe demeure à son poste, persistant, malgré toutes les difficultés, la fumée, l'air embrasé, à envoyer des télégrammes à Uznach, Schwanden, Zurich, pour un prompt secours ; ses signaux ne sont point entendus, il n'y a nulle réponse à ses appels. A cette époque, le télégraphe en Suisse ne fonctionnait pas la nuit. Néanmoins, avant que d'être chassé de son bureau par les flammes, l'employé tente un dernier effort et télégraphie à Rapperswyl.

Là, le commis avait été retenu dans son bureau d'une manière providentielle, jusqu'à cette heure inusitée. A son grand étonnement, il entend tout-à-coup l'appareil se mettre en mouvement et tracer aussitôt les mots terribles de « feu ! feu ! effroyable feu ! Au secours, prompt secours ! » L'employé donna immédiatement l'alarme, et peu après un train spécial se mettait en route pour Glaris, emportant des pompes et des pompiers. Ils arrivèrent à la pointe

du jour, juste à temps pour préserver encore quelques-uns des plus importants édifices.

Bientôt arrivèrent aussi des hommes et des pompes de Zurich, Wallensée, Sargans ; alors une lutte désespérée commença entre l'intelligence, le courage, le savoir humain d'un côté, et les éléments en furie de l'autre. Les grandes manufactures, auxquelles Glaris doit sa prospérité, furent sauvées ; on opposa au feu une barrière qu'il ne put franchir. Enfin le vent s'abattit, et l'élément dévastateur ne trouva plus rien à dévorer.

Le samedi au matin, Glaris, jadis si florissante, est aux deux tiers ensevelie sous les cendres et n'offre plus aux yeux qu'un amas de ruines. Celles-ci sont enveloppées d'une fumée sombre, d'une vapeur noire, condensée, ça et là percée d'un jet de flammes. Parmi les quatre cent quatre-vingt-dix bâtiments consumés, trois cents étaient des maisons d'habitation. Plusieurs édifices publics ne présentaient plus que des monceaux de ruines fumantes ; mais ce fut la classe moyenne des habitants qui souffrit le plus : elle avait tout perdu.

Cette flamme qui venait de détruire Glaris, alluma dans les cœurs de la Confédération Suisse une émulation de dévouement, de générosité telle que l'histoire n'en offre que peu d'exemples. Des secours de toute espèce furent largement répandus. Provisions, vêtements, lits, meubles, outils, de fortes sommes d'argent abondèrent de toutes parts pour ces frères en détresse ; de plus les hommes les plus capables et ayant le plus d'influence dans le pays, se mirent

à la disposition de leurs compatriotes infortunés et les aidèrent de leurs avis pratiques et judicieux. Les gens dénués de tout furent pourvus d'abri et des choses nécessaires à leur existence ; l'été et l'hiver qui suivirent furent employés à déblayer les décombres et à tracer les plans des nouvelles constructions. Puis, avec la première hirondelle du printemps de 1862, l'on vit arriver des troupes d'ouvriers maçons, charpentiers, etc., à l'endroit où Glaris avait existé, pour faire renaître de ses cendres une ville plus grande et plus belle.

Zacharie.

II.

Le livre des visions.

(Suite.)

CHAP. I, 7 — VI, 15.

4^{me} VISION. (Chap. III.) Ici, nous trouvons l'application des principes généraux qui nous ont occupés ; ces principes s'appliquent au cas particulier d'un pécheur qui a besoin d'être sauvé. Pour présenter la chose de la manière la plus saisissante, Dieu fait choix de l'homme d'entre le peuple qui était, par sa position, le plus près de Lui, savoir de Jéhosuah le grand sacrificateur ; et Il le montre en vision au prophète Zacharie. Celui-ci vit Jéhosuah debout devant l'ange de l'Éternel, tandis que Satan se tenait debout à la droite de Jéhosuah, pour le contrarier.

On aurait lieu de s'étonner que Satan osât s'introduire ainsi dans la présence de Dieu, mais l'histoire de Job nous apprend qu'il n'y a rien là d'extraordinaire. Satan s'introduit, non pas pour jouir de la présence de Dieu, car il hait Dieu ; mais pour accuser ceux que Dieu aime. C'est ce qu'il fait ici : il accuse Jéhosuah ; et, d'après ce que nous lisons au verset 3 de notre chapitre, il semble, au premier abord, que Satan avait raison ; car Jéhosuah était vêtu de vêtements sales, et il se tenait debout devant l'ange. Or vous savez, chers enfants, que le grand sacrificateur aurait dû être vêtu de vêtements parfaitement purs et blancs, surtout quand il s'agissait de venir en la présence de Dieu. Satan ne manque pas de dire qu'il fallait mettre à mort Jéhosuah, puisqu'il était vêtu de vêtements sales. Mais l'Éternel n'écoula pas celui qui est menteur et meurtrier dès le commencement ; Dieu lui dit : « Que l'Éternel te tance rudement, ô Satan ! que l'Éternel, qui a élu Jérusalem, te tance rudement : N'est-ce pas ici ce tison qui a été retiré du feu ? » (Vers. 2.) La première chose que Dieu fait, c'est de lancer l'adversaire et de le chasser ; alors le pécheur se trouve seul dans la présence divine, et fait appel à la grâce.

N'est-ce pas ainsi que le Seigneur Jésus a agi dans le cas de la pauvre femme adultère que les pharisiens avaient amenée devant Lui, croyant le forcer à prononcer sur elle la sentence de mort ? Ces pharisiens étaient comme Satan qui accusait Jéhosuah ; mais le Seigneur fait appel à leur conscience, de telle sorte qu'ils sont obligés de se retirer les uns après les

autres. Puis, lorsque la pauvre femme est laissée seule dans la présence de Jésus, il lui pardonne ses péchés.

De même ici ; l'ange de l'Éternel ordonne à ceux qui étaient là d'ôter de dessus Jéhosuah ces vêtements sales, et de lui en donner de nouveaux. Ah ! je pense quelquefois que si nous avions été là, nous n'aurions pas fait comme l'ange ; nous aurions plutôt conseillé à Jéhosuah de rentrer dans sa demeure le plus vite possible, afin de se rechanger ; puis de se présenter devant Dieu, convenablement vêtu. Mais Dieu, dans sa grâce, procède autrement. Il sait que par nous-mêmes nous ne pouvons rien faire ; nous ne pouvons pas nous rendre digne de sa sainte présence : tout ce que nous pouvons lui apporter, même nos justices, sont comme le linge le plus souillé. (Ésaïe LXIV, 6.) Aussi Dieu seul peut porter remède à notre état misérable.

Nous sommes en outre trop inintelligents pour comprendre ce que Dieu fait pour nous dans sa grâce ; néanmoins Dieu se charge de tout ce qu'il y a à faire et nous l'explique, ainsi qu'il le fit pour Jéhosuah. Il lui dit : Regarde, j'ai fait passer de dessus toi ton iniquité, et je t'ai vêtu de nouveaux vêtements. (Vers. 4.) Le prophète ajoute alors, dans l'allégresse de son cœur : « Qu'on lui mette une tiare nette sur sa tête. » Et on lui mit sur la tête une tiare nette, et on le vêtit de vêtements ; et l'ange de l'Éternel était présent.

Voilà donc Jéhosuah purifié, revêtu et couronné, propre à exercer la sacrificature devant son Dieu. Il

est alors installé dans son office ; et l'Éternel lui dit que s'il persévérerait dans l'obéissance, il aurait la juridiction de sa maison.

Chers enfants, avez-vous été purifiés et revêtus comme Jéhosuah ? — purifiés de vos péchés par le sang de Jésus, revêtus de Christ — qui nous a été fait, de la part de Dieu, sagesse, justice, sainteté et rédemption ? Sinon, je crains que vous ne vous soyez jamais trouvés là où Jéhosuah a été, c'est-à-dire dans la présence du Dieu Sauveur. Hélas ! combien n'y en a-t-il pas qui, au lieu de s'arrêter et de demeurer en repos dans la présence de Dieu, préfèrent courir, chacun dans le chemin qu'il s'est choisi lui-même, — comme des brebis errantes, qui n'ont pas de berger. Or la fin de ces chemins-là, c'est la mort. Jésus seul peut donner la vie. Il n'y a qu'une seule pierre de fondement qui ait été posée, sur laquelle la maison de Dieu puisse être bâtie. Cette pierre est Jésus. L'ange de l'Éternel l'annonce à Jéhosuah, et lui dit que les sept yeux de l'Éternel regardaient toujours à cette pierre-là qui avait été mise devant Jéhosuah. Et vous, chers lecteurs, y regardez-vous aussi ? La Parole nous apprend que ceux qui y regardent jouissent de la paix de Dieu. Leur iniquité est ôtée.

Mais il y a plus encore : Celui qui devait bâtir la maison de Dieu est celui dont le nom est « Germe. » (Voyez aussi chap. VI, 12.) C'est cette racine sortant d'une terre altérée, laquelle a été méprisée par les hommes (Ésaïe LIII, 2) ; c'est aussi cet arbre planté près des ruisseaux d'eaux, qui rend son fruit en sa saison, et duquel le feuillage ne se flétrit point ; et

tout ce qu'il fera prospérera (Ps. I, 3) ; c'est Jésus, le Fils de Dieu, celui qui bâtit toutes choses. (Héb. III, 4.) Voilà celui que l'Éternel présentait à Jéhosuah, en lui montrant qu'il était maintenant associé avec le Fils de Dieu. Et c'est Lui que Dieu nous présente aussi en tout temps, afin que nous marchions d'une manière digne de Lui ; car nous sommes appelés à sa communion. (1 Corinth. I, 9.) *(A suivre.)*

La botte de fer.

— Tiens, voilà le pauvre petit Thomas Maréchal avec sa botte de fer. Ne trouvez-vous pas que sa mère est bien cruelle de lui faire porter un semblable appareil ?

Ainsi parlaient deux voisines, arrêtées sur le pas de leur porte, en voyant passer dans la rue un jeune garçon qui traînait avec peine sa jambe malade, et s'avavançait en boitant.

Une botte de fer ! direz-vous, mes enfants ; n'est-ce pas là, en effet, une étrange chaussure ? Comme elle doit blesser les pieds, rendre toute course difficile et empêcher un enfant de jouer avec ses petits amis ! Ne trouvez-vous pas, comme les deux voisines, que le petit Thomas est bien à plaindre ?

Thomas avait entendu l'exclamation de pitié des deux femmes ; et dès qu'il fut rentré chez sa mère :

— Oh ! maman, dit-il, je t'en prie, ôte-moi ce vilain

appareil. Cela me fait trop souffrir ! Chacun se moque de moi ! Peu m'importe si ma jambe ne se redresse pas, et si je demeure boiteux pour la vie. Peu m'importe comment je marcherai quand je serai grand. Tout ce que je te demande, c'est de m'enlever cette botte de fer *maintenant*.

Et il continua ses plaintes, ses reproches, en tourmentant sa mère, comme si c'était pour son plaisir qu'elle lui eût imposé ce supplice.

Pauvre mère ! que n'eût-elle donné pour en dispenser son fils !

Mais le médecin qu'elle avait consulté, quand elle s'était aperçue de l'infirmité de son enfant, lui avait bien dit qu'il n'y avait point d'autre remède. Le mal venait de ce que les os de la jambe gauche étaient trop mous et fléchissaient sous le poids du corps ; la botte de fer servait à les maintenir jusqu'au moment où le progrès de l'âge et de la croissance rendrait à la jambe sa force et sa santé.

Mais le petit Thomas manquait de confiance dans l'efficacité du remède. Il ne cessait de répéter que tout cela ne servait à rien ; et au lieu de s'en rapporter à la parole du docteur et de sa tendre mère, au lieu d'essayer d'être patient, il ne se lassait pas de murmurer et de se plaindre.

— Pourquoi donc ne lui ôtez-vous pas cet appareil ? dit un jour à madame Maréchal, une de ses amies, impatientée des lamentations déraisonnables du petit garçon. Puisqu'il le veut, que ne le laissez-vous en subir les conséquences ? Si j'étais à votre place, je n'hésiterais pas.

La pauvre mère essuya furtivement une larme, puis arrêta sur son fils un regard plein d'affectueuse compassion. Elle l'attira sur son cœur, caressa sa chevelure, et dit :

— Je dois penser avant tout à ce qui sera vraiment bon pour l'avenir de mon enfant. Un jour, j'en suis sûre, il sera le premier à me remercier de ma fermeté. Si seulement il cherchait à s'occuper d'autre chose que de cette épreuve, elle lui serait moins douloureuse. Thomas a bien des sujets de reconnaissance envers Dieu, bien des motifs pour être heureux, malgré cette infirmité passagère.

En entendant ces douces paroles de sa mère, le pauvre Thomas baissa tristement la tête ; il se sentait un peu honteux d'avoir pu l'accuser ; il se rappelait toutes les preuves d'affection qu'elle lui avait données tant de fois. Comment douter après cela que ce ne fût par intérêt pour lui qu'elle résistait à ses désirs ?

Cette année de souffrance et d'épreuve, qui lui avait paru si longue, passa enfin. Le docteur, consulté de nouveau, dut constater le succès du remède, et il permit d'enlever l'appareil. Thomas a grandi depuis, et il est aujourd'hui un grand jeune homme, plein de santé, à la démarche ferme et assurée. Mais savez-vous ce qu'il ne cesse de répéter ?

— Oh ! ma mère ! combien je te remercie de m'avoir forcé de porter cette botte de fer. Sans toi, sans ta résistance à mes absurdes supplications, je serais aujourd'hui boiteux et infirme pour la vie.

Chers enfants, si Dieu vous a épargné une épreuve

du genre de celle qui affligeait le petit Thomas, il en est d'autres qu'il permet et que vous avez peut-être autant de peine à accepter. Chacune de ces petites épreuves, car les enfants ont aussi leurs épreuves, est pour vous semblable à cette botte de fer.

Dans le moment, vous ne pensez qu'à la souffrance qu'elle vous cause, et vous voudriez qu'on vous l'enlevât. Vous avez peine à comprendre le but de cette sévère discipline qui reprend vos défauts, qui châtie les moindres fautes, qui, mettant à chaque instant des entraves à votre volonté, vous oblige à la soumission, à l'obéissance.

Mais si, par la grâce de Dieu, vous recevez l'instruction qu'il veut vous donner de cette manière, alors vous recueillerez les fruits de cette éducation ; vous remercierez, à votre tour, vos parents de leur fermeté à votre égard ; et vous louerez le Seigneur pour ces épreuves qui vous ont enseigné ce qu'Il est pour ceux qui le connaissent, et qui mettent leur confiance en Lui.

Fragment.

L'unique Vérité n'étant pas enseignée,
D'autres choses alors sont mises en son lieu ;
Et quand la Parole de vie est dédaignée,
C'est l'homme alors qui parle à la place de Dieu.



La prière d'un enfant.

J'avais environ huit ans ; c'était la saison des foins, et mes parents m'avaient emmené avec eux aux champs, où je pouvais à mon aise jouir du plaisir que trouvent tous les enfants à courir et à s'amuser, en prenant leurs ébats dans les prairies et les bois.

Je jouais depuis un certain temps déjà, quand il me vint tout-à-coup à l'idée d'avoir un couteau pour couper un superbe roseau que j'avais vu près de l'étang, et dont je voulais faire une canne à pêcher. Mais je ne savais comment m'y prendre pour me

procurer le couteau que j'ambitionnais. Il y avait bien Jean, le journalier, qui était justement chez nous ce jour-là, qui possédait un couteau ; mais je savais qu'il n'aimait pas le prêter à des enfants. Toutefois, j'avais une telle envie de couper ce roseau, que je pris mon grand courage, et m'en vins vers le vieux Jean pour lui adresser ma demande.

Il me regarda un instant, puis il plongea sa grosse main dans sa poche et me tendit le couteau, en disant : « Tiens, mais surtout ne le perds pas, sinon gare à toi ! » — Je lui dis merci, puis je courus gaiement vers l'étang en serrant de toute la force de mes petites mains le fameux couteau, crainte de le laisser tomber. Lorsque mon désir d'avoir le roseau fut satisfait, mon attention fut soudainement attirée ailleurs, comme cela arrive fréquemment aux enfants étourdis et distraits ; et je me rendis à toutes jambes dans la nouvelle direction, laissant derrière moi tout ce qui venait de me préoccuper si vivement : mais je ne m'en allai pas sans avoir mis préalablement le couteau dans ma poche.

Au bout d'un certain temps, je pensai que Jean, le journalier, pourrait bien être inquiet au sujet de son couteau, aussi résolus-je de le lui reporter sur-le-champ ; mais quelle ne fut pas ma stupéfaction lorsque, voulant le prendre dans ma poche, je m'aperçus qu'il ne s'y trouvait plus. Je me mis à pleurer à chaudes larmes, tout en cherchant et fouillant, mais en vain, dans l'herbe autour de moi. Je retournai dans chacun des endroits où je me rappelais avoir passé, mais hélas ! sans plus de succès. Enfin comme

je m'en allais tout triste, désespéré, j'eus soudain la pensée que Dieu, qui connaît tout, qui voit tout, voyait mon couteau à la place où il était ; et un verset de la parole de Dieu, que maman m'avait appris, me revint à la mémoire : « Invoque-moi au jour de ta détresse ; je t'en délivrerai, et tu m'en glorifieras. » (Ps. L, 15.) Je me souvins aussi que l'on m'avait dit que Dieu écoutait volontiers les prières des enfants. Aussitôt je me jette à genoux, et je supplie mon Père céleste de me faire trouver le couteau. Puis je me relève tout joyeux, parfaitement assuré que Dieu m'avait entendu. — Effectivement, ô heureuse surprise ! la première chose qui frappa ma vue, après m'être relevé, ce fut le couteau perdu.

Cet événement a été pour moi une instructive leçon. Dieu entendait les prières des enfants ; je n'en pouvais douter, car je venais d'en avoir une remarquable preuve. J'ai expérimenté dès lors que les oreilles du Seigneur sont attentives aux cris de ceux qui l'invoquent. Dans mainte occasion sérieuse, mainte circonstance difficile, pénible, beaucoup plus pénible que la perte d'un couteau, Dieu ne m'a jamais fait défaut lorsque je l'ai supplié de me venir en aide.

Chers jeunes lecteurs, puissiez-vous faire aussi l'heureuse expérience que Dieu aime les prières des enfants, et qu'il se plaît à les exaucer. Mais avant tout, recherchez en Jésus, le Sauveur, la seule chose nécessaire, et toutes les autres choses vous seront données par-dessus.

« Invoque-moi au jour de ta détresse ; je t'en délivrerai, et tu m'en glorifieras. »

La justice de l'homme et la justice de Dieu.

J'appris un jour, il y a bien des années de cela, qu'un jeune garçon, dangereusement malade, et, selon toute apparence, près de sa fin, se trouvait dans mon voisinage. J'allai le voir le lendemain. En entrant dans la chambre, je le trouvai assis devant une table, la tête appuyée sur un coussin ; il était pâle et défait. Sur un signe qu'il me fit, je m'assis tout près de lui.

— Tu es bien malade, mon ami, lui dis-je après un moment de silence ; il me semble que tu as peu de chance de guérison ?

— C'est possible, répondit-il.

— Mais sais-tu donc où tu iras, quand Dieu te retirera de ce monde ?

— J'espère aller au ciel, répliqua-t-il avec hésitation.

Je continuai mes questions : — Et sur quoi ton espoir se fonde-t-il ?

— Je n'ai jamais trompé, ni offensé personne, me répondit le pauvre enfant après un moment de réflexion ; j'ai toujours été complaisant avec tout le monde ; je n'ai jamais négligé de dire mes prières, et le maître pour lequel j'ai travaillé a toujours été content de moi.

C'est là-dessus, hélas ! que le pauvre enfant mettait sa confiance ; et l'on devait se dire, en observant

son visage tranquille, que cela paraissait lui suffire. Je ne lui répondis pas tout de suite, mais au bout d'un moment je lui demandai si l'assurance de son salut n'était pas fondée sur autre chose encore. Il me regarda avec étonnement, puis il me fit la liste de ses bonnes œuvres, ajoutant que n'ayant ni menti, ni volé, il ne savait pas pourquoi il reculerait à la pensée de l'éternité.

Je me sentis profondément remué. Être si près de la mort, et être si aveuglé sur soi-même, sans Dieu, sans espérance ! Oh ! combien de malheureux ressemblent à ce pauvre garçon, et s'avancent au-devant d'une éternité qu'ils ne connaissent pas. Ils seront saisis de frayeur quand ils seront secoués de leur fausse sécurité, mais ce sera trop tard ! trop tard !

Je considérai avec pitié les traits décomposés du malade ; puis, saisissant mon chapeau et ma canne, je fis comme si je voulais m'en aller, lui disant en manière d'adieu : — C'est avec tristesse que je te quitte, mon enfant ; j'étais venu t'apporter la joyeuse nouvelle du salut ; notre précieux Évangile offre des consolations et une joie infinie à tous ceux qui sont fatigués et chargés, mais il n'a rien à donner à ceux qui te ressemblent.

A peine avais-je prononcé ces mots que, par la puissance du Saint-Esprit, ils pénétrèrent dans son âme. Sa physionomie, jusque-là indifférente, se transforma subitement ; sa conscience commença à se réveiller, et, profondément troublé par mes paroles, il s'écria avec angoisse : — Que voulez-vous dire, Monsieur ?

— Voici ce que je veux dire, mon enfant, c'est que le Seigneur Jésus est venu dans le monde pour sauver les pécheurs ; remarque bien qu'il est venu appeler non les justes, mais les injustes. Mais toi, tu n'es pas du nombre de ces derniers, comme tu viens de le dire, et tu penses pouvoir subsister devant Dieu par tes propres œuvres ; je suis bien certain cependant que, devant le trône de justice, sur mille de tes bonnes actions, tu ne pourrais répondre d'une seule. Ta conscience même te fait sentir que tu n'as pas vécu, comme tu cherches à te le persuader ; mais tu n'y prends pas garde, tu te cramponnes plutôt à des illusions qui te mèneront à ta perte. Dieu connaît toutes choses, il sonde les cœurs et les reins, et il ne se dirige pas d'après ce que tu penses de toi-même, mais d'après son propre jugement à lui à ton égard. Malheureusement pour toi, tu repousses maintenant toutes les bénédictions de l'Évangile, et tu fermes ton cœur à la grâce de Dieu. Sois certain que ce n'est qu'en te reconnaissant pécheur que tu pourras obtenir la paix, le pardon et une espérance vivante par la foi en Jésus-Christ. Si donc, comme tu le dis, tu n'as rien à craindre puisque tu crois avoir fait tant de bonnes œuvres, tu ne peux avoir, par cela même, aucune part avec Jésus, car il ne peut sauver que ceux qui sont perdus. Pauvre enfant ! songe donc que tu ne peux te sauver toi-même ; il n'y a que Dieu qui puisse le faire. Sois donc sincère, et confesse-lui tes péchés. La Parole de Dieu déclare que tu es un pécheur, et que, comme tel, tu ne peux pas aller au ciel. Jésus, qui est mort pour nous sur

la croix, peut seul te racheter ; et si, par la foi, tu le saisis comme ton Sauveur, les portes du ciel te seront ouvertes, sinon elles te seront éternellement fermées. Ah ! mon ami ! hâte-toi avant qu'il soit trop tard ; car, si les apparences ne nous trompent pas, la fin est proche.

Je me tus. Mes paroles avaient trouvé un auditeur attentif, et je pus voir à l'expression de son visage qu'elles n'avaient pas été inutiles. Il resta longtemps absorbé par ses pensées, puis, me tendant sa main amaigrie et tremblante, il me dit avec émotion : — Je n'ai été qu'un insensé. Je sais que vous m'avez dit la vérité, et je vous en remercie de tout mon cœur. Laissez-moi seul maintenant ; mais, je vous en prie, revenez bientôt.

Je le laissai, mais non sans la ferme certitude que le Seigneur l'amènerait à Lui. Je le suivais sans cesse par la pensée, et je me sentais pressé de prier beaucoup pour lui. La lumière de l'Évangile l'avait éclairé, et la grâce de Dieu s'était approchée de lui. Je le visitai de nouveau, le jour suivant ; et, à ma grande joie, mon attente ne fut pas trompée. Dieu avait attendri son cœur, la Parole de la vérité avait pénétré dans son âme. Il s'était reconnu pécheur, et après avoir imploré la miséricorde, il avait trouvé le pardon de tous ses péchés, et possédait maintenant une espérance vivante et ferme par la foi au sang de Christ. Il ne se croyait plus juste à ses propres yeux, mais il savait que le Seigneur Jésus avait porté tous ses péchés et l'avait réconcilié avec Dieu. Heureux enfant ! que ces quelques jours avaient été bénis

pour lui, et avec quels transports il pouvait parler désormais de la grâce infinie qui l'avait sauvé, et de l'amour ineffable qui l'avait retiré comme un tison hors du feu.

Je le visitai plusieurs fois. Un matin que j'étais auprès de lui, il me raconta qu'il avait eu une nuit agitée, et que, pour pouvoir respirer, il avait dû s'asseoir sur son lit, mais que toutefois son cœur était calme et rempli de joie. On remarquait en le voyant, qu'il croissait dans la grâce et dans la connaissance, et que plus il approchait de sa fin, plus il s'abandonnait avec confiance dans les bras de Jésus. Il s'endormit en Lui peu de temps après ; et j'appris par son frère qu'il avait été puissamment soutenu, encouragé et consolé par le Seigneur jusqu'au terme de sa carrière terrestre.

Fragment.

Il ne suffit pas de connaître Jésus-Christ ; pas plus qu'il ne suffirait de savoir qu'il y a un soleil, si l'on ne se réchauffe à la chaleur de ses rayons.

(Clément d'Alexandrie.)



La Bible dans la muraille.

IV.

La Bible trouvée.

Le canton du Tessin, ainsi que le nord de l'Italie, ne fournissent presque exclusivement que des maçons à la Suisse. Chaque printemps amène de joyeux groupes d'ouvriers qui ont traversé les montagnes ; ils portent sur l'épaule un petit paquet rouge, qui contient le maillet, la truelle, quelques vêtements ; puis, à l'approche de l'hiver, ils retournent tous chez eux de la même manière qu'ils étaient venus, emportant leurs épargnes de six ou huit mois de travail.

Un de ces groupes, composé d'une quinzaine d'hommes, les uns jeunes, les autres d'un âge plus

avancé, traversait le Splugen, venant chercher de l'ouvrage là où Glaris devait être rebâti. Les jeunes gens étaient d'humeur gaie, ils avaient de l'entrain, et étaient curieux de voir un autre pays que le leur, d'autres coutumes, un autre peuple; ils passaient le temps à plaisanter, à jouer des tours à leurs camarades, et de temps à autres ils entonnaient la chanson garibaldienne. L'un d'entre eux, jeune aussi, tirait souvent un livre de sa poche, et s'efforçait d'en lire haut quelque portion à ses compagnons, profitant de chaque halte que l'on faisait en chemin, et ne perdant aucune occasion de leur faire comprendre la valeur de ce livre et l'importance de son contenu.

Ce jeune homme était un Italien des environs de Gènes. Il avait été catholique romain, mais il était devenu un croyant sincère de l'Évangile; et le livre, objet constant de ses éloges, qu'il désirait tant faire connaître à ses amis, n'était autre qu'un Nouveau Testament. Mais notre jeune maçon n'était guère encore allé plus loin que la reconnaissance des erreurs de Rome, sans avoir saisi, dans sa plénitude, la vérité vitale de l'Évangile du salut; de là venait qu'il s'attachait généralement à démontrer la folie du papisme, à le tourner en ridicule, plutôt qu'à proclamer la grâce de Dieu en Christ; et il s'ensuivait pendant le voyage de fréquentes altercations entre lui et ses camarades, bigots catholiques, et point d'édification mutuelle.

L'un d'entre eux, cependant, était particulièrement tranquille, attentif, et semblait écouter avec un vif intérêt son jeune compagnon. C'était un homme âgé,

entre 50 et 60 ans ; Jean, ou Giovanni, comme on l'appelait, était Piémontais ; il ne prenait point part à la gaieté bruyante et frivole du reste de la troupe, il était sérieux, sombre même ; il venait de quitter sa femme et ses enfants, les laissant dans son village natal, endroit fort reculé, sans moyens suffisants de subsistance, lui-même se voyant pour la durée de la saison en face d'un travail laborieux, sans possibilité de rejoindre sa famille avant sept ou huit mois. L'espoir de parvenir, à force de peine, à recueillir une petite somme d'argent suffisante pour subvenir, pendant l'hiver, aux besoins les plus pressants de cette famille bien-aimée, était seul capable de le soutenir et de l'encourager à persister dans son dessein.

Mais Giovanni avait aussi une raison particulière pour prêter intérêt à la lecture du Nouveau Testament et aux réflexions dont son jeune ami l'accompagnait. Étant encore chez lui, une dame chrétienne lui en avait donné un exemplaire. Le curé de son village, l'ayant appris, lui demanda de lui remettre ce livre ; Giovanni, n'en connaissant pas la valeur, le lui avait donné sans opposition, et dès lors il l'avait souvent regretté.

Enfin, après les difficultés diverses du voyage, et avoir traversé les montagnes, nos ouvriers atteignirent Glaris où ils trouvèrent immédiatement de l'ouvrage. Tous ne furent pas employés à la même construction ; Giovanni, lui, fut occupé à rebâtir une maison dont une partie des murs étaient restés debout. Avant que de commencer à bâtir, il fallait s'as-

surer si ces murs étaient assez solides pour être conservés et servir à la nouvelle bâtisse, et à cet effet il fallait frapper de forts et pesants coups sur les débris de l'incendie.

— Cette maison était encore neuve, dit Giovanni aux ouvriers qui travaillaient sous ses ordres ; à peine avait-elle cinq ou six années d'existence ; voyez comme ces briques sont encore en bon état ; en voici cependant de calcinées intérieurement, quelques-unes sont creuses. Voyons jusqu'où va le dommage.

En disant ces mots, il brandit sa pioche en l'air et la laisse retomber lourdement sur les briques ; quelques-unes se brisent , roulent à terre et avec elles... un livre, au grand étonnement des assistants.

Giovanni se baisse, le relève, et s'écrie d'une voix émue par la surprise et la joie : — Une Bible ! Les ouvriers se pressent autour de lui pour mieux voir la trouvaille extraordinaire ; Giovanni ouvre le livre, non sans émotion, et y lit à haute voix les premiers mots qui ont frappé ses yeux : « L'homme de bien attire la faveur de l'Éternel. » (Prov. XII, 2.) — Que je suis heureux, dit-il en prenant le livre entre ses mains avec un vif sentiment de gratitude ; combien j'ai désiré avoir ce livre merveilleux que je ne méritais plus d'avoir , puisque, après l'avoir reçu d'une dame charitable, j'ai eu la faiblesse de le donner au curé lorsqu'il me l'a demandé. Maintenant ce livre ne me quittera qu'à ma mort.

Les Italiens qui entouraient Giovanni ne savaient pas lire, ils lui abandonnèrent le livre volontiers. Ce

qui les intéressait plus que le livre même, c'était de savoir comment il se trouvait là ; ils examinèrent la place, et arrivèrent à cette conclusion : que le livre y avait été mis à dessein et que les trois entailles, qui n'échappèrent pas à leurs investigations, ne s'étaient pas produites accidentellement, mais avaient été imprimées sur la couverture par des coups répétés et mal intentionnés. Quoiqu'il en soit, Giovanni prit possession de sa Bible d'un cœur rempli de joie, la recevant comme de la main de Dieu.

De ce moment-là, il lut sa Bible chaque jour, dans tous ses instants de loisir ; le dimanche, il en lisait à haute voix quelque portion à ses amis, car la renommée de ce volume si singulièrement trouvé se répandait, et plusieurs venaient par pure curiosité pour voir ce livre.

Giovanni, très peu instruit lui-même, n'était guère capable d'exposer les vérités qu'il lisait ; il eut assez de jugement pour commencer par le Nouveau Testament ; peu à peu il en référa à l'Ancien, spécialement aux Psaumes, et ce fut en les lisant qu'il apprit à prier. Alors l'Esprit Saint prit les choses de Christ, et les montra non-seulement à Giovanni, mais à plusieurs de ses auditeurs ; et, tout en avançant pas à pas dans la connaissance, la lumière leur fut plus abondamment donnée.

Les contestations amères, les durs reproches, et enfin de sérieuses menaces, ne manquèrent pas de se manifester. Giovanni en aurait été intimidé, abattu, attristé, si un évangéliste suisse, qui vint dans ce temps s'établir à Glaris, et y fit sa connaissance, ne

l'eût encouragé et ne lui eût donné le conseil d'essayer de tenir une espèce d'école du dimanche dans la cabane du paysan, chez lequel demeurait Giovanni avec plusieurs de ses compatriotes; là, il emploierait tout le temps qu'il aurait de libre à enseigner ceux d'entre eux qui ne savaient rien, à lire, à écrire, à compter. Ce serait aussi un moyen de gagner leur cœur et de le disposer pour recevoir de meilleures choses.

Giovanni entra dans ce projet avec plaisir, et se mit joyeusement à l'œuvre. Dès l'abord il se présenta un grand nombre d'écoliers; plusieurs se retirèrent ensuite, ce travail de tête étant peut-être trop fatigant pour eux après une journée de labeur, mais d'autres demeurèrent, et leur persévérance fut récompensée par le don d'un Nouveau Testament italien, une dame pieuse en ayant procuré suffisamment pour ce but.

On put bientôt reconnaître l'importance du service que Giovanni avait rendu à ses compatriotes en leur enseignant à lire, à chiffrer, à écrire. Ceux qui l'avaient appris ne furent plus exposés au dommage que des propriétaires sans principes leur faisaient supporter dans le paiement de leur salaire, en profitant de leur ignorance. Ils pouvaient maintenant calculer, faire leur compte eux-mêmes, et échapper par là à des tentatives de fraude. Et quelle joie n'était-ce pas pour Giovanni qui, précédemment, devait laisser les siens sans nouvelles directes de lui, de pouvoir maintenant leur écrire et lire les lettres que sa famille lui adressait.

Les moyens de faire du bien à ses frères sont

aussi divers que simples et faciles ; l'amour de Dieu et de sa Parole divine, l'avait enseigné à notre maçon, devenu ainsi maître d'école. En instruisant ses camarades, il gagna ainsi une influence toujours plus grande sur eux ; et, avec de la pratique, il parvint à enseigner à ses écoliers, jeunes et vieux, d'une manière de plus en plus claire, les vérités fondamentales du christianisme. Quant à l'effet réel que ces vérités ont pu produire dans ces âmes, il n'est connu que de Dieu seul.

Zacharie.

II.

Le livre des visions.

(Suite et fin.)

CHAP. I, 7 — VI, 15.

5^{me} VISION. (Chap. IV.) Elle fait suite à la troisième pour montrer quel est le genre de service que Dieu apprécie. L'ange est dans le cas de réveiller le prophète pour lui expliquer cette vision. Hélas ! lorsqu'il s'agit de travailler pour Dieu, on s'endort trop facilement.

L'ange montre au prophète le chandelier d'or qui était dans le temple de Dieu, et lui apprend de quelle manière sa lumière était entretenue. Il y avait au-dessus du chandelier, un bassin qui communiquait par sept tuyaux avec les sept lampes du chandelier. Au-dessus du bassin étaient deux oliviers, l'un à la

droite, l'autre à la gauche, lesquels versaient par deux becs d'or leur huile d'or dans le bassin.

Les oliviers étant vivants, la lumière des lampes ne devait jamais s'éteindre. L'huile d'or représentait l'action du Saint-Esprit, qui seul pouvait alimenter les lampes; selon l'explication que l'ange donne au prophète (vers. 6) : « Ce n'est pas par armée, ni par force, mais par MON ESPRIT, a dit l'Éternel des armées. »

Tout le service des enfants de Dieu, sur la terre, doit être comme une lumière, un témoignage pour Dieu qui resplendit devant les hommes; et le Saint-Esprit seul peut fournir ce service, force et vigueur, par le moyen de la Parole. Jésus dit à ses disciples : « Que votre lumière luise devant les hommes, en sorte qu'ils voient vos bonnes œuvres, et qu'ils glorifient votre Père qui est dans les cieux. » (Matth. V, 16.)

Le service spécial qui avait été confié à Zorobabel, c'était de rebâtir la maison de Dieu à Jérusalem; aussi, en donnant cette mission à son serviteur, Dieu lui fit comprendre que la force pour bâtir ne venait pas de l'homme quel qu'il fût, ni du nombre des ouvriers, mais du Saint-Esprit. Les sept yeux de l'Éternel qui regardent la pierre de fondement, se réjouiraient aussi en voyant la pierre de niveau entre les mains de Zorobabel. Il avait commencé la maison, et Dieu lui dit qu'il la finirait aussi.

Vous savez peut-être, chers jeunes lecteurs, ce que c'est que « la pierre de niveau. » C'est un petit instrument dont les maçons se servent pour bâtir *avec*

régularité ; avec elle on s'assure que chaque pierre soit bien exactement posée d'aplomb. Un bon maçon n'entreprend pas son travail sans la pierre de niveau.

Jusqu'ici l'ange de l'Éternel a occupé le prophète du *salut* de Dieu. Maintenant il va lui montrer l'autre côté de la vérité, — ce qui concerne ceux qui n'obéissent pas à la parole de Dieu.

6^{me} VISION. (Chap. V, 1-4.) Voici un rouleau volant, dont la longueur est de vingt coudées, et la largeur de dix coudées, — les dimensions du porche du temple de Salomon. (1 Rois VI, 3.) C'était une exécution du serment, qui sortait sur le dessus de toute la terre pour punir tous ceux qui dérobaient, et ceux qui juraient faussement par le nom de l'Éternel.

7^{me} VISION. (Chap. V, 5-11.) Par cette vision, l'ange de l'Éternel fait comprendre au prophète que la méchanceté du cœur de l'homme n'est pas empêchée ni arrêtée en rien, bien que le jugement de Dieu soit prêt à éclater. Cette méchanceté est cachée, mais on veut l'établir et lui bâtir une maison dans le pays de Sinhar, — là où des hommes d'autrefois essayèrent d'élever la grande tour de Babel, afin de se rendre tout à fait indépendants de Dieu. Lorsque Dieu invite son peuple à lui bâtir une maison, les habitants de la terre ne songent qu'à la maison où sera établie la méchanceté, au pays de Sinhar. Quel contraste entre les deux maisons !

8^{me} VISION. (Chap. VI, 1-8.) Cependant Dieu montre par les deux dernières visions qu'il tient la haute main sur tout. On y trouve de nouveau les chevaux qui tirent des chariots, et sortent d'entre deux mon-

tagnes d'airain, — figure de ce qui est éternellement arrêté selon les conseils de Dieu. L'ange dit que ce sont les quatre vents (ou esprits) des cieux, qui sortent du lieu où ils se tenaient devant le Seigneur de toute la terre. Plus tard, il ajoute : « Voici ceux qui sortent vers le pays de l'Aquilon, ont fait reposer mon esprit dans le pays de l'Aquilon. » C'est de ce côté-là que les prophètes avaient annoncé que le mal devait venir. (Jérémie I, 13, 15 ; Joël II, 2, 3, 20 ; etc.)

Pour le moment, Dieu jugeait bon d'arrêter, de restreindre le progrès du mal, afin de donner du repos de leurs ennemis à son peuple qui s'occupait de la reconstruction du Temple.

9^{me} VISION. (Chap. VI, 9-15.) Puis la parole de l'Éternel fut adressée au prophète, lui disant de faire des couronnes d'or et d'argent, et de couronner Jéhosuah, grand sacrificateur, et ses quatre compagnons.

Jéhosuah est ici un type du Seigneur Jésus, qui est roi et sacrificateur en même temps, « un sacrificateur sur son trône » (comp. Ézéchiel I, 26) ; — et ses compagnons sont les représentants de ceux qui sont associés avec Jésus dans son règne glorieux. Tous ceux qui croient en Lui maintenant, sont faits par Lui « rois et sacrificateurs à son Dieu. » (Apocalypse I, 6.) C'est Lui qui est appelé ici le « Germe, » celui qui doit bâtir la maison de Dieu. (Hébreux III, 3.)

Vous voyez, chers enfants, comme tout dans la Parole de Dieu se rapporte à Jésus. Puissiez-vous aussi être trouvés du nombre de ceux qui sont les compagnons de Jésus.



Une mère chrétienne.

Dans les environs de Philadelphie (Amérique du Nord), vivait une femme pieuse, qui avait eu le bonheur de voir ses nombreux enfants amenés dès leur jeune âge à la connaissance de la vérité, marchant tous dans la crainte du Seigneur comme des mem-

bres vivants de Christ. Quelqu'un, qui en avait entendu parler, exprima le désir de la voir et de s'entretenir quelques moments avec elle, pensant qu'elle avait suivi sans doute quelque méthode particulière dans l'éducation de ses enfants, pour avoir obtenu un si complet et si remarquable succès. Aux questions qu'on lui fit, la pieuse mère répondit humblement qu'elle ne croyait pas avoir été à cet égard plus fidèle que toute autre femme chrétienne. Le monsieur ne s'en tint pas là, et sur ses interrogations répétées, elle lui donna les détails suivants :

« Quand mes enfants étaient tout petits, et que je les prenais sur mes genoux pour les laver, j'élevais mon cœur à Dieu, le suppliant de les *laver* aussi *dans le sang qui purifie de tout péché*. En les habillant le matin, je demandais à mon Père céleste de les revêtir de la robe de *la justice qui est de Dieu par la foi en Christ*. Quand je leur donnais leur nourriture, je demandais à mon Dieu de les nourrir du *véritable pain qui vient du ciel*, et de les désaltérer à la *fontaine de la vie*. En les préparant pour aller au service du dimanche, je suppliais le Seigneur de faire que leurs corps pussent être *le temple du Saint-Esprit*. Plus tard, lorsqu'ils me quittaient, le matin, pour se rendre à l'école, je les accompagnais d'une prière à Dieu pour que leur *sentier* pût être comme celui *des justes*, lequel *est comme une lumière resplendissante, qui va croissant et éclaire jusqu'au plein jour*. Enfin, chaque soir, lorsque je les couchais, la prière secrète de mon cœur était que Dieu les prit sous sa bonne et sainte garde, et qu'il les abritât sous ses *bras éternels*.

J'ai toujours remis leur voie au Seigneur, comme je leur ai aussi appris de bonne heure à la lui remettre eux-mêmes ; et le Seigneur a pris soin d'eux. C'est son œuvre, non la mienne ; et ce qu'il a fait pour moi et pour mes enfants, il a promis de le faire pour tous ceux qui ont à cœur sa gloire et qui s'attendent à Lui. »

—◆◆◆—

L'Enfant obéissant.

(Luc II, 40-52.)

Je vais vous parler aujourd'hui d'un enfant qui ne ressemblait à aucun autre ; — d'un saint enfant ; — d'un enfant qui ne pécha jamais, mais en qui Dieu prit toujours « son bon plaisir » (Luc III, 22), et duquel il est écrit dans la parole de Dieu, que comme il croissait en stature, il croissait aussi « en grâce devant Dieu et devant les hommes. »

Il est aussi écrit de Lui : « Le petit enfant croissait et se fortifiait en esprit, étant rempli de sagesse ; et la grâce de Dieu était sur lui. »

Cet enfant béni dont je vous parle, était véritablement le propre Fils bien-aimé de Dieu.

Il était venu dans ce monde d'une manière toute différente des autres enfants. Il était déjà le propre Fils bien-aimé de Dieu avant de venir dans ce monde ; et, lorsqu'il naquit, il n'avait point de père terrestre, comme les autres enfants ; mais un ange fut envoyé de Dieu, pour annoncer à Marie sa mère qu'elle aurait un fils, en disant : « Ce qui naîtra de toi, saint, sera appelé Fils de Dieu. » (Luc I, 35.)

Vous, ou tout autre enfant né dans ce monde, vous êtes né dans le péché ; vous n'êtes pas saints, mais pécheurs ; vous avez la mort et le péché en vous ; et si ce « saint enfant, » l'enfant Jésus n'était pas né dans ce monde pour en être le Sauveur, vous auriez dû rester dans cet état de péché et de mort pour toujours, et pour toujours sous la puissance du Diable.

Mais Jésus est né pour être Sauveur. Les anges, qui le savaient bien, se réjouirent à sa naissance et s'écrièrent : « Gloire soit à Dieu dans les lieux très-hauts ! paix sur la terre et bonne volonté dans les hommes. »

Combien l'amour de Dieu a été grand, de donner ainsi son Fils pour Sauveur ! Du moment que vous croyez en Lui, Dieu vous donne la vie éternelle. Il vous donne aussi une nouvelle et sainte nature, qui s'attache à Lui et qui aime sa volonté ; — la nature même de Jésus. Il vous donne aussi son Saint-Esprit, afin que vous puissiez suivre son exemple et faire ce qui lui plaît.

Combien a été grand l'amour de Jésus, que de s'humilier lui-même jusqu'à se faire pauvre et chétif, afin que, comme enfant et ensuite comme homme, il pût obéir parfaitement à Dieu et lui plaire en toutes choses, et, de cette manière, être capable de sauver tous ceux qui croiraient en Lui ; accomplissant d'abord pour eux ce qu'ils ne pouvaient pas faire, puis, après cela, mourant pour leurs péchés !

Voyons quelle différence il existait entre Jésus et les autres enfants. — Vous savez, j'en suis sûr, que vous aimez à faire votre propre volonté et ce qui

vous plait à vous-mêmes ; vous aimez à vous plaire à vous-mêmes.

Or Jésus ne faisait jamais sa propre volonté. Il était « rempli de sagesse, » — et la sagesse ne consiste pas à agir ainsi. — Il dit : « Me voici ; je viens, afin de faire, ô Dieu, ta volonté. » (Hébreux X, 8.) — Il attendait de connaître la volonté de son Père avant que d'agir. — Jésus était un enfant obéissant. — Il dit une fois : « Ma viande est que je fasse la volonté de celui qui m'a envoyé. » (Jean IV, 34.) Il aimait son Père et prenait plaisir à lui obéir. — C'est ainsi que Jésus « se fortifiait en esprit ; » et de cette manière il a été vraiment heureux.

N'êtes-vous pas quelquefois mécontents, grognons et malheureux, quand vous ne pouvez pas faire ce que vous voulez ? Jésus n'éprouvait jamais rien de pareil ; et, si vous vous trouvez encore dans ce cas, j'espère que vous ne vous laisserez pas aller à votre mauvaise humeur ; mais vous vous direz à vous-mêmes : « Jésus ne faisait pas ainsi ; » et vous lui demanderez qu'il vous délivre de ce mauvais sentiment. Les anges du ciel sont heureux, parce qu'ils aiment la volonté de Dieu et qu'ils font leurs délices d'obéir à ses commandements et d'accomplir son bon plaisir. Ce qui rendait le Fils de Dieu heureux dans ce triste monde, c'est qu'il gardait les commandements de son Père et qu'il faisait « toujours ce qui lui est agréable. » (Jean VIII, 29.) Si un chrétien veut être heureux, il faut qu'il renonce à sa propre volonté et qu'il se soumette à celle de Dieu. Si je vois un chrétien malheureux, que ce soit un enfant ou

une grande personne, je sais ou qu'il n'est pas soumis à la volonté de Dieu, ou qu'il a commis quelque faute, ou qu'il désire faire sa propre volonté.

Jésus a été très pauvre dans ce monde. — Il n'avait pas les jouissances qui sont accordées à plusieurs d'entre vous, — mais il en était satisfait, parce que c'était la volonté de son Père. — Il était « homme de douleur et sachant ce que c'est que la langueur » (Ésaïe LIII, 3), mais il était décidé à souffrir ici-bas. L'amour de son Père était sa consolation. Il dit : « A cause de ceci le Père m'aime, c'est que je laisse ma vie, afin que je la reprenne. » (Jean X, 17.)

Vos mauvais petits cœurs ne désirent-ils pas souvent des choses que vous n'avez pas ? par exemple : de beaux habits, ou des gourmandises ; peut-être même d'être assez riches pour acheter de jolis joujous ? — Chers enfants, le moyen d'être heureux, c'est de ressembler à Jésus, et de s'occuper de l'amour du Père plus que de toute autre chose.

Quoique naturellement vous ne soyez pas enfants de Dieu, comme Jésus, vous êtes faits enfants de Dieu du moment que vous croyez en Lui. Vous estimerez alors l'amour du Père et vous aimerez sa volonté. C'est ce qu'on appelle être *converti*.

Vous entendez parler quelquefois d'un enfant converti. Cela veut dire, que Dieu a fait comprendre à cet enfant qu'il est un pécheur, et qu'Il lui a donné la foi en Jésus, comme en son Sauveur. Ainsi, il s'est détourné du désir de faire sa propre volonté, parce qu'il a reconnu qu'elle est mauvaise ; — dès lors il cherche à faire la volonté de Dieu, il se tourne vers

Dieu au lieu d'essayer de rester loin de Lui et d'être heureux sans Lui. Un tel enfant a Dieu pour son Père, et il l'aime comme un Père, au lieu de le craindre comme un juge redoutable dont il serait ennemi.

Nous voyons que Jésus grandissait en sagesse autant qu'il avançait en âge. A douze ans, nous ne le voyons pas jouer ou s'amuser comme les autres enfants ; mais nous le trouvons dans le temple au milieu des docteurs, les écoutant et leur faisant des questions.

Le temple de Jérusalem était autrefois le lieu où Dieu était adoré ; ce temple n'existe plus à présent, à cause de l'infidélité du peuple ; mais Jésus, quand il était ici-bas, était lui-même ce temple. (Jean II, 19, 20, 21.) Maintenant, un enfant, qui est né de Dieu, qui croit en Jésus, devient aussi un temple de Dieu et un temple du Saint-Esprit (1 Cor. III, 16 ; VI, 19) ; alors il aime à vivre en communion avec Jésus, à écouter et lire sa Parole.

Jésus était un sage enfant ; mais sa sagesse n'était pas la sagesse de ce monde, ni celle qui pouvait le distinguer selon le monde ; sa sagesse n'avait pour objet que les choses de Dieu. — Il aimait à s'occuper de Dieu. — Sa sagesse était selon Dieu.

Bien des enfants pauvres ne peuvent avoir ce qu'on appelle une bonne éducation ; mais tous peuvent avoir la même sagesse par Jésus. — « La crainte de l'Éternel est le commencement de la sagesse. » (Prov. IX, 10.) — Le Seigneur dit dans les Psaumes : « J'ai surpassé en prudence tous ceux qui m'avaient enseigné, parce que les témoignages sont mon entretien. Je suis devenu plus intelligent que les anciens,

parce que j'ai observé tes commandements. » (Ps. CXIX, 99-100.) Jésus pouvait dire à ceux qui s'étonnaient de son intelligence et de ses réponses : « J'ai appris tout cela en faisant la volonté de mon Père. »

Même pendant son enfance, Jésus voulait être occupé aux affaires de son Père.

Dieu a une affaire pour chacun de ses enfants, et les autres hommes ne peuvent s'en mêler. La mère de Jésus ne connaissait pas alors la volonté de Dieu, et elle n'aimait pas que son Fils restât loin d'elle dans le temple. Jésus répondit : « Ne savez-vous pas que je dois être occupé aux affaires de mon Père ? » Je suis venu pour obéir à Dieu et pour faire sa volonté.

Alors il descendit à Nazareth pour être soumis à ses parents. Il savait que c'était la volonté de Dieu. — Dans le temple, il faisait la volonté de son Père ; dans la maison de ses parents terrestres il l'accomplissait aussi.

Dieu n'aime pas à voir des enfants indisciplinés et désobéissants à leurs parents.

Il est écrit : « Enfants, obéissez à vos pères et à vos mères, dans [ce qui est selon] le Seigneur. » (Éph. VI, 1.) Vous qui êtes assez heureux pour avoir des parents pieux, obéissez-leur avec gaieté de cœur et reconnaissance, et faites selon le Seigneur, tout ce que vous pouvez pour leur plaire ; c'est être agréable au Seigneur que de leur obéir.

Si quelques-uns d'entre vous ont des parents qui n'aient pas la crainte de Dieu, souvenez-vous d'être comme Jésus, occupés aux affaires de votre Père céleste. Toutes les fois que vous êtes obligés de faire

quelque chose de contraire à leurs désirs, ayez soin de ne pas chercher votre propre volonté ; mais obéissez à la leur toutes les fois que vous le pouvez, et cela plaira au Seigneur.

Si vous considérez ce que le saint enfant Jésus a été réellement, vous serez humiliés en voyant combien peu vous lui ressemblez. Mais souvenez-vous qu'il intercède auprès de Dieu pour tous les petits enfants qui croient en Lui. Priez-le de vous donner plus de grâce, afin que, pendant qu'il se tient devant Dieu pour vous et que Dieu vous voit sans péché EN LUI, vous puissiez marcher sur la terre comme Lui, et montrer à tous que les enfants, qui aiment le Seigneur Jésus, ne sont pas comme les enfants de ce monde. — Souvenez-vous par-dessus tout que Jésus « est venu pour faire non sa propre volonté, mais la volonté de son Père. »

Dieu Créateur, Bienfaiteur et Sauveur.

Je chanterai ta céleste puissance,
O roi des cieux, mon Dieu, mon Créateur !
Ta gloire éclate avec magnificence
Dans l'univers rempli de ta grandeur.

Que tout est beau, tout est grand et sublime,
Autour de nous, dans l'œuvre de tes mains !
Le soleil brille, et sa chaleur anime
L'humble brin d'herbe et les faibles humains.

Je chanterai ta sagesse infinie
Qui dirigea les astres radieux,
Mit dans leur cours une telle harmonie,
Et disposa l'immensité des cieux.



Je chanterai ta honté si touchante
Qui sait pourvoir à mes moindres besoins ;
Le vermisseau qui dans l'ombre serpente,
L'oiseau qui vole, est l'objet de tes soins.

Ta main me garde et protège ma vie,
Ton œil me suit et ne peut se lasser.
De tes bienfaits que pas un je n'oublie :
Dans mon esprit j'aime à les repasser.

Mais, avant tout, je chanterai ta grâce,
O Dieu Sauveur ! qui m'as donné Jésus.
Tu me redis, tournant sur moi la face,
Réjouis-toi ; tes péchés ne sont plus !

Merci, mon Dieu ! pour le don ineffable
De ton Saint Fils, venu du haut des cieux
Me révéler ton amour insondable :
Oh ! de tes dons c'est le plus glorieux !



La Bible dans la muraille.

V.

Giovanni et son curé.

L'été de 1862 fut sec et beau; les nouvelles constructions s'élevèrent rapidement; aussi Giovanni commença à entrevoir le jour où il pourrait reprendre le chemin de son pays, et apporter aux siens la précieuse somme qu'à force de travail et d'économie, il était parvenu à amasser.

Novembre arriva enfin avec ses jours courts et ses longues nuits, et tous les ouvriers italiens se préparèrent au départ. Notre ami Giovanni, qui pouvait à peine attendre le moment où il reverrait sa chère femme et ses chers enfants, partit dès les premiers jours du mois.

Le passage des montagnes ne fut pas sans danger, la saison des tourmentes de neige ayant déjà commencé; mais ce voyage pénible rendit sa joie de se retrouver chez lui encore plus grande. Il n'avait pas négligé de garnir son sac de quelques petits présents pour ses enfants; même une paire de boucles d'oreilles en similor (que les Italiennes apprécient beaucoup) était destinée à sa fille aînée qu'il affectionnait tendrement.

La joie de cette douce réunion fut cependant bien troublée: un grave accident avait atteint la femme de Giovanni durant l'automne. Elle avait fait une chute dans la montagne, étant chargée d'un lourd sac de châtaignes qu'elle allait vendre à la ville; elle se cassa le bras en tombant dans un sentier rapide, et comme il n'y avait pas de chirurgien dans le village, le bras ne put être remis en temps convenable et la pauvre femme demeura estropiée pour la vie. Ce bras, au lieu de lui être en secours, était devenu pour elle une difficulté de tous les instants par suite de l'impossibilité où elle était de le mouvoir.

Ce fut un bien rude choc pour Giovanni. Le Seigneur avait heureusement fait prospérer son travail, et l'argent rapporté put suffire à leurs besoins pendant l'hiver. Il put acheter une chèvre, et la récolte

des châtaignes ayant été abondante, ils ne manquèrent en rien du nécessaire. Pendant les longues soirées, le père eut beaucoup de choses à raconter aux enfants : l'incendie de Glaris, la manière parfois miraculeuse dont quelques-uns des ouvriers furent préservés de la mort, les coutumes diverses du pays, son voyage dans les montagnes, les difficultés et les dangers à surmonter ; mais au milieu de ces récits, l'histoire la plus intéressante, celle à laquelle on revenait toujours était la trouvaille de la Bible. Il ne se lassait pas d'en parler, et tous les gens du voisinage venaient chez lui, pour entendre de leurs propres oreilles le récit de cet événement remarquable, pour voir de leurs propres yeux ce livre extraordinaire. Il était naturel qu'ils désirassent en entendre lire quelque chose, et Giovanni était heureux de pouvoir les satisfaire à cet égard.

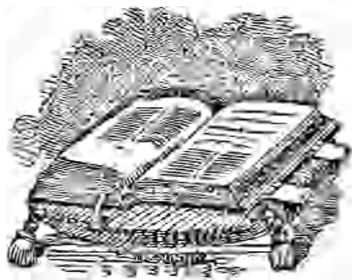
Ce peuple simple trouva bientôt que ce qu'il lisait était plus attachant, plus instructif et plus aisé à comprendre que leur messe en latin et les ennuyeux sermons de leur curé. Il n'est donc pas étonnant que presque chaque soir, la chétive maison de Giovanni devint le lieu de réunion de beaucoup d'âmes ayant soif du salut.

Un visiteur que Giovanni attendait depuis longtemps, heurte un jour à sa porte : c'était le curé. Il demande sans préambule à voir cette Bible dont chacun parle dans le village.

— La voici, Monsieur le curé ; je vous la montre bien volontiers, dit Giovanni, mais à la condition que vous ne me la prenez pas ; car c'est Dieu qui me l'a donnée.

— Imbécile, s'écrie le curé, vous ne savez pas tout le mal que ce livre fait, lorsqu'il tombe entre les mains de gens aussi ignorants que vous.

Cette fois-ci, Giovanni fut inébranlable. Il savait que la liberté de conscience existait en Italie, et que les prêtres n'y ont plus le pouvoir de forcer le peuple à observer les rites, ni à croire les dogmes de l'Église romaine. En vain, le curé le menaçait-il de l'excommunication, puis, à la terreur de sa femme et de ses enfants, de la damnation éternelle : Giovanni savait à présent ce que Dieu lui avait donné dans ce précieux volume ; il refusa absolument de s'en départir, et le curé dut se retirer sans l'avoir obtenu.



VI.

Colportage de la Bible.

Dès l'aurore de la liberté religieuse en Italie, les sociétés bibliques anglaises, françaises et suisses, ainsi que des amis chrétiens ont répandu la semence

de la Parole de Dieu dans cette contrée. Un colporteur des livres saints entendit parler du zèle de Giovanni et de son amour pour cette Parole divine, ainsi que de la fermeté que celui-ci avait montrée vis-à-vis de son curé ; il vint lui proposer de colporter la Bible pendant quelques semaines dans la Lombardie. Il ne faut pas oublier que notre maçon n'avait pas quitté l'Église papiste ; et, tout en étant très assidu à lire sa Bible, il n'en allait pas moins régulièrement à la messe et suivait encore les cérémonies romaines. Il se passe souvent un certain temps avant que ceux qui ont été dès l'enfance imbu des pratiques et des erreurs de cette secte, puissent s'en dégager et parviennent à une connaissance claire des vérités de l'Évangile, surtout s'ils n'ont pas eu l'occasion de communiquer avec des chrétiens. Néanmoins, Giovanni fut très heureux de cette proposition, et malgré les craintes de sa femme, de ses enfants, et les menaces du curé, il partit avec un ballot de Bibles et de Nouveaux Testaments sur son dos.

Giovanni fit l'expérience que la vie du colporteur est difficile et fatigante. Dans le commencement, il vendit promptement ses Bibles. On le recevait volontiers dès qu'il se présentait, surtout dans les villes où il étalait ordinairement ses livres sur la place du marché et offrait en vente cette marchandise nouvelle ; puis, lorsqu'il parlait du contenu de ses livres, de leur valeur réelle, la simplicité naïve de ses paroles attirait des auditeurs qui se pressaient autour de lui pour l'écouter.

Ce succès l'encouragea si bien, qu'il prit la résolu-

tion, toutefois assez hasardée, de colporter sa balle de Bibles à Lugano, pour essayer d'en placer là, quoiqu'il sût que la liberté du colportage n'existait pas dans le canton du Tessin sur le même pied qu'en Italie. Il avait dans cet endroit bon nombre de relations avec lesquelles il avait souvent travaillé de son état ; il se décida à tenter l'aventure, et arriva justement un jour de foire à Lugano. Le banc où il étala ses livres fut bientôt environné de spectateurs curieux, mais il ne tarda pas à s'apercevoir que ces gens avaient des intentions plutôt hostiles que bienveillantes à son égard.

Giovanni se mit à engager ses auditeurs à se pourvoir de la Parole de Dieu, appelant leur attention tant sur la modicité du prix que sur la belle reliure de ses volumes, et principalement sur leur précieux contenu. Tout d'un coup, un jeune homme s'élança du milieu de la foule et dit d'une voix haute :

— Si j'avais besoin d'une Bible, je saurais où m'en procurer une qui ne me coûterait rien ; et ce serait à Glaris, où il y a cinq ou six ans, j'en ai muré une dans la maçonnerie d'une maison ; et je suis bien sûr que, malgré l'incendie, le diable n'aura pas pu l'en faire sortir.

A ces mots, Giovanni regarda le jeune homme en face, d'un air extrêmement surpris, et ce ne fut pas sans émotion qu'il lui dit, après un court instant de silence : — Oui, vraiment, en dépit du feu, il a été pris soin de cette Bible ; elle a été préservée comme par miracle. Il raconta alors comment Dieu, et non le diable, avait permis que ce livre tombât entre ses

mains, puis de quelle bénédiction ce précieux volume avait été pour lui, et ensuite pour d'autres.

Maintenant c'était au tour du jeune homme d'être étonné. — Quoi, s'écria Antonio (car c'était lui), vous prétendez avoir trouvé cette Bible que j'ai murée dans un arc-boutant à Glaris. Montrez ce livre. Je le reconnaitrai entre mille aux coups de marteau que j'ai donnés sur la couverture.

Giovanni tira sa Bible de sa poche et la tendit à Antonio, qui ne fut pas peu surpris, mais évidemment désappointé lorsqu'il reconnut sa Bible encore entière et parfaitement intacte, après avoir cru la mettre hors de la portée de toute tentative humaine pour la retrouver.

— Du reste, ajouta Giovanni, chacun de ceux qui ont travaillé avec moi l'été dernier à Glaris, pourra aussi vous le dire. Venez, jeune homme, achetez une Bible, non pour la murer, mais pour la lire et apprendre d'elle comment on devient un chrétien.

— Allez vous promener avec vos Bibles, s'écrie Antonio, en qui la haine pour ce saint Livre avait repris une nouvelle force ; nous ne voulons rien avoir à faire avec toutes ces bêtises ; et je voudrais bien savoir qui vous a donné la permission de venir colporter ici ? Cela dit, il jette la Bible à terre, excite ses camarades contre le pauvre colporteur, et tous ensemble, ils se mettent contre lui, renversent la table avec tout ce qui était dessus, avant que notre homme eût pu se douter de rien ; et quant à lui-même, on l'injurie, on l'accable de coups jusqu'à ce qu'il soit, lui et ses Bibles, hors de la ville. Tout affligé,

notre pauvre ami se hâta de retourner chez lui; il éprouvait le besoin de se remettre tant de ses fatigues que des mauvais traitements qu'il venait d'endurer pour le nom de Jésus.

Le printemps de 1863 était là: Giovanni reprit sa truelle et son marteau, fit ses adieux à sa famille, et rentra encore une fois en Suisse pour y chercher de l'ouvrage durant la saison.

Zacharie.

III.

Les jours de jeûne.

CHAP. VII-VIII.

La seconde partie du livre de Zacharie renferme trois prophéties principales: — 1^o Ce qui se rapporte aux jeûnes (ch. VII-VIII); — 2^o la charge contre le pays de Hadrach (ch. IX-XI); — 3^o la charge touchant Israël (ch. XII-XIV).

Comme nous l'avons déjà observé, il n'y a qu'une date indiquée dans tous ces chapitres. Elle se trouve dans le premier verset du chapitre VII: « la quatrième année du roi Darius, le quatrième jour du neuvième mois. » Le temple de l'Éternel, à Jérusalem, était alors à moitié achevé, car nous lisons (Esdras VI, 15) qu'il fut fini dans la sixième année du roi.

C'était un temps de grande activité à Jérusalem, un moment où le cœur du peuple juif devait être

préoccupé de bien des choses qui se rapportaient à la maison de Dieu. Les Juifs s'attendaient à ce que les diverses ordonnances de leur culte fussent rétablies ; mais Dieu prévoyait un grand danger qui les menaçait. Ce danger, c'était d'attacher trop d'importance à la *forme* du culte, aux dépens de l'état véritable de leur cœur devant Dieu. C'est pourquoi Il leur adressa, par le moyen du prophète Zacharie, des paroles qui étaient propres à sonder leur cœur et à atteindre leur conscience. Dieu voulait, en effet, bénir le peuple, mais pour cela, Il exigeait que le peuple fût exercé à marcher dans ses voies.

Que Dieu vous rende attentifs à cela, chers enfants ! Nous savons beaucoup mieux régler nos circonstances que notre cœur. Nous faisons très volontiers attention à ce qui est extérieur — à ce que les hommes peuvent voir ; et nous oublions que Dieu tient compte de toutes les imaginations des pensées de notre cœur. La seule pensée que Dieu nous voit serait souvent suffisante pour nous arrêter, lorsque nous sommes dans un mauvais chemin ; car nous savons que Dieu connaît toutes choses. Ce serait aussi un fort grand encouragement, lorsque nous avons la conscience d'être sur la bonne voie. Ce que Dieu estimait être nécessaire pour son peuple, est aussi nécessaire pour vous. Puissiez-vous, chers jeunes lecteurs, avoir sans cesse présente à votre esprit la pensée que Dieu vous voit.

La question que l'on adressa aux sacrificateurs et aux prophètes dans la maison de l'Éternel, touchant le jeûne du cinquième mois, ne manquait pas d'im-

portance. Le cinquième mois rappelait une triste époque pour les Juifs : c'était dans ce mois que le temple de Salomon avait été brûlé, et qu'une grande partie du peuple avait été emmenée en captivité. (2 Rois XXV, 8; Jérémie I, 3; LII, 12-13.) Quand donc le nouveau temple était en voie d'achèvement, il arriva que le peuple désira savoir s'ils devaient continuer à pleurer au sujet de l'ancien temple, ainsi qu'ils l'avaient fait pendant la captivité. (Zach. VII, 3.)

L'Éternel fit quatre réponses successives à cette question. En premier lieu (ch. VII, 4-7) il rappelle ce qu'il avait déjà dit par le moyen des prophètes précédents (Ésaïe LVIII, 3-6; Jérém. XIV, 12; Joël II, 13, etc.); il leur demande, par le prophète Zacharie, s'ils avaient vraiment jeûné pour Dieu, ou bien seulement pour eux-mêmes? — En second lieu (vers. 8-14) l'Éternel rappelle à leur souvenir que leurs pères n'avaient pas écouté sa parole, lorsqu'il leur avait dit qu'il ne voulait pas un jeûne formaliste, mais de la droiture de cœur et de l'intégrité dans leurs voies; et que c'était à cause de leurs infidélités qu'il avait dû les disperser dans tous les pays. — En troisième lieu (ch. VIII, 1-7) l'Éternel des armées parle de tout le bien qu'il voulait faire à son peuple, afin d'encourager leur cœur à se confier en Lui et à marcher avec intégrité devant sa face. Il les avait dispersés; mais son dessein était de les rassembler, afin d'être leur Dieu en vérité et en justice; par conséquent ils devaient parler et agir en vérité, chacun avec son prochain. — En dernier lieu (vers. 18-23) l'Éternel des armées prédit le bonheur qu'il préparait pour son

peuple : tous leurs jours de jeûne et de deuil seraient changés en jours de fête, et par le moyen du peuple d'Israël plusieurs nations rechercheraient l'Éternel.

Il y a quatre époques de jeûne, signalées au verset 19, dont trois se rapportent évidemment aux tristes événements de l'invasion babylonienne, sous la conduite du roi Nébucadnetsar. Dans le dixième mois de la neuvième année du roi Sédécias, Nébucadnetsar s'approcha de la ville pour l'assiéger (Jérém. LII, 4; Ézéch. XXIV, 1-2); deux ans plus tard, au quatrième mois, la brèche fut pratiquée dans la muraille, et les Caldéens entrèrent; puis, au cinquième mois, le temple fut brûlé et toutes les murailles de la ville démolies. Le jeûne du septième mois est probablement celui du grand jour des expiations ordonné selon la loi de Moïse. (Lévit. XVI.)

Vous vous rappelez, sans doute, chers amis, un passage du Nouveau Testament qui parle de la discipline; et qui montre que lorsqu'on aime Dieu, les épreuves que nous sommes appelés à traverser, même les plus grandes, travaillent ensemble pour notre bien. C'est dans l'épître aux Hébreux, ch. XII, 5-11 : « Mon fils, ne méprise pas la discipline du Seigneur, et ne perds pas courage quand tu es repris par lui : car celui que le Seigneur aime, il le discipline, et il fouette tout fils qu'il agrée.... Or aucune discipline pour le présent ne semble être un sujet de joie, mais de tristesse; mais plus tard, elle rend le fruit paisible de la justice à ceux qui sont exercés par elle. » Que Dieu vous accorde, chers enfants, d'écouter la

voix de Dieu, afin que vos pleurs produisent la repentance dont on n'a pas de regret, et que vous éprouviez pour vous-même quelle est la miséricorde du Seigneur; car « il n'y a qu'un moment en sa colère, mais il y a toute une vie en sa faveur; la lamentation loge-t-elle le soir chez nous? le chant de triomphe y est le matin. » (Ps. XXX, 5.)



Heureux enfant!

Le petit Henri, dont je vais vous raconter l'histoire, était un enfant de dix ans, d'une intelligence peu commune, mais violent et irritable. Une maladie du cœur, dont il souffrait depuis sa première enfance, aggravait encore chez lui ces dispositions fâcheuses. Je me souviens qu'entrant une fois (c'était au commencement de sa dernière maladie), dans la cuisine qui précédait la chambre à coucher du petit malade, je fus surpris des cris furieux qui parvenaient à mes oreilles à travers la porte close. Quel tapage! Cette petite voix empruntait à la colère des sons glapissants; ils m'auraient fait rire si je n'avais songé à la pauvre mère qui, les larmes aux yeux, debout dans un coin de la cuisine, semblait attendre la fin de cette scène. Elle m'apprit que l'enfant était sujet à ces accès de colère quand on refusait de satisfaire ses caprices. J'ouvris un peu vivement la porte. Henri, couché dans son lit, cessa de crier dès qu'il m'aperçut.

— Pourquoi ces cris, lui dis-je, et pourquoi tourmenter ainsi ta mère ?

L'enfant ne répondit pas.

— Aimes-tu ta mère ? Ce que je viens d'entendre est-il d'un enfant qui aime sa mère ?

Même silence.

— Sais-tu que ta mère pleure pendant que tu cries ? Mais encore : sais-tu ce que Dieu pense d'un enfant qui se révolte contre sa mère ?

L'enfant restait muet, mais je vis à un certain mouvement des paupières qu'il avait envie de pleurer. — Je vois bien, lui dis-je, que tu vas lui demander pardon. Cette bonne mère, qui te soigne jour et nuit, as-tu jamais pensé combien elle t'aime ? Évidemment le petit malade sentait bien qu'il lui fallait parler, mais la fierté paralysait sa langue, et je dus me retirer sans avoir rien obtenu de lui.

Bien des jours se passèrent pendant lesquels je venais le voir souvent, et chaque fois je demandais à sa mère, lui m'entendant : — Henri, sans doute, a reconnu sa faute ? — Il ne m'a rien dit, était la triste, l'invariable réponse.

Cependant la maladie faisait des progrès rapides. Un jour vint où je fis signe à la mère que tout espoir de rétablissement était perdu. L'enfant surprit ce geste. Jusqu'alors, il avait manifesté à plusieurs reprises l'espoir de guérir, cherchant à se faire illusion sur la gravité de son mal. Dès ce moment les yeux de l'enfant s'ouvrirent sur lui-même, et, comme pour tant d'autres lors de leur conversion, ce fut pour lui pendant deux jours comme un accroissement de té-

nèbres. A peine ouvrait-il la bouche; il demandait à être seul. Pauvre enfant!... ah! plutôt, cher enfant; cher à Dieu qui l'aimait, qui pendant ces jours d'angoisse se tenait près de lui, appliquant par son Saint-Esprit la Parole à son âme, le jugeant dans sa conscience, mais pour lui faire connaître un Sauveur, pour l'amener au bonheur suprême en Jésus!

Le troisième jour, j'entrai de bon matin dans sa chambre. Quel changement s'était opéré! Le cher petit malade était assis dans son lit, soutenu par des coussins, respirant avec beaucoup de peine; mais sa figure était illuminée comme d'un rayon céleste. Il me tendit sa petite main amaigrie. — Je vous remercie d'être venu, me dit-il, j'ai tant de choses à vous dire. Et les paroles entrecoupées, pressées, débordaient de sa bouche: — Voyez-vous, jusqu'ici j'avais quelque chose là (il montrait son cœur), un poids qui m'empêchait de parler. Maintenant je puis parler; le Seigneur a ouvert ma bouche. Le Seigneur m'a tout pardonné; il a lavé dans son sang tous mes péchés. Je sais que je suis une brebis du bon Berger; Il m'a pris dans ses bras. Je me réjouis d'aller vers Lui, d'être avec Lui. Je serai revêtu d'une robe blanche qui ne se tachera plus, et je louerai l'Agneau qui est assis sur le trône et qui a donné son sang. Je voulais vous dire encore.... J'ai pu parler à mes parents, je leur ai tout dit, j'ai pu leur demander pardon. Ils ont été si bons pour moi; tout le monde a été si bon pour moi. Oh! combien je me réjouis d'être avec le Seigneur; je n'ai point de regrets, mes parents le connaissent et je vais les attendre près de Lui, et bientôt nous y serons tous ensemble.

Ici un nuage de tristesse passa sur ses traits. — Et cependant j'ai un regret, ajouta-t-il. Ma sœur et un de mes frères ne Le connaissent pas. Je leur ai déjà parlé en les suppliant de donner leurs cœurs au Seigneur ; j'ai encore un peu de temps, je leur parlerai encore. Peut-être, quand je ne serai plus là, ils se rappelleront ce que je leur ai dit. Cela les touchera. Je sens qu'il faut que je rende témoignage à tous ceux qui viennent ici. J'ai dit à Madame C... que je m'en allais très heureux et qu'elle ne devait pas tarder de se donner au Seigneur, et que je Le priais pour toute sa famille. Combien j'aimerais retrouver dans le ciel tous ceux que j'ai connus.... Je voulais vous remercier encore de tout ce que vous avez fait pour moi....

Tous les cœurs étaient touchés. Je sortis pleurant, mais pleurant de joie et rendant grâces.

Cette journée fut employée par l'enfant à exhorter ceux qui venaient le voir. On était étonné de lui entendre citer aux inconvertis des passages comme ceux-ci : « Jésus est le chemin, la vérité et la vie. » « Celui qui croit en moi a la vie éternelle. » Il disait aussi : — Le Seigneur, après avoir ôté la tache noire du péché, m'a ouvert la bouche et *il faut* que je parle de Lui pendant que j'en ai la force. Il a dit : « Celui qui me confessera devant les hommes, je le confesserai devant mon Père. »

Dans l'après-midi, un frère qui tenait souvent l'école du Dimanche à laquelle Henri assistait, vint lui rendre visite. Il lui recommanda de dire de sa part à ses petits amis combien il était heureux d'aller

vers Jésus. — Exhortez-les, ajouta-t-il, à Lui donner leurs cœurs, s'ils veulent me rejoindre dans le ciel.

Quelques instants après, à l'arrivée inopinée d'un frère qu'il aimait particulièrement : — Je pensais à vous aujourd'hui, dit-il à ce dernier. J'espérais que le Seigneur vous enverrait vers moi. Je m'en vais vers Jésus. Je désire que ce soit vous qui parliez le jour de mon enterrement.

La nuit fut assez calme. Le cher enfant avait espéré que cette nuit-là il serait auprès du Seigneur; mais, les heures s'écoulant, il dit à ses parents : — Le Seigneur m'accorde de passer encore cette nuit avec vous.

Sur le matin, il invita son père et sa mère à s'approcher de lui. Il leur recommanda de prier pour son frère et pour sa sœur, et de leur rappeler les choses qu'il leur avait dites, puis il pria lui-même pour eux et pour des parents éloignés. Ensuite, levant les yeux au ciel, il dit : — Tu me tends les bras, Seigneur Jésus, et je t'ouvre largement les miens. Je suis ton agneau. Prends-moi aujourd'hui auprès de toi !

Sa dernière demande fut un cantique. Les assistants chantèrent le cantique suivant, auquel il joignit sa faible voix :

Déjà pour nous a lui l'aurore
D'une félicité sans fin ;
Seigneur ! quelques instants encore
Et nous serons tous dans ton sein.

Si le temps fuit et nous entraîne,
C'est vers le Chef de notre foi ;
Bientôt aura cessé la peine,
Et le repos est près de Toi.

Peu d'instants après il était dans le sein de Jésus.



Lettre d'un grand-père à sa petite-fille.

« Où peux-tu apprendre ce que Dieu est ? »

....De cette création encore si belle, il ne restera rien. La mort balayera tout, sauf le jugement et le lac de feu et de soufre. Un regard sur Jésus, au contraire, et l'on est tout illuminé à jamais. Cela est plus beau, plus saint que les montagnes et le fond du lac à Montreux. Tout pâlit, tout s'anéantit, comparé aux places que Jésus nous a préparées auprès de Lui dans les lieux célestes. — Méprisé-je les œuvres de Dieu dans la nature ? Non, certes ; puisque ses perfections s'y voient comme à l'œil et qu'il y agit continuellement, même envers l'homme, pour lui faire du bien, infiniment plus que pour châtier et punir.

Cependant, lorsque Dieu, dans sa grâce souveraine, nous a ouvert les yeux de l'âme, alors nous voyons que le péché a tout gâté en nous, pour nous et autour de nous. Les serrures et les verroux le disent

déjà ; les ronces, les épines, les animaux nuisibles aussi ; les maladies, les guerres, les révolutions, les tribunaux, les exécutions encore bien plus.

Ces belles vues, cette belle nature dont aucune contrée n'est déshéritée, que publient-elles ? Un *Dieu puissant et sage* — mais, pour des pécheurs tels que les hommes, un *Dieu juste et saint*, et pas un seul mot de grâce. Ainsi, elles nous condamnent, et n'ôtent ni le péché, ni ses conséquences.

Combien de tristesses, de soucis, d'angoisses, de regrets, de passions ; quel esclavage du péché et de la peur de la mort, dans les habitations de ces contrées privilégiées, et partout ailleurs, mais peut-être surtout là !

Ce n'est que lorsque notre conscience réveillée revendique tous les droits de Dieu, qu'elle nous juge et nous condamne à mort ; ce n'est que lorsque, le cœur brisé, nous confessons nos péchés, en justifiant Dieu avec le péager, que Dieu, à son tour, nous justifie en Jésus-Christ.

Alors, par l'habitation du Saint-Esprit en nous, tout rentre dans l'ordre avec la paix. *Le monde est à nous, mais nous ne sommes plus du monde.* (1 Cor. III, 22.) Alors, les belles scènes de la nature deviennent pour nous comme un miroir qui reflète la puissance, la sagesse, la bonté, la toute-présence de notre Père céleste, afin de nous ramener immédiatement à Lui, par Christ, par Sa Parole.

La Bible entière est une œuvre de Dieu bien autrement grande et parfaite, bien autrement utile à notre âme que le monde entier. Elle nous révèle tout ce

que Dieu est, non-seulement comme Créateur et Conservateur saint et juste, mais surtout ce que Dieu est en grâce, en amour, en patience, en miséricorde; enfin comme Rédempteur par le moyen et par le don de son Fils unique et bien-aimé, pour sauver et pour glorifier de pauvres créatures révoltées contre Lui et, par conséquent, perdues.

C'est là un domaine, une nouvelle création, où les scènes de la nature ne nous mèneront jamais, pas plus qu'elles ne peuvent servir à un homme à l'article de la mort, pour le sauver. Elles lui seraient bien plutôt une occasion de regrets, de doute et de désespoir. Mais toute la Bible est la parole du Dieu de l'espérance, de la patience et de toute consolation. (Rom. XV, 4, 5, 13.)....

M. Fz.



Fragment.

CHRIST, ayant fait par Lui-même la purification des péchés, s'est assis à la droite de la majesté dans les hauts lieux. Il n'y a point de crainte pour celui qui voit Christ dans la gloire d'en haut; parce que chaque rayon de cette gloire lui dit : *Plus de condamnation.* — C'est parce que le péché est ôté que Christ est là-haut.

Je vais entrer au Port.

« Car, maintenant, le salut est plus près
de nous que lorsque nous avons cru. »

(Rom. XIII, 11.)

Ma vie est un esquif sur un fleuve rapide ;
Ballotté par les flots, il remonte le cours.
L'aviron à la main, tiens bon, sois intrépide,
Rame, rame toujours !

Rame ! De tous côtés les barques de ce monde
Descendent le courant ; mais toi, marche au rebours.
Lutte, malgré la nuit de plus en plus profonde :
Lutte, lutte toujours !

Un Pilote puissant dirige ma gondole,
Il connaît mieux que moi les eaux que je parcours ;
Il me conduit, me dit de Sa voix qui console :
Monte, monte toujours !

Bien des esquifs, hélas ! descendent cette pente
Qui mène vers le lieu d'où jamais l'on ne sort ;
Funeste est le repos qu'on goûte à la descente :
Il a pour fin la mort.

Déjà pour nous, chrétiens, l'orient se colore,
L'étoile du matin va briller à nos yeux.
Monte ! Bientôt la nuit fera place à l'aurore
D'un matin radieux.

Adieu, sombres écueils, flots courroucés, orage :
De mon pays, enfin, je vais toucher le bord,
Le Pilote divin m'en montre le rivage,
Je vais entrer au Port !

E. R. G.



Un sérieux avertissement.

Je désire vous faire part, mes chers enfants, de quelques paroles prononcées par un cher serviteur de Dieu dans un des villages du département du Doubs. C'était à l'occasion des inondations du Midi de la France, lesquelles ont fait l'été dernier d'immenses ravages dans les contrées que traverse une rivière appelée la Garonne. Ces terribles événements faisaient le sujet de toutes les conversations ; et notre ami, qui avait entre les mains un journal contenant le récit des faits qui venaient de se passer, se mit à en lire, à haute voix, devant la maison, les principaux détails à plusieurs personnes avides de renseignements. Pendant qu'il lisait, le nombre des auditeurs allait en augmentant, attirés qu'ils étaient par la curiosité d'abord, puis par l'intérêt qu'éveillait chez chacun la description de tant d'infortunes ; parmi

eux se trouvaient beaucoup de personnes inconverties. Dès qu'il eut achevé sa lecture, notre ami, profitant de l'occasion (Éphés. V, 16), annonça Jésus à la foule assemblée, tout émue par ce qu'elle venait d'entendre. Il leur parla à peu près en ces termes :

« Je ne pense pas que les personnes qui viennent d'être surprises par cette terrible catastrophe, fussent plus coupables qu'aucun des habitants de notre village. On s'occupait des mêmes choses qu'ici : des biens de ce monde et de ses plaisirs ; preuve en soit cette mère et sa fille, surprises par les eaux en voulant sauver leurs poules ; puis ces deux jeunes gens mariés depuis la veille, qu'on a trouvés morts se tenant serrés dans les bras l'un de l'autre. Dans le chapitre XIII de l'évangile de Luc, on voit que quelques personnes racontèrent à Jésus ce qui s'était passé touchant les Galiléens, dont Pilate avait mêlé le sang avec leurs sacrifices. Jésus répondant, dit à ceux qui lui racontaient cela : « Croyez-vous que ces Galiléens fussent plus pécheurs que tous les Galiléens, parce qu'ils ont souffert de telles choses ? Non, vous dis-je ; mais si vous ne vous repentez, vous périrez tous de la même manière. Ou croyez-vous que ces dix-huit, sur qui la tour dans Siloé tomba, et qu'elle tua, fussent plus coupables que tous les hommes qui habitent Jérusalem ? Non, vous dis-je ; mais si vous ne vous repentez, vous périrez tous pareillement. » Non, mes amis, les habitants des bords de la Garonne n'étaient pas plus coupables que ceux de notre village, et la réponse de Jésus s'adresse à tous ceux d'entre vous qui ne vous êtes pas encore repentis.

Quel solennel avertissement, pour chacun de nous, que celui que nous donne cette épouvantable catastrophe. Elle nous fait comprendre en quelque mesure ce que dut être le déluge, aux jours de Noé. Les détails déchirants que nous venons de lire nous donnent une idée, quoique faible, de ce que fut ce terrible jugement de Dieu ; alors que non-seulement plusieurs milliers de gens moururent, mais que tout ce qui avait vie, sur la terre, expira, excepté Noé et sa femme, ses fils et leurs femmes, en tout huit personnes. Dans le jour du Seigneur, qui vient comme un larron dans la nuit, ce sera la même chose qu'avant le déluge ; la même chose qu'avant la destruction de Sodome. (Voir Luc XVII.) Avant l'exécution de ces jugements de Dieu, on faisait ce qu'on fait en ce moment dans notre village. La veille de leur fin, les hommes des bords de la Garonne faisaient tout ce qu'on fait ici aujourd'hui. Les avertissements que Jésus, dans ce chapitre XVII^e, donnait aux personnes qui l'entouraient, s'adressent donc à nous qui sommes ici, et à tous les hommes en tout lieu.

Dans son grand amour, Dieu a envoyé son Fils au monde, non pour condamner le monde, mais afin que le monde soit sauvé par lui. (Jean III, 14-21.) Tous ceux qui croient en Jésus, ont la vie éternelle (1 Jean V, 13) ; ils l'ont, non parce qu'ils sont moins coupables que les autres hommes, ni parce que Dieu est moins sévère à l'égard de leurs péchés qu'à l'égard de ceux d'autrui, mais parce qu'ils croient. Voyez ce que dit la parole de Dieu, concernant l'état dans lequel se trouvaient jadis ceux qui croient : « Car nous

étions, nous aussi autrefois, insensés, désobéissants, égarés, asservis à diverses convoitises et voluptés, vivant dans la malice et dans l'envie, haïssables, nous haïssant l'un l'autre. Mais, quand la bonté de notre Dieu Sauveur et son amour envers les hommes sont apparus, il nous sauva. » (Tite III, 3-7.) « Et vous, lorsque vous étiez morts dans vos fautes et dans vos péchés, dans lesquels vous avez marché autrefois, selon le train de ce monde, selon le chef de l'autorité de l'air (Satan), de l'esprit qui opère maintenant dans les fils de la désobéissance; parmi lesquels, nous aussi, nous avons tous conversé autrefois dans les convoitises de notre chair, accomplissant les volontés de la chair et des pensées; et nous étions par nature des enfants de colère comme aussi les autres. » (Éphés. II, 1-10.) Ainsi nous avons la preuve, par la parole de Dieu, que ceux qui échappent au jugement étaient aussi mauvais et aussi coupables que les autres. Voici maintenant comment Jésus, le substitut des pécheurs, a été traité de Dieu à cause du juste jugement qu'ils avaient mérité pour la punition de leurs péchés : « Celui qui n'a pas connu le péché, Dieu l'a fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en lui. » (2 Corinth. V, 21.) « Or il était navré pour nos forfaits, froissé pour nos iniquités; l'amende qui nous apporte la paix a été sur lui, et par sa meurtrissure nous avons la guérison. Nous avons tous été errants comme des brebis; nous nous sommes détournés chacun en suivant son propre chemin, et l'Éternel a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous, »

(Ésaïe LIII, 5-6.) « Christ nous a rachetés de la malédiction de la loi, étant devenu malédiction pour nous (car il est écrit : maudit est quiconque est pendu au bois.) » (Galates III, 13.) C'est donc en la personne de Jésus, leur substitut, que Dieu a jugé ceux qui croient. Leur salut est selon la justice. (Voir Rom. III, 21-26.)

Puis la mort de Jésus ne montre pas seulement la justice et la sainteté de Dieu, mais aussi son amour. « Dieu a tant aimé le monde qu'il a donné son fils unique, afin que quiconque croit en lui ne périsse point, mais ait la vie éternelle. » (Jean III, 16.) « Mais Dieu a constaté son amour à lui envers nous, en ce que lorsque nous étions encore pécheurs, Christ est mort pour nous. » (Rom. V, 8.) « En ceci est l'amour, — non en ce que nous, nous ayons aimé Dieu, mais en ce que lui nous aima, et qu'il envoya son fils pour être la propitiation pour nos péchés. » (1 Jean IV, 10.)

Je me souviens d'avoir lu un récit de l'exécution de Louis XVI; cela produisit en moi une vive impression. L'entrevue qu'il eut avec le reste de sa famille avant sa mort, m'émut profondément. Un peu plus tard, en lisant le XIV^e chapitre de l'évangile de Jean, je fus frappé de l'analogie qu'il y avait entre les paroles de Jésus et celles que prononça Louis XVI, quand on pressait celui-ci de sortir de prison pour monter dans la voiture qui devait le conduire à l'échafaud : « *Allons, partons !* » dit le roi. — Et Jésus, non quand on le pressait, mais étant entièrement libre, dit à ses disciples, en quittant l'endroit où il

se trouvait, pour aller au jardin de Gethsémané : « Afin que le monde connaisse que j'aime le Père, et selon que le Père m'a commandé, ainsi je fais. Levez-vous, *parlons d'ici !* »

Ah ! combien nos cœurs sont durs et méchants : ils peuvent être émus jusqu'aux larmes par le récit de la mort d'un roi terrestre, et demeurer insensibles en entendant parler de celui qui, par obéissance à son Père, et par amour pour nous, se dévoua jusqu'à la mort, à la mort même de la croix. Cette froide indifférence de l'homme nous dévoile le terrible état dans lequel il est tombé, en écoutant Satan. Cet amour de Jésus ne devrait-il pas fondre nos cœurs, et nous pousser à nous écrier : « Seigneur Jésus, je ne puis rester insensible à un tel amour : je veux être à toi pour l'éternité ; je me jette dans tes bras, et là, je veux apprendre ce que je dois savoir de toute chose. » Cette entrevue de Louis XVI avec sa famille déchire le cœur ; et la terrible scène de Gethsémané, où Jésus suppliait son Père que, s'il était possible, cette heure passât loin de lui, se présente parfois à notre esprit sans que nos yeux se mouillent d'une seule larme. Jésus ne demande nullement que ces heures terribles de souffrances, qu'il endura pour sauver des pécheurs tels que nous, produisent des émotions naturelles sur nous, puisqu'il les a refusées des filles de Jérusalem (Luc XXIII) ; mais cet amour par lequel il s'offrit volontairement pour nous, doit-il laisser nos cœurs froids et insensibles ? Oh ! ne serait-ce pas terrible pour les habitants de notre village, dont le cœur n'a pas encore été brisé par cet amour, d'être

surpris, comme viennent de l'être les habitants des bords de la Garonne, — et comme le seront tous les hommes impénitents, qui méprisent Jésus, — d'être surpris, dis-je, non plus par les eaux, mais par la venue de Jésus, qui viendra comme un larron dans la nuit (1 Thess. V, 2-3), pour la subite destruction de ceux qui ont mieux aimé les ténèbres que la lumière. »

Chers enfants, puisse le solennel et sérieux avertissement que donne à tous les pécheurs indifférents le cataclysme des bords de la Garonne, être salutaire à ceux d'entre vous qui cherchent à satisfaire leurs cœurs par les choses de ce pauvre monde. Oh! que l'amour de Jésus brise vos cœurs : jetez-vous à ses pieds tels que vous êtes ; laissez-vous gagner par son amour. Si vous le faites, vous échapperez à la terrible surprise qui attend ce pauvre monde perdu ; vous jouirez de cet amour pour l'éternité. Mais si vous persévérez dans la voie large, qui mène à la perdition, vous trouverez ce qui est au bout de cette voie : vous n'échapperez pas. (1 Thess. V, 1-3.) Et pour ceux d'entre vous qui connaissez Jésus, qui jouissez de son amour, que Dieu vous donne, chers amis, de croître dans la grâce et dans la connaissance de ce Seigneur, à qui vous appartenez. C'est lui qui a porté nos péchés en son corps sur le bois, afin qu'étant morts aux péchés, nous vivions à la justice (1 Pierre II, 24-25.) Il a été fait péché pour nous, afin que nous devinssions justice de Dieu en Lui.

Que Dieu nous fasse la grâce de pouvoir dire, dans la vérité, avec Paul : « Car l'amour du Christ nous étreint, en ce que nous avons jugé ceci, que si un est mort pour tous, tous donc sont morts ; et qu'il est mort pour tous, afin que ceux qui vivent ne vivent plus pour eux-mêmes, mais pour celui qui pour eux est mort et a été ressuscité. » (2 Cor. V, 14-15.)

« Car la grâce de Dieu qui apporte le salut est apparue à tous les hommes, nous enseignant que, reniant l'impiété et les convoitises mondaines, nous vivions dans le présent siècle sobrement, et justement, et pieusement, attendant la bienheureuse espérance et l'apparition de la gloire de notre grand Dieu et Sauveur Jésus-Christ, qui s'est donné lui-même pour nous, afin qu'il nous rachetât de toute iniquité, et qu'il purifiât pour lui-même un peuple acquis, zélé pour les bonnes œuvres. » (Tite II, 11-14.)

Trait d'humilité.

Le roi de Suède, Gustave-Adolphe, passant un jour par un petit village dont les habitants réclamaient avec instance qu'on leur fit voir le *grand roi de Suède*, se présenta à eux, le chapeau à la main, et leur dit : « Mes amis, vous avez devant vous *un grand pécheur de Suède*, il n'y a que des sots qui se permettent de l'appeler le grand roi ! »

La Bible dans la muraille.

VII.

Antonio à l'hôpital.

La patience et le support de Dieu envers les fils des hommes, quelque orgueilleux et présomptueux qu'ils soient, sont merveilleusement grands, de même que sa sollicitude à les avertir, afin qu'ils échappent à la destruction vers laquelle ils courent de leur propre gré.

Antonio, le maçon au cœur rebelle, venait de refuser méchamment, pour la deuxième fois, cette Bible que Dieu, dans son amour, lui envoyait pour l'attirer à Lui et le rendre heureux éternellement. Néanmoins cet amour infatigable, plein de grâce et de compassion, d'un Dieu qui ne se lasse jamais, vint se placer une troisième fois sur son chemin ; et, par le moyen de cette même Bible, essayer encore si le moment ne serait pas venu de dompter cet homme rebelle, de l'amener à recevoir l'évangile du salut, pour être retiré de la perdition.

Giovanni, qui se faisait vieux, avait de nouveau trouvé de l'ouvrage dans une ville suisse. Peu après il découvrit que son antagoniste, Antonio l'obstiné, travaillait dans la même ville et à la même bâtisse que lui. Au commencement, Antonio se montra malveillant vis-à-vis de Giovanni, puis, peu à peu, remarquant que celui-ci était respecté de tous les autres ouvriers italiens, sur lesquels, vu son âge et son

caractère sérieux, il exerçait une certaine autorité, il commença à avoir pour lui plus de déférence et même quelque peu d'affection. Il semblait chercher à faire oublier à Giovanni les mauvais traitements qu'il lui avait fait essuyer à Lugano, en excitant la populace contre lui. Giovanni, qui n'avait gardé aucun ressentiment contre Antonio, ne tarda pas à s'intéresser beaucoup à ce jeune homme.

Un jour qu'Antonio gravissait une longue échelle, une lourde pierre sur l'épaule, le pied vint à lui manquer. Était-ce une faiblesse occasionnée par la boisson à laquelle il s'adonnait? toujours est-il qu'il glissa et tomba à la renverse d'une hauteur d'environ cinquante pieds. On le releva sans connaissance et le transporta à l'hôpital de la ville, où les malades étaient soignés par des sœurs de charité. Pauvre jeune homme! il dut être là, couché pendant bien des mois, sur un lit de souffrances; mais les pensées de Dieu envers lui étaient des pensées de grâce et de paix. Giovanni, qui avait été témoin de la chute, le visitait de temps en temps. Que de fois, auparavant, n'avait-il pas cherché à lui faire ouvrir les yeux sur cette vie de péché, qui amènerait inévitablement le châtement avec elle? A présent, c'était avec tendresse et affection qu'il dirigeait les pensées de ce jeune homme vers le bon Berger, qui voulait, par cette douloureuse affliction, ramener sa brebis égarée.

Giovanni ne pouvait donner beaucoup de temps à son ami; la journée de travail, commençant dès les quatre heures du matin et ne finissant qu'à la tombée

de la nuit, ne lui laissait que de courts instants pour aller voir le malade. Désirant faire son possible pour le bien d'Antonio, il lui remit sa vieille et précieuse Bible, à la condition qu'il la lirait et en prendrait le plus grand soin.

Antonio, dès l'abord, ne se souciait guère de ce livre; sa seule vue lui était plutôt désagréable. Toutefois, dans une de ses longues journées de solitude, il lui arriva de l'ouvrir.

Des dames pieuses qui venaient lui faire des visites, le trouvèrent plus d'une fois avec ce livre entre les mains; mais elles s'aperçurent qu'il se bornait simplement à en tourner les feuillets sans le lire. Elles lui indiquèrent le chapitre XII de l'épître aux Hébreux, et attirèrent son attention sur l'amour de Dieu qui se montre même dans les châtimens, et sur les bénédictions qui accompagnent les tribulations. Désormais, ses pensées se dirigèrent vers ces précieuses choses; elles devinrent un baume pour son cœur malheureux et souvent disposé au murmure. Il lut régulièrement sa Bible, suivant les directions de quelques amis chrétiens, qui lui marquaient des passages, et lui en faisaient mieux comprendre le sens en les lui expliquant; il fit peu à peu quelque progrès dans la connaissance de la vérité; et, en goûtant la Parole divine, il apprit à l'aimer pour elle-même.

Notre pauvre malade avait cru, en entrant à l'hôpital, qu'il serait rétabli au bout de six semaines, mais six mois s'écoulèrent avant qu'il fût en état de poser un pied à terre et de se traîner péniblement sur des béquilles. Dans sa chute, il s'était cassé la

hanche et il fut estropié pour le reste de sa vie. Ses amis chrétiens lui firent comprendre qu'il ne lui serait plus possible d'exercer sa profession, et ils l'encouragèrent à consacrer, autant que la maladie le lui permettrait, tous ses moments et ses forces à la lecture et à l'étude, en vue d'étendre le cercle de ses connaissances, afin qu'une fois rentré chez lui, il pût y utiliser son temps à l'enseignement élémentaire. Il suivit leurs conseils, et s'appliqua à étudier avec tant de zèle, qu'il fit en peu de temps de rapides progrès dans diverses branches de sciences. Son intérêt pour les choses spirituelles s'accrut aussi de jour en jour; et il acquit enfin la plus excellente et la plus importante des sciences : il apprit qu'il était pécheur, ne méritant rien que la condamnation éternelle, mais que le sang de Christ, le Fils de Dieu, purifie, même un pécheur tel que lui, de tout péché. Dès lors, il fit l'expérience de la paix et de la joie qui ne peuvent être troublées, quand l'âme vit dans la présence de Dieu; et plus que cela, au milieu de l'épreuve dans laquelle il se trouvait, et qui avait été nécessaire afin de fléchir son cœur, il put rendre grâces à Dieu de s'être servi d'une telle affliction pour l'amener à Lui.

Zacharie.

IV.

La charge contre le pays de Hadrach.

CHAP. IX-XI.

Les chapitres IX-XI de Zacharie portent en tête

« la charge contre le pays de Hadrach. » Nous y trouvons de très remarquables prophéties se rapportant à notre Seigneur Jésus-Christ. Dans le premier verset du chapitre IX, il est dit que l'Éternel a l'œil sur les hommes et sur toutes les tribus d'Israël, de sorte que la prophétie embrasse les Gentils aussi bien que les Juifs; non-seulement les Juifs de retour à Jérusalem, après la captivité babylonienne, parmi lesquels il n'y avait que les deux tribus de Juda et de Benjamin, mais aussi les dix autres tribus d'Israël qui avaient été emmenées captives par le roi d'Assyrie longtemps avant la destruction de Jérusalem. L'Esprit de Dieu a en vue le temps dont Dieu avait parlé à Abraham en lui disant : « toutes les nations de la terre seront bénies en ta semence. » (Genèse XXII, 18.) Pour que cette bénédiction ait lieu, il faut d'abord que l'orgueil des hommes soit humilié; et Dieu, qui voit tout et qui connaît cet orgueil, nous fait voir qu'Il veut « disperser les orgueilleux dans la pensée de leur cœur, faire descendre les puissants de leurs trônes et élever les petits. » (Luc I, 51-52.)

Tyr et Sidon sont l'expression de la gloire, de la sagesse, de la puissance et de la richesse de l'homme. Les prophètes en font souvent mention. Les Philistins, qui étaient les ennemis acharnés du peuple d'Israël, étaient étroitement unis avec les habitants de Tyr, comme cela se voit dans Jérémie XLVII, 4; Psaume LXXXVII, 4, etc. Or Dieu voulait tirer vengeance de cette inimitié perpétuelle des hommes contre son peuple, et consumer toute cette gloire, ainsi que le montre le chapitre IX de notre livre,

versets 2-8. Ésaïe parle dans le même sens, lorsqu'il dit que « l'Éternel a pris ce conseil contre Tyr... pour flétrir l'orgueil de toute la noblesse, et pour avilir tous les plus honorables de la terre. » (Ésaïe XXIII, 8-9.) Ézéchiel parle très au long de ces jugements, d'abord sur les Philistins (chap. XXV, 15-17), et ensuite sur Tyr (chap. XXVI-XXVII).

En contraste avec toute la gloire de l'homme, que Dieu anéantit, le prophète nous présente ensuite le Roi que Dieu a sacré sur Sion la montagne de sa sainteté. (Psaume II, 6.) Il a deux caractères : — il est *juste*, c'est pourquoi il peut être un Sauveur ; — il est *humble*, il ne cherche pas sa propre gloire. Quel contraste avec les voies et les pensées des hommes ! Sur la terre Dieu ne voit point de justice ; mais chacun cherche ses propres intérêts, chacun veut s'élever aussi haut que possible. Vous vous rappelez sans doute, chers enfants, que ce passage est cité dans les évangiles : « Dites à la fille de Sion : voici ton roi vient à toi, débonnaire, et monté sur une ânesse et sur un ânon le petit d'une ânesse. » (Matth. XXI, 5 ; Jean XII, 15.) Souvenez-vous, chers enfants, de celui qui était JUSTE et HUMBLE. Lisez aussi ce qui est dit de Lui dans 1 Pierre III, 18 et Philipp. II, 5-9. Que Dieu vous accorde de ressembler à Jésus !

Après avoir parlé de la personne du Roi, la prophétie présente son œuvre. Au verset 10, il est dit que c'est Lui qui parlera de *paix* aux nations. (Comparez Ésaïe LVII, 19, et Éphésiens II, 17.) Jésus seul peut donner la paix. Il a fait la paix par son précieux sang qu'il a versé pour nous. C'est le sang de l'alliance

éternelle, en vertu duquel Dieu peut tirer ses prisonniers hors de la fosse. (Voyez Psaume XL, 1-4.) N'aimeriez-vous pas être, vous aussi, les prisonniers de Jésus-Christ? L'apôtre Paul aimait à s'appeler « le prisonnier » et « l'esclave de Jésus-Christ. » C'était en effet un prisonnier qui avait « espérance; » il ne craignait pas de souffrir toute sorte d'ignominie pour le nom de Jésus, car « il savait en qui il avait cru. » (2 Tim. I, 12.) Le caractère de justice et d'humilité du Roi de Sion s'est imprimé sur son fidèle serviteur Paul. Il avait pris sur lui le joug du Seigneur (Matth. XI, 29), et il avait trouvé le repos de son âme.

La fin du chapitre montre comment Dieu délivrera son peuple dans les derniers jours, alors que Jésus reviendra en gloire et sera Lui-même le protecteur de son peuple.

Le chapitre suivant poursuit le sujet, en annonçant que Dieu rassemblera, dans les derniers jours, le peuple d'Israël de tous les pays où Il les a dispersés, en sorte qu'il n'y aura point d'endroit dans le pays de Canaan qui ne soit habité. L'Éternel sera leur Dieu, et ils s'égaieront en Lui.

Je désire arrêter votre attention, chers enfants, sur la manière dont Dieu, dans ce chapitre X, introduit la promesse de toute cette bénédiction : car cela dévoile un grand principe dans les voies de Dieu avec nous. Le premier verset dit : « *DEMANDEZ de la pluie* à l'Éternel au temps de la pluie de la dernière saison, et l'Éternel fera des éclairs et vous donnera *une pluie abondante*, et à chacun de l'herbe dans son champ. »

Or « la pluie de la dernière saison » indique la bé-

nédiction que Dieu a en réserve pour son peuple d'Israël dans les derniers jours. Lorsque ce moment sera là, Dieu attendra que son peuple Lui *demande* la bénédiction ; puis Il la leur accordera *en réponse à leurs prières*. Dieu veut que nous lui exposions nos requêtes, que nous lui fassions des prières pour toutes les choses qui sont selon sa volonté. C'est de cette manière que Dieu entretient la communion avec nous. Par le moyen de sa parole, nous pourrons nous assurer de ce qui est selon sa volonté. Notre bonheur alors sera de formuler nos requêtes en conséquence. Rien n'est plus agréable à Dieu. Aussi l'a-t-il toujours demandé à son peuple. (Comparez Ésaïe LXII, 6-7 ; Jérémie XXIX, 10-13 ; XXXIII, 2-3 ; Ézéchiel XXXVI, 36-37.) Puis, voyez dans Ésaïe LXV, 24, comment Il aime à répondre : « Il arrivera que, *avant* qu'ils crient, je les exaucerai ; et lorsqu'encore ils parleront, je les aurai déjà ouïs. »

Le chapitre XI de notre livre reprend le sujet qui n'est que mentionné au commencement du chapitre X, celui du « troupeau de l'Éternel des armées ; » ce troupeau que les faux prophètes, comme de méchants pasteurs, avaient induit en erreur et, par ce moyen, livré à la destruction. Jérémie avait dit : « Les prophètes prophétisent faussement, et les sacrificateurs dominant par leur moyen, et mon peuple a aimé cela » (chap. VI, 31) ; puis Zacharie dit que toute la gloire du peuple (figurée par les cèdres du Liban et les chênes de Bazan) a été ravagée, parce que les possesseurs du troupeau de l'Éternel exposaient les brebis à la tuerie, et s'enrichissaient à leurs dépens.

Le Seigneur Jésus vient alors comme le bon Berger, pour paitre les brebis exposées à la tuerie. Lorsqu'il arrive, il entre par la porte dans la bergerie; mais il trouve le peuple bien éloigné de Dieu, et il commence à faire une séparation : mettant à part les plus pauvres du troupeau pour Lui, il livre les autres à la destruction, leur disant : « Je ne vous paîtrai plus ; que ce qui meurt meure ; et que ce qui est supprimé, soit supprimé ; et que celles qui seront de reste dévorent chacune la chair l'une de l'autre. » (Verset 9.) Il rompt sa verge appelée *Beauté* ; il se livre à la mort pour ses brebis ; et les pauvres du troupeau qui prennent garde à Lui, connaissent que c'est la parole de l'Éternel. Aux autres, il dit : « S'il vous semble bon, donnez-moi mon salaire. » Et ils pesèrent son salaire qui fut trente pièces d'argent.

Vous savez, enfants, comme cela a été accompli à la lettre. C'était la somme que les conducteurs des Juifs ont cru devoir donner à Judas pour qu'il leur livrât Jésus, afin de le mettre à mort ; et l'Esprit ajoute, avec une amère ironie : « ce prix honorable, auquel j'ai été apprécié d'eux ! »

Puis le Berger brisa l'autre verge, appelée *Cordon*, pour rompre la fraternité entre Juda et Israël ; car Juda étant seul coupable d'avoir crucifié Jésus, il n'était pas juste que les tribus dispersées d'Israël participent avec Juda à la punition que celui-ci aura à subir de la part de Dieu. Juda seul passera par « la grande tribulation ; » puis, après que Juda aura été ainsi puni, les dix tribus d'Israël seront ramenées.

Il faut cependant que le mal arrive à son comble

avant que le jugement éclate. Et le peuple qui, dans son aveuglement, a refusé le bon Berger, sera assujéti à un méchant berger, lequel ne se souciera nullement des brebis qui périssent ; il ne cherchera pas celles qui s'égarèrent, il ne guérira pas celles qui sont malades, et ne sustentera pas celles qui sont saines ; mais il mangera la chair des plus grasses. Ce méchant berger, ce « pasteur inutile, » c'est l'antichrist. Aussi Jésus dit aux Juifs : « Moi je suis venu au nom de mon Père, et vous ne me recevez pas ; si un autre vient en son propre nom, celui-là vous le recevrez. » (Jean V, 43.)

Et combien de gens suivent encore l'exemple de ces pauvres Juifs qui ont repoussé le grand pasteur des brebis ! Ne sera-t-il pas juste que Dieu leur donne, pour châtiment, un pasteur inutile qui abandonne le troupeau ?

Venez à Jésus, chers enfants, pendant que Dieu vous en offre l'occasion. Il est le bon Berger qui donne sa vie pour ses brebis.

Le phoque.

La vignette que vous avez sous les yeux, chers enfants, représente un *phoque*. C'est un animal amphibie, c'est-à-dire vivant sur la terre et dans l'eau.

Il y en a un grand nombre d'espèces, qui habitent surtout les mers polaires. L'espèce la plus connue en France est appelée *veau marin*.

Le phoque a le corps long d'un mètre et plus, cou-



vert de poils rudes et couchés ; l'extrémité postérieure ressemble beaucoup à celle d'un poisson. La tête est allongée, avec un trou de chaque côté pour les oreilles ; il a les yeux très grands, le museau large, et les mâchoires garnies de dents de longueur égale, ce qui le distingue des morses dont les deux canines supérieures sont beaucoup plus longues que les incisives. Il porte de fortes moustaches ; sa queue est très courte ; ses pieds courts, en forme de rames, ne peuvent lui servir que pour nager, ce à quoi il est particulièrement habile : car, grâce à la flexibilité de sa colonne vertébrale, il se meut dans l'eau avec une étonnante facilité et plonge admirablement ; il peut retenir sa respiration pendant assez longtemps, quand

il veut rester caché, et chez lui, les sens de la vue et de l'odorat sont très développés.

Les phoques sont des animaux essentiellement aquatiques et marins ; c'est dans l'eau salée qu'ils passent la plus grande partie de leur vie. Ils se nourrissent essentiellement de mollusques, de crustacés et de poissons ; quelquefois aussi d'oiseaux et de végétaux. Pour sortir de l'élément liquide, ils grimpent sur les rochers, en s'accrochant avec leurs dents et leurs membres antérieurs à toutes les aspérités qu'ils peuvent saisir ; puis ils tirent leur corps sur le sol. A terre, ils mangent peu ou point ; aussi, pour peu qu'ils y restent, maigrissent-ils beaucoup.

La femelle a ses petits en hiver. Elle n'en a ordinairement qu'un à la fois, deux au plus. Elle les couche sur un lit d'herbes marines, près de la côte, et, pendant qu'elle les allaite, le mâle lui apporte sa nourriture. Au bout de six mois environ, le jeune phoque est assez fort pour subvenir lui-même à ses besoins ; alors son père le congédie, et il va s'établir ailleurs.

Quand on le prend jeune, on peut facilement apprivoiser cet animal ; il est intelligent, d'un naturel doux ; sa voix rappelle singulièrement l'aboiement d'un chien enrôlé.

(A suivre.)



ZACH. XIII, 9 ; MALACHI. III, 3.

Zacharie.

V.

La charge touchant Israël.

CHAP. XII-XIV.

Cette dernière prophétie du livre qui nous occupe, nous fait voir les événements qui précéderont l'établissement du royaume glorieux de l'Éternel au milieu de son peuple d'Israël, dans les derniers jours. Le premier verset montre la puissance qui fera cela :

c'est « l'Éternel qui étend les cieux et qui fonde la terre, et qui forme l'esprit de l'homme au dedans de lui. » C'est le Dieu créateur de toutes choses qui veut agir selon sa toute-puissance. Il se fait connaître à la fin tel qu'il s'est fait connaître au commencement, comme le Tout-puissant. C'est ainsi qu'il s'est révélé à Abraham, lorsqu'il lui fit la promesse de bénir en lui toutes les nations de la terre. (Genèse XVII, 1-2.)

Ésaïe parle dans des termes semblables de cette époque glorieuse. Lisez le chapitre LXV, 16-25; puis le chapitre LXVI, 22-23. « Car comme les nouveaux cieux et la nouvelle terre que je vais faire, seront établis devant moi, dit l'Éternel, ainsi sera établie votre postérité et votre nom. Et il arrivera que depuis une nouvelle lune jusqu'à l'autre et d'un sabbat à l'autre, toute chair viendra se prosterner devant ma face, a dit l'Éternel. »

Zacharie fut suscité comme prophète, environ deux cents ans après Ésaïe, et Dieu lui révéla plus en détails qu'à celui-ci les événements qui introduiront le règne du Seigneur. Après avoir parlé dans la première partie du chapitre XII, en termes généraux, de la délivrance que l'Éternel accordera à Juda, en faisant que Jérusalem sera une coupe d'étourdissement à toutes les nations qui combattront contre elle (vers. 1-9), le prophète annonce comment Dieu répandra sur la maison de David et sur les habitants de Jérusalem l'esprit de grâce et de supplications. Car, avant tout, il faut qu'ils soient en règle avec leur Dieu contre lequel ils ont si gravement péché; il faut qu'ils reconnaissent leur crime des crimes, celui

d'avoir crucifié le Seigneur Jésus. Il est dit (vers. 10) : « Ils regarderont vers moi qu'ils auront percé et ils en mèneront deuil, comme quand on mène deuil d'un fils unique ; et ils en seront en amertume, comme quand on est en amertume à cause d'un premier-né. » Cette prophétie est citée par l'apôtre Jean dans son évangile, chap. XIX, 37, de sorte que nous savons que cela se rapporte à la mort du Seigneur Jésus sur la croix. Au jour dont parle le prophète, chacun mènera deuil pour Lui comme quand on mène deuil d'un fils unique. Ce ne sera pas seulement un deuil général ; mais aussi un deuil individuel — chaque famille à part, et ses femmes à part.

Il est précieux pour nous de voir comment l'Esprit de Dieu a réuni dans le verset 10 ces deux grands noms de Jésus en tant que « *Fils* » : le « *fils unique* » et le « *premier-né*. » Vous ferez bien, chers enfants, de chercher tous les passages qui en parlent, et vous verrez combien sont grandes les bénédictions qui s'y rattachent. C'est le Fils unique qui nous révèle le Père. Puis, ayant accompli l'œuvre de la rédemption, Jésus prend la place de « *premier-né* entre plusieurs frères » — nous associant à Lui-même dans sa gloire céleste.

Voici une liste de ces passages : « *Fils unique* » Jean I, 14, 18 ; III, 16, 18 ; 1 Jean IV, 9 ; — « *Premier-né* » Matth. I, 25 ; Luc II, 7 ; Rom. VIII, 29 ; Coloss. I, 15, 18 ; Hébr. I, 6 ; XII, 23 ; Apoc. I, 5.

Le chapitre XIII parle d'une « source ouverte en faveur de la maison de David et des habitants de Jérusalem, pour le péché et pour la souillure. » C'est

la réponse au deuil qu'ils ont mené dans le chapitre précédent. Dieu veut ôter leur iniquité. Alors ceux qui ont été les instruments pour répandre le précieux sang de Jésus, comprendront que ce sang-là purifie de toute iniquité, et qu'en vertu de ce sang (voyez chap. IX, 11) Dieu peut répandre sur eux des eaux nettes, afin qu'ils soient nettoyés de toutes leurs souillures. (Comparez Ézéchiel XXXVI, 25-28.) En ce temps-là, l'Éternel des armées retranchera du pays tous les noms des faux dieux, et tous les faux prophètes, et l'esprit d'impureté. On ne tolérera plus que personne prophétise en son propre nom ; et tout faux prophète qui se permettra de le faire sera impitoyablement mis à mort par ses propres parents.

Ceci fournit au Saint-Esprit l'occasion de parler de Celui qui a été traité comme un faux prophète, lorsqu'il vint sur la terre parler selon la vérité, Lui qui était la VÉRITÉ même. Il est venu vers les siens pour leur annoncer la vérité, mais les siens ne l'ont pas reçu ; ils n'ont pas voulu croire en Lui ; ils l'ont cloué à la croix. Il a été « blessé dans la maison de ses amis. » Lorsque Jésus fut ressuscité d'entre les morts, il montra à ses disciples les blessures de ses mains et de son côté (Jean XX, 20), puis il leur apprit que ce n'était pas seulement les clous et la lance qui l'avaient meurtri, mais que « l'Épée de l'Éternel des armées s'était réveillée sur l'Homme qui est son compagnon. » Or le disciple Jean, qui fut témoin de ces choses, a rendu témoignage du sang et de l'eau qui sortirent du côté percé de Jésus, — du sang qui purifie de

tout péché, et de l'eau qui nettoie de toute souillure. (Jean XIX, 34-35 ; 1 Jean V, 6-8.)

Le Pasteur des brebis ayant été frappé, son troupeau, c'est-à-dire le peuple d'Israël, a dû être dispersé ; « les petits » devinrent alors les objets de ses soins constants, et ils le seront jusqu'à ce que la maison d'Israël soit rassemblée, après que le jugement qui doit détruire les ennemis du peuple aura eu lieu. (Comparez Ésaïe VIII, 17-18.) « J'attendrai donc l'Éternel qui cache sa face de la maison de Jacob, et je m'attendrai à lui. Me voici, avec les enfants que l'Éternel m'a donnés pour être un signe et un miracle en Israël, de par l'Éternel des armées, qui habite en la montagne de Sion. »

Quand Israël aura été rassemblé, chacun d'eux invoquera le nom de l'Éternel, et Il les exaucera. Ces relations de Dieu avec son peuple seront renouées après que les deux tiers de la tribu de Juda, plus particulièrement coupable du rejet et de la mort de son Roi et Sauveur, auront été retranchés dans toute la terre, et que la troisième partie, demeurée de reste, aura passé par le feu, ainsi qu'un creuset, pour être affinée comme on affine l'argent et être éprouvée comme on éprouve l'or. Alors l'Éternel abolira le nom de Lo-Ammi (pas mon peuple) ; Il dira : « C'est mon peuple, » et ils diront : « L'Éternel est mon Dieu. » (Vers. 9.) Ce sera le résultat définitif des voies du Seigneur avec son peuple, et ici principalement avec Juda, à l'égard duquel il avait été dit : Lo-Ammi, et dont Dieu reconnaît le résidu comme son peuple.

Le dernier chapitre de Zacharie parle des événements de la fin, lesquels introduiront cette glorieuse venue du Seigneur pour établir son règne en justice sur toute la terre. L'ordre de ces événements est indiqué ici avec une grande clarté.

Si vous examinez, chers enfants, une carte de la ville de Jérusalem, vous verrez qu'elle est située sur une colline entourée de vallées, et que du côté de l'Orient il y a une chaîne de montagnes vis-à-vis de la ville. Cette chaîne s'appelle la montagne des Oliviers.

Or, dans les derniers jours de la grande tribulation qui tombera sur les Juifs, toutes les nations seront rassemblées en bataille contre Jérusalem ; la ville sera prise, et la moitié du peuple s'en ira en captivité ; mais le résidu sera épargné et délivré, car dans ce moment même le Seigneur viendra et se tiendra sur la montagne des Oliviers, précisément le lieu d'où il est monté au ciel quand il quitta ce monde qui l'avait rejeté. Alors la montagne se fendra par le milieu, de sorte qu'il y aura une grande vallée dans la direction de l'orient à l'occident ; et le peuple s'échappera de la ville par cette vallée-là, — pour être mis à l'abri par le Seigneur lui-même, qui se tiendra entre son peuple et les nations qui seront à leur poursuite. L'Éternel combattra contre ces nations, absolument comme il a combattu contre Pharaon et son armée dans la mer Rouge, lorsqu'il partagea celle-ci afin que son peuple d'Israël se sauvât de la domination des Égyptiens. L'Éternel détruira ces nations, et il sera Roi sur toute la terre. En ce jour-là, la lumière

précieuse ne sera pas mêlée de ténèbres, et des eaux vives sortiront de Jérusalem, la moitié desquelle coulera vers la mer d'Orient (la mer Salée, autrement dite : mer Morte), et l'autre moitié vers la mer d'Occident (la mer Méditerranée). Toute la ville sera habitée en sa place, et l'on y demeurera en sûreté ; car il n'y aura plus d'interdit.

« Et il arrivera que tous ceux qui seront restés de toutes les nations venues contre Jérusalem, monteront en foule chaque année pour se prosterner devant le Roi, l'Éternel des armées, et pour célébrer la fête des tabernacles. » (Vers. 16.) Quant à ceux qui négligeront de monter à Jérusalem, Dieu n'enverra point de pluie sur eux. Et si la famille d'Égypte n'y monte pas, ils seront frappés de la plaie dont l'Éternel aura frappé les nations qui combattaient contre Jérusalem. Cette terrible plaie est décrite au verset 12, et la menace en est faite aux Égyptiens au lieu de l'absence de pluie, parce qu'il ne pleut presque jamais dans leur pays, où les terres sont fertilisées par le Nil débordant chaque année, et sont en outre arrosées au moyen de canaux alimentés par le fleuve.

En ce temps-là, chacun marchera dans les voies de Dieu ; chacun pensera à honorer le Seigneur ; et que l'on mange ou que l'on boive, on fera tout à Sa gloire ; les hommes ne chercheront plus leur propre satisfaction. Même les chaudières en Jérusalem et en Juda seront sainteté à l'Éternel, — comme les bassins devant l'autel dans lesquels on mettait le sang des bêtes tuées. Tout ce que l'on mangera sera d'abord présenté en sacrifice à l'Éternel. Aucun Cananéen, c'est-à-dire

aucune personne qui n'invoque point le nom du Dieu d'Israël, ne sera trouvé dans la maison de l'Éternel. Mais « la terre sera remplie de la connaissance de l'Éternel, comme le fond de la mer des eaux qui le couvrent. » (Ésaïe XI, 9.)

Chers jeunes lecteurs, avant de terminer cette étude que nous avons faite avec vous, de ce livre si intéressant du prophète Zacharie, nous voulons encore attirer votre attention sur la fin du verset 5 de notre chapitre. « Et l'Éternel mon Dieu viendra, et tous les saints seront avec toi. » Cette glorieuse promesse concerne tous ceux qui ont reçu Jésus comme leur Sauveur, et par conséquent tous ceux d'entre vous qui lui appartenez. L'Éternel viendra dans la personne du Christ, de celui qui fut jadis humble et débonnaire ici-bas et qui reviendra du ciel, dans toute sa gloire, ainsi qu'il l'a prédit Lui-même et que l'ont aussi annoncé les prophètes depuis Énoch. Les saints célestes l'accompagneront dans sa manifestation publique aux yeux d'un monde étonné. Gloire merveilleuse pour les siens, avec lesquels Il se manifestera devant tous les méchants. Ce sera alors la venue *publique* du Seigneur sur la terre, sa venue comme juste Juge faisant la guerre à tout ce qui est en révolte contre Lui.

Voyez ce qui est dit en Apoc. V, 10, à l'appui de ces vérités relatives à la part qu'auront, dans ces événements de la fin, les croyants, les saints de Dieu : « Et tu les as faits rois et sacrificateurs pour notre Dieu, et ils régneront sur la terre ; » et au chapitre XX, 6 : « Bienheureux et saint celui qui a part à la

première résurrection... ils seront sacrificateurs de Dieu et du Christ, et ils régneront avec lui mille ans ; » puis en Jude 14-15 : « Or Énoc aussi, le septième homme depuis Adam, a prophétisé... en disant : Voici, le Seigneur est venu au milieu de ses saintes myriades pour exécuter le jugement contre tous. » Lisez encore en 2 Thess. I, 7-10 : « [Dieu vous donnera], à vous qui subissez la tribulation, du repos avec nous dans la révélation du Seigneur Jésus du ciel avec les anges de sa puissance, en flammes de feu, exerçant la vengeance contre ceux qui ne connaissent pas Dieu et contre ceux qui n'obéissent pas à l'évangile de notre Seigneur Jésus-Christ, lesquels subiront le châtiment d'une destruction éternelle de devant la présence du Seigneur et de devant la gloire de sa force, quand il viendra pour être, dans ce jour-là, glorifié dans ses saints et être admiré dans tous ceux qui auront cru. »

Y en a-t-il parmi vous, chers enfants, qui ne sont pas sauvés au moment où ils lisent ces lignes ? Oh ! ne tardez pas davantage d'aller à Jésus, qui vous mettra pour jamais à l'abri de la colère qui vient. Hâtez-vous, car une *subite destruction* va fondre sur les méchants ! Cherchez le royaume de Dieu et sa justice, cherchez-les aujourd'hui même, tandis que le jour de sa grâce dure encore, afin que vous soyez, vous aussi, du nombre de ceux qui accompagneront Jésus, quand il sera manifesté en gloire, environné du cortège de ses saints qui régneront avec Lui dans la même gloire.





La Bible dans la muraille.

VIII.

Conclusion.

Dans l'automne de l'année 1863, Antonio put enfin retourner au Tessin, son pays natal. Un peu plus tard, il trouva un poste d'instituteur libre dans une école en Italie.

La petite ville, où il exerce encore ses fonctions, est environnée de villages dans lesquels demeurent plusieurs familles chrétiennes. Il n'y a pas de maison d'école dans ces endroits reculés, et les enfants de ces familles viennent deux fois par semaine chez Antonio, qui leur enseigne à lire et à écrire, et leur

donne des devoirs à faire chez eux durant les heures où ils n'ont pas à travailler aux champs avec leurs parents. Les jours de congé, il va tenir des réunions dans le voisinage, et cherche à répandre la connaissance de la Parole de Dieu ; à l'aide d'un solide bâton qui lui sert d'appui, il peut parcourir de courtes distances sans trop de fatigue, et sa vie étant à présent régulière, sa santé s'est remarquablement améliorée.

Notre vieil ami Giovanni a eu la joie de voir sa femme et sa fille aînée renoncer aux erreurs du papisme, en arrivant à la foi de l'Évangile. Il a consenti au mariage de celle dernière avec le jeune maître d'école, auquel il s'est de plus en plus attaché depuis l'heureux changement que la grâce divine a opéré en lui. Il a déclaré qu'après sa mort, la Bible trouvée dans la muraille appartiendrait à son gendre, qui ne peut jamais considérer ce volume sans qu'une vive rougeur colore son visage.

En attendant, Giovanni fait sa plus grande joie de la lecture de ce livre précieux, par lequel il apprend chaque jour à apprécier davantage la miséricorde qui l'a délivré du joug des erreurs et des traditions superstitieuses que les hommes ont inventées, et lui a appris à servir Dieu *en esprit et en vérité*. Car il est impossible de plaire à Dieu par le moyen de formes extérieures et de vaines cérémonies ; elles ne peuvent pas davantage répondre aux besoins de l'âme et de la conscience, ni les satisfaire ; mais, selon ce que le Seigneur dit à la femme samaritaine, en Jean IV, 23-24 : « L'heure vient, et elle est maintenant, que les vrais adorateurs adoreront le Père en esprit

et en vérité ; car aussi le Père en cherche de tels qui l'adorent. Dieu est esprit ; et il faut que ceux qui l'adorent, l'adorent en esprit et en vérité. »

Le phoque.

(Suite et fin de la page 220.)

C'est au Groënland, vaste contrée de neige et de glace, située vers le pôle nord dans l'Amérique arctique, que se font les grandes pêches de phoques. Du 15 mars à la fin d'avril, on les trouve sur les glaces. Alors les jeunes phoques ont atteint presque tout leur développement, mais ne sont point encore assez forts pour aller seuls à l'eau. C'est le moment où l'on trouve ces amphibies réunis. Le navire, parti des îles Shetland, par exemple, avec six mois de vivres, se dirige droit vers les banquises du Groënland. Une guérite, appelée *nid de corbeaux*, est établie dans le mât de perroquet, et un guetteur s'y tient toujours pour signaler les troupeaux marins. Lorsqu'il en aperçoit, il avertit le capitaine qui met le cap sur le point de la banquise où l'on a découvert quelque chose. L'approche est rendue difficile par les glaçons flottants entre lesquels il faut louvoyer. Arrivé à la banquise, on se précipite sur les phoques que l'on assomme à coups de gaffe, sorte de perche munie d'un crochet de fer, dont les matelots se servent pour

manœuvrer leurs chaloupes. On les tue aussi à coups de carabine ; puis on les dépèce, la graisse est mise dans des barriques et des caisses, les peaux sont salées et préparées pour le commerce qui les apprécie extrêmement. Cela fait, on repart à la poursuite d'une nouvelle troupe ; et ce n'est qu'au retour qu'on s'occupe de transformer la graisse en huile. Il se détruit ainsi environ cent mille phoques par an, et si l'on continue ce carnage sur la même échelle pendant quelques années, l'espèce ne tardera pas à disparaître totalement.

Les indigènes vont aussi à la chasse du phoque, dont la chair forme leur principale nourriture, de même que la peau leur sert de vêtements, et la graisse d'éclairage et de chauffage. C'est ainsi que Dieu, dans sa bonté, a pourvu à leur subsistance dans un pays où ne croissent que la mousse et les lichens, les genévriers et les bouleaux. Ils chassent également l'ours blanc, le renne, le lièvre et le renard ; et la pêche leur apporte aussi son contingent de vivres.

En hiver, ils vont à la chasse dans des traîneaux tirés par des chiens, seuls animaux domestiques de ces contrées. Vous pouvez voir, chers enfants, un de ces traîneaux représenté dans la vignette de la page 201 de notre 13^{me} volume ; ils ont souvent jusqu'à douze ou quinze chiens à leur attelage. Quand ils sont à l'affût d'une proie, ils peuvent rester immobiles des heures entières et même une journée, étendus tout de leur long sur la glace, près des trous vers lesquels les phoques viennent respirer de l'air. Dès que l'un de ces animaux sort son museau, le

chasseur le transperce adroitement d'un coup de sa javeline.

En été, ils se servent de petits bateaux pour la chasse. Ces embarcations s'appellent *kaiaks* ; elles sont couvertes de peaux qui les préservent de l'élément liquide : une ouverture est ménagée au milieu ; c'est là que s'assied le chasseur, muni d'une rame dans une main, et de sa javeline dans l'autre. Les Groënlandais sont d'une adresse remarquable pour atteindre les phoques, dès que ceux-ci mettent leur nez hors de l'eau. Parfois, quand le temps est orageux, la frêle embarcation chavire, et le batelier se trouve suspendu dans la mer, la tête en bas ; mais quelques coups de sa rame lui suffisent pour reprendre son équilibre et se retourner ; il essuie sa figure inondée d'eau glacée et continue sa route comme si de rien n'était. Cet accident étant fréquent, on exerce dès leur enfance les garçons à ces sortes de culbutes, afin qu'ils apprennent de bonne heure à se tirer d'affaire sur l'eau. S'il arrivait à un chasseur de lâcher sa rame, tandis qu'il est dans cette position critique, il serait infailliblement perdu, car il ne pourrait ni sortir de son *kaiak*, ni revenir à la surface.

Pour vous donner une idée, chers petits lecteurs, des mille dangers auxquels sont exposés les habitants de ce pays si triste à tant d'égards, nous voulons vous raconter deux faits authentiques, qui vous montreront en même temps les soins de Dieu pour sa créature en tous lieux, et particulièrement pour ceux qui s'attendent à Lui.

Un jeune garçon accompagnait, un jour, cinq hom-

mes à la chasse ; tandis qu'il veillait au poste qu'on lui avait assigné, la glace céda tout à coup sous lui ; il allait tomber dans la mer, lorsque se sentant glisser, il eut la présence d'esprit de saisir de ses deux mains le coin d'un banc de glace solide qui se trouvait à sa portée. Dans cette situation désespérée, il appela au secours ; mais un quart d'heure s'écoula avant que ses cris fussent entendus, et pendant ce temps ses pauvres doigts engourdis par le froid avaient cessé de se tenir cramponnés à la banquise. Mais grâce au froid excessif, ces quelques minutes avaient suffi pour que, durant ce contact momentané, les gants fourrés et les mains qu'ils protégeaient fussent, par une rapide congélation, solidement fixés contre l'arête de glace que le pauvre enfant avait dû lâcher. C'est ainsi que sa vie fut miraculeusement sauvée. Les hommes accourus à son secours n'eurent qu'à chauffer de leur haleine ses mains prisonnières, pour les dégager de leur étreinte glacée, sans lui casser les doigts. Cela vous prouve combien il fait froid dans ces étranges régions.

Une autre fois, deux Groënlandais partirent, chacun dans leur kaïak, pour aller à la chasse du phoque. Ils étaient chrétiens tous les deux ; l'un, qui s'appelait Nathanaël, rencontra bientôt un phoque de l'espèce la plus grande. Lançant sa javeline armée d'un harpon à l'extrémité, il atteignit le phoque, puis il retira à lui la javeline au moyen de la corde qui y était attachée et dont il tenait l'autre bout dans sa main. Le harpon resta fixé dans le corps de l'animal qui, naturellement, plongea instantanément. Mais il

ne put aller bien profond, parce que le harpon qui l'avait blessé était relié par une forte bride à une grosse vessie remplie d'air, laquelle, flottant sur l'eau, empêche la victime d'aller jusqu'au fond et montre la place où elle est. Quelquefois la bête furieuse se tourne contre le chasseur, tâchant de submerger son bateau; alors l'agresseur est en grand danger de périr, s'il n'a pas beaucoup de sang-froid, d'adresse et d'expérience pour se servir de son arme. Mais si le chasseur est exercé à son métier, il gouverne d'une main son kaïak avec la rame, et de l'autre il se défend, lançant sa javeline à droite, à gauche, devant, derrière, jusqu'à ce qu'il ait achevé le phoque. Ce fut de cette manière que Nathanaël le tua; puis, regardant autour de lui, il chercha des yeux son compagnon, pour savoir ce qu'il était devenu. Celui-ci avait aussi harponné un phoque, mais n'ayant pas autant d'expérience que son ami, il avait laissé échapper l'animal qui avait été se réfugier sur un îlot flottant formé d'un grand bloc de glace détaché du rivage. Le chasseur, l'ayant poursuivi jusque-là, une lutte terrible s'était engagée entre lui et la bête exaspérée par les blessures qu'elle avait reçues. Nathanaël vit le danger qu'il courait; abandonnant le phoque qu'il venait d'abattre, il dirigea son bateau, de toute la force de sa rame, vers son compagnon en détresse; entre eux deux ils furent bientôt maîtres de l'animal et le tuèrent. Mais, pendant ce temps, un vent violent s'élevant soudain avait entraîné au loin leurs kaïaks, tandis que, de son côté, le grand radeau de glace qui les portait était emmené avec

rapidité vers la grande mer. Personne n'était là pour les secourir; ils avaient beau appeler à haute voix, dans l'espoir d'être entendus par quelque autre chasseur, ce fut en vain. Nathanaël pensait à sa femme et à ses enfants; il se demandait ce qu'ils deviendraient sans lui, sans personne qui leur apportât des poissons ou du phoque pour se nourrir, des peaux pour s'abriter du froid, et de l'huile pour s'éclairer et chauffer leur hutte. Alors ils se souvinrent, lui et son frère en la foi, de Celui qui mourut pour les sauver, et qui a dit : « Quoi que vous demandiez en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils » (Jean XIV, 13); ensemble ils s'agenouillèrent sur le glaçon ballotté par les flots, et crièrent à Celui qui seul pouvait les délivrer d'un péril auquel rien à vue humaine ne saurait les soustraire. Lorsqu'ils eurent achevé leur prière, ils se levèrent et regardèrent tout à l'entour. Nathanaël remarqua que le phoque qu'il avait tué était emporté rapidement de leur côté par quelque courant, car il flottait contre le vent. Enfin une grosse vague relança cette masse inanimée sur leur île.

Comment un phoque mort pouvait-il leur venir en aide dans cette extrémité? Dieu, qui ne perd de vue aucun de ses bien-aimés enfants, qui sait se servir de toutes choses pour leur bénédiction et leur délivrance, suggéra à Nathanaël l'idée de monter sur le dos du phoque, comme à cheval, et d'essayer de s'en servir pour naviguer en s'aidant de la rame qu'il tenait encore à la main. Cette tentative lui réussit, bien que le vent et les vagues fussent très violents :

à force de manœuvrer, il parvint à rejoindre son kaïak qui s'en était allé fort loin à la dérive. S'étant assis dedans, il se mit à la recherche de celui de son frère. Vous pouvez vous imaginer, chers enfants, que l'autre chasseur, resté seul sur le fragile glaçon, ne cessa pas de crier au Seigneur pour lui-même et pour Nathanaël, jusqu'à ce qu'enfin il eut la joie de le voir revenir avec les deux kaïaks et le phoque mort attaché derrière. Après avoir lutté péniblement contre l'ouragan et les montagnes de glace qui venaient lui barrer le passage, Nathanaël atteignit l'île flottante. Son ami n'eut qu'à se glisser dans le kaïak retrouvé, et peu après tous deux avaient rejoint leur famille et leurs amis, apportant les deux phoques qui leur avaient coûté si cher. Souvent, dans la suite, ils reparlèrent de cette merveilleuse délivrance, comme d'une preuve miséricordieuse de la réalité de cette promesse. « Quoi que vous demandiez en mon nom, je le ferai, afin que le Père soit glorifié dans le Fils. »



TABLE DES MATIÈRES

	Pages
Le pieux Jacob (<i>fin</i>)	7
L'ancienne et la nouvelle année	10
L'oreiller d'un pauvre infirme	42
L'enfant du régiment	14, 25, 54, 69, 88
La foi de Lisbeth	49
Le ciseleur de Bethléem	32
La fête de Pâques chez les Samaritains d'aujourd'hui	47
Une chambre d'auberge en Savoie	61
Le casseur de pierres, ou le secret du succès	77
A quoi sert la Bible ?	79
Dieu est toujours vivant	91
Conversion et délogement d'Olympe L***	93
« Personne ne me l'avait jamais dit »	101
Les mauvaises pensées	109
Louis et Pierre, ou les deux frères dans la détresse	140
« J'allais le faire »	146
« Une somme d'un million »	121
Le paradis sur terre	133
La Bible dans la muraille	134, 141, 161, 181, 209, 230
Instruis le jeune enfant	139
Fragments	140, 152, 160, 199
La botte de fer	149
La prière d'un enfant	153
La justice de l'homme et la justice de Dieu	156
Une mère chrétienne	171

	Pages
L'enfant obéissant	173
Heureux enfant	192
Lettre d'un grand-père à sa petite-fille	197
Un sérieux avertissement	201
Trait d'humilité	208
Le phoque	218, 232

ÉTUDES BIBLIQUES

Le livre d'Esdras	3, 21
Néhémie	43, 62, 81
Zacharie	104, 127, 145, 167, 188, 212, 221

POÉSIES

A nos jeunes lecteurs	6
Les eaux de Mara	20
A Katie L***	39
Le nid	41
La primevère	66
Le ciel	80
Mourir	120
Cantique	140
Dieu Créateur, Bienfaiteur et Sauveur	179
Je vais entrer au Port	200

